Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **288** sur **288**

Nombre de pages: **288**

Notice complète:

**Titre :** Dernières pages recueillies, 1898-1903. Étude sur le style des poètes du XVIIe siècle

**Auteur :** Legouvé, Ernest (1807-1903). Auteur du texte

**Éditeur :** impr. de C. Hérissey (Évreux)

**Date d'édition :** 1904

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** In-18, V-259 p.

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 288

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9614195m](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9614195m)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, 8-Z-16426

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb30777420f>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 16/11/2015

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

E. LEGOUVÉ

DERNIÈRES PAGES

RECUEILLIES

1898-1903

ÉTUDE SUR LE STYLE DES POÈTES

Du XVIIe siècle

ÉVREUX

IMPRIMERIE DE CHARLES IlÉRISSEY

4, RUE DE LA BANQUE, 4

1904

\_

DERNIÈRES PAGES

~à, -,

RECUEILLIES

E. LEGOUVÉ

DERNIÈRES PAGES

iii'-èai'KiLLiKS

'1898-1903

ÉTUDE SI U LE STYLE DES POÈTES

Du TVII" siècle

ÉVREUX

IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

4, HUE DE L A BANQUE, 4

1904

PROJET DE PRÉFACE

-'-i:frlfrEs ET PU. nOSA'rEUH S

Nos illustres rcricaiits du XVIIe siècle, nos classiques, forment une pléiade qui ne contient que des étoiles de première grandeur. Poètes et prosateurs .s'y conf ondent. L'éclat de chacun de ces deux groupes rejaillit sur l'autre, et ce s deux gloires réunies, rayonnant sur leur sihlt" n'ont pus peu contribué à lui valoir le surnom glorieux qu'il partage avec Louis XIV.

Mais ce n'est là qu'une impression de pre- mier regard. A mesure que l'on étudie plus pro- fondément ces œuvres ÙJlJllortelles, ces deux groupes se séparent ; leurs différences s'accen- tuent, ; leur originalité respective se dessine, et l'on arrive peu à peu à se poser cette ques- tion : Un de ces deux groupes est-il supérieur à l'autre, ou sont-ils égaux ?

Question difficile, mais bien tentante. qui. je l'avoue, m a tenté par sa difficulté même.

Suis-je arrivé à une conclusion ? Oui, tuais je regarderais comme présomptueu r de ta signaler dès le début et je, laisse à ma double étude le soin de répondre pour ami.

Mon premier soin fut de circonscrire mon sujet. Pris dans son ensemble, il fût de ce nu un ouvrage beaucoup trop considérable. Je ne suis plus d'âge à l'entreprendre, et je n'aurais certainement pas le temps de le finir.

Je me résolus dont à ne considérer dans ces grands hommes, que l'écrivain, à borner mon étude à l'étude de leur style.

Mais est-ce possible ? Le style n'est-il pas tellement inhérent à la pensée, aur conceptions, à l'imagination de l'artiste, qu'il en est inséparable. N'y a-t-il pas chimère à vouloir en faire l'objet d'une œuvre spéciale ?

Je ne le crois pas,

Buffon a dit : Le st yle. c'est l'homme. Que signifie ce mot. sinon que le stqle est l expression, je dirais volontiers l'émanation de ce

qu'il y a de plus intime, de plus personnel dans un écrivain?

Qu'on rue permette une comparaison qui me semble une excellente raison.

Le style est aux œuvres poétiques ce que le parfum est il la fleur, quelque chose d'absolument distinct, qui ne tient ni à la forme, ni au port, ni à la couleur ; qui, n'est appréciable ni à la vue, ni au toucher ; qu'un seul organe perçoit, l'adoraI, Et cependant il représente si bien la fleur tout entière, que, quand on la. respire, on la voil. Fermez les yeux, faites approcher de vos narines, par une main étran- gère, une rose, une branche d'héliotrope, de réséda, COliS direz immédiatement : c'est une rose., c'est de Vhéliotrope, c'est du réséda, car chaque fleur a son odeur person- nelle.

Eh bien! il en est de même du style, dans la musique comme dans la poésie, Qu' on exé- cute devant vous quelques fragments inconnus ou oubliés de Cosi fan lutte, de Preciosa, des fameux quatuors, ou une mélodie de l'auteur du Roi des Aulnes : vous direz, pour peu, que

vous soyez artiste : c'est de Mozart, de Weber, de Becthoven, de Schubert.

Qu'on lise devant vous un beau passage de Sertorius, de, la Chute d'un ange ou de la Chanson des rues et des bois; au bout d" vingt vers, vous nommerez Corneille, Lamarline, Victor Hugo. A quoi les reconnaissezvous? Au parfum de la fleur, (fil style.

Mais comment reconnaître le style? Voici la marche que j'ai suivie : d'abord, prendre dans le XVIIe siècle cinq poètes et cinq prosateurs, tâcher de démêler dans chacun d'eux, par une analyse attentive, cette qualité si mystérieuse et si réelle pourtant, que j'appellerai le parfum de leur génie; en déterminer le caractère avec précision; y mêler au besoin et à l'occasion quelques aperçus rapides sur les autres parties de leur talent.

Ce premier point de départ établi, restait il résoudre une seconde question préliminaire, non moins importante : Le choix de ces cinq poètes et de ces cinq prosateurs.

Pour les poètes, pas d'hésitation possible : il s'imposait :

Corneille. Racine, Molière, La Fontaine,

Boileau. x

Pour les prosateurs, les trois premiers sont venus se présenter d'eux-mêmes sous m a plume. :

Pascal, Bossuet, Fénelon...

J'hésitai pour les deux autres, puis, après examen, j'écrivis :

Saint-Simon, Mme de Sévi gué.

Ces deux derniers noms étonneront peut-être. Je dirai, au courant de notre, travail, les raisons qui m'ont détermini. Je conclurai, par un court parallèle, entre ces deux groupes, ('t j'expliquerai pourquoi je mets l'un au-dessus de l' autre ,

LES

0

POÈTES DU XVIIe SIÈCLE

CORNEILLE

La grandeur est le trait le plus frappant du style de Corneille; l'idée de grandeur esL tellement inhérente à son génie que l'on en a tiré son surnom. Je n'en parlerai donc pas, n'ayant rien à en dire, que tout le monde ne sache.

Il n'en est pas de même d'un autre mérite, tout aussi distinct mais plus précis, plus technique ; La solidité. J'appellerai volontiers le style de Corneille un style architectural. Sans doute il a fait parfois de mauvais vers. Voltaire, dans son commentaire, beaucoup trop décrié, lui reproche justement bien des impropriétés de termes, bien des incorrections, bien des subtilités, bien des passages déclamatoires, mais ces fautes de détail se perdent dans la majesté de l'ensemble. Les grandes lignes sont si fortement tracées

qu'elles soutiennent tout l'édifice. En lisant une tragédie de Corneille, on se sent en face d'un monument : Mole sud stat.

Je trouve dans Sertorius un exemple frappant de cette puissance de facture et de cette solidité de construction.

Pompée, lieutenant de Sylla, veut gagner

Sertorius à sa cause, et l'engage à suivre son exemple.

SERTORIUS

Nous craignons votre exemple et doutons si dans Rome Il n'instruit pas le peuple à prendre loi d'un homme ¿ Et si votre valeur sous le pouvoir d'autrui,

Ne sème point pour vous, lorsqu'elle agit pour lui... Vous aidez aux Romains à faire essai d'un maître, Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous ppurrez l'être. La main qui les opprime, et- que vous soutenez,

Les accoutume au joug que vous leur destinez;

Et, doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,

Aux périls de Syllq. vous tâtez leur courage...

Est-ce assez fortement iâti ? -chaque vers, chaque hémistiche a une telle valeur d'expressio-ri que si on essaie de lire le morceau tout

. haut, il est impossible de le lire vite. Le lecteur a besoin de Sculpter la phrasé pour lui

-donner tout son relief. JLa réponse de Pompée

a la même fermeté de langage, mais sous la forme du naturel, de l'aisance, de l'abandon.

POMPÉE

Le temps détrompera ceux qui parlent ainsi ;

Mais justifira-t-il ce que l'on voit ici ? ...

Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme ?

N'y commandez-vous pas comme Sylla dans Rome ? Du nom de dictateur, du nom de général, Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal?

Les titres différents ne font rien à la chose ;

Vous imposez des lois ainsi qu'il en impose ;

Et, s'il est périlleux de s'en faire haïr,

Il ne serait pas sur de vous désobéir.

SERT0RIUS avec une fermeté hautaine.

Si je commande ici, le Sénat me l'ordonne.

Mes ordres n'ont encore assassiné personne.

Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun :

Je leur fais bonne guerre et n'en proscris pas un...

Ce style n'est-il pas construit à chaux et à sable. Pompée insiste et le presse de revenir à Rome.

Sertorius avec une indignation qui va jusqu'au sublime.

Je n'appelle plus Home un enclos de murailles

Que ses proscriptions comblent de funérailles;...

Et comme autour de moi j'ai tous ses vrais appuis. Home n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Des vers d'une telle puissance de facture n'ont pas besoin d'un nom d'auteur, chaque hémistiche est signé Corneille. C'est l'œuvre évidente d'un incomparable architecte, la plume à la main.

Le second trait distinctif du style de Corneille, c'est la variété. On ne lui tient pas assez compte, selon moi, de cette qualité charmante. Telle est pourtant sa valeur, dans l'ensemble de l'œuvre du poète, qu'on peut dire, qu'il poursuit sans cesse un nouvel idéal de, style. Nous avons, sur ce fait si curieux, un témoignage décisif. Le sien. Ses préfaces sont les confidentes de ses plus intimes recherches d'art, et voici ce que j'y trouve çà et là.

Les vers d'Horace ont quelque chose de plus net, de moins guindé que ceux du Cid.

Remarquez ce mot guindé, qui caractérise avec tant de justesse et de finesse, ce que le langage de Rodrigue ou de Don Diègue peut avoir d'un peu déclamatoire. Je vois ailleurs :

Les vers de Cinna ont quelque chose de plus achevé que ceux d'Horace.

Ailleurs encore :

Le style de Polyeucte ri est pas aussi fort, aussi majestueux que celui de. Pompée, mais il a quelque chose de plus touchant.

Ainsi on le voit, cette diversité de forme ne vient pas d'une inspiration inconsciente de poète, c'est un parti pris d'artiste ; sa plume ne l'emporte pas, c'est lui qui la gouverne. Elle va où il veut.

Enfin, voici encore une phrase bien frappante, dans le jugement de Corneille sur Polyeucte.

La tendresse de l'amour humain y fait un si agréable mélange avec la fermeté du divin que la représentation de cette pièce a satisfait ensemble les dévôts et le.s personnes du monde.

Arrêtons-nous ici un moment, car nous touchons là à un des points les plus significatifs, et les moins remarqués de ce style si complexe. L'art de peindre le cœur des femmes. semble un privilège réservé à Racine ; lui seul, dit-on, a su en pénétrer tous les mystères et en exprimer toutes les délicatesses :

Je réponds à cette opinion si générale par ces vingt vers de Pauline.

Polyeucte est condamné à mourir. Pauline demande à Sévère de le sauver.

Vous êtes généreux ; soyez-le jusqu'au bout :

Mon père est en état de vous accorder tout,

11 vous craint ; et j'avance encor cette parole,

Que s'il perd mon époux, c'est à vous qu'il l'immole. Sauvez ce malheureux, employez-vous pour lui, Faites-vous un effort pour lui servir d'appui.

Je sais que c'est beaucoup que ce que je demande. Mais plus l'effort est grand, plus la gloire en est grande, Conserver un rival dont vous êtes jaloux,

C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous; Et si ce n'est assez de votre renommée,

C'est beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée, Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher, Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher ; Souvenez-vous enfin- que vous êtes Sévère.

Adieu. Résolvez seul ce que vous devez faire ;

Si vous n'êtes pas tel que je l'ose espérer,

Pour vous priser encor je le veux ignorer.

Plus je me redis ces vers, et plus je reste stupéfait de cette souplesse de forme, qui s adapte aux nuances les plus délicates du sentiment. Est-il possible d'ètre à la fois plus sincère et plus adroite ? plus digne et plus fine ? plus noble et plus diplomate? Avec quel art, elle fait vibrer, l'une après l'autre, toutes les cordes du cœur de Sévère. Elle s'adresse tour

à tour à sa générosité, à sa délicatesse, à son amour môme. Oui, à cet amour qu'elle a partagé et qu'elle ne partage plus ! Tout cela est dit avec tant de franchise, que toute idée d'artifice disparaît, et les deux derniers vers ont un tel accent de grandeur que Pauline, en s'éloignant, nous laisse une impression indéfinissable d'admiration, d'émotion et de respect. Osons le dire. Jamais Racine n'a créé un rôle de femme aussi complet. Monime n'est que le reflet de Pauline.

A ces quelques pièces, jugées par Corneille, lui-même, j'en ajouterai trois autres qui compléteront mon étude sur son style.

• Le Menteur, Nie orné de, Psyché.

Gomment comprendre que ce soit la même plume qui ait écrit Polyeucte et le Menteur? Sans doute les Plaideurs signés du même nom qu'Athalie ne vous offrent pas un moindre sujet d'étonnement, mais cependant, si spirituels, si frappants et si bien frappés que soient les vers de Racine, je n'y trouve rien d'égal à cette grâce cavalière, à ce je ne sais quoi de fringant, de piaffant, à cette allure de jeune

cheval échappé, qui, -ce semble, donne' des ailes à toutes les paroles de Dorante. C'est que Dorante n'est pas un menteur, c'est un-artiste en mensonge. L'imagination a autant de part dans ses vantardises que le manque de sincérité. Il ne se contente pas d'altérer la vérité ; il invente, il crée...,' c'est un poète, ùn poète improvisateur! De là dans cè style, rinattendu, le piquant, les embarras... et les trouvailles de l'improvisation.

Le rôle de Nicomède a cela de très particulier, qu'il touche à deux emplois différents. Il a tenté les grands acteurs tragiques, et les grands acteurs comiques, tant l'ironie s'y mêle à la grandeur, tant la familiarité hautaine y va de, pair avec l'héroïsme, et la générosité avec le courage ! Mlle Dumesnil parle dans ses mémoires de la noble raillerie et de la finesse de mïances de l'acteur Grandval dans ce rôle :

Le Kain, qui y avait trouvé un de; ses plus beaux succès, écrit qu'il f-aut un grand art, pour laisser au personnage toute sa beauté de langage; n'y mêler le ton de la comédie qu'avec une délicatesse infinie-,;' Molé si adnii-

rable dans le Misanthrope, échoua dans Nico- mède , pour s'être trop souvenu de Molière. Notre Talma, y était, dit-on, incomparable, et voici une scène où le génie de l'acteur s'unissait, dit-on, au génie du poète, pour mettre en pleine lumière toute l'originalité du style de Nicomède. Flaminius, lils du célèbre général romain vaincu par Annibal à Trasimène, est en ambassade auprès du roi Prusias, père de Nicomède.

Les trois personnages sont en présence, Nicomède, célèbre déjà par ses victoires, parle de certaines parties de l'Asie restées ouvertes à son ambition.

Flaminius l'interrompt avec arrogance.

Rome prend tout ce reste eu sa protection ;

Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes

Sans attirer sur vous d'effroyables tempêtes.

NICOMÈDE

J'ignore sur ce point les volontés du roi :

Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi ;

Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.

Vous pouvez cependant faire munir ces places, Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins, Disposer de. bonne heure un secours aux Romains,

Et si Flaminius en est le capitaine f " " Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène.

Quel calme insolent, quel défi moqueur quel mépris de tous les conseils de prudence t et quelle sanglante injure dans ce dernier trait. Corneille a pu dire justement : Les vers det Nicomède ne sont pas les moindres qui soient partis de ma main.

Arrivons à Psyché et arrêtons-nous-y un . moment ; car nous touchons à une des questiens les plus délicates en poésie, la facture des vers. Molière, presse 4e travail, demanda à Corneille de lui faire le troisième acte de

Psyché. La pièce entière est- écrite en vers libres. Les vers libres ne sont pas aussi libres qu'ils en ont l'air. Sans doute, il n'existe pas pour eux, comme pour les alexandrins, ou les strophes, lyriques des règles écrites. Mais il y en a de mystérieuses, de cachées auxquelles le génie môme est assujetti, ou pour mieux dire, c'est lui qui s'y assujettit, car c'est lui qui les crée. Autant d'auteurs, autant de formes de vers libres le poète Peut à son gré entremêler ou redoubler les rimes,, empLoyer des vers de

toutes mesures, faire succéder un monosyllabe à un alexandrin, mais à la condition que ces caprices de forme, tout arbitraires qu'ils soient en apparence, correspondent au caractère du morceau, en mettent plus en relief les sentiments ou les pensées.

Lafontaine et Molière dans Amphytrion pourraient nous en fournir mille exemples qui seraient autant de preuves à l' appui.

Eh bien ! Corneille a fait plus encore que Molière et Lafontaine, car s'il a deviné et mis à profit, comme eux, toutes les ressources et tous les secrets du vers libre, il y a de plus ajouté le charme d'une poésie absolument nouvelle. L'aveu de Psyché à l'Amour a le trouble ingénu de la délicieuse lettre d'Agnès avec un abandon et une grâce qu'il tient du vers libre.

A peine je vous vois, que mes frayeurs cessées Laissent évanouir l'image du trépas,

Et que je sens couler dans mes veines glacées

Un je ne sais quel feu que je ne connais pas.

J'ai senti de l'estime et de la complaisance,

De l'amitié, de la reconnaissance,

De la compassion les chagrins innocents

M'en ont fait sentir la puissance :

Mais je n'ai point encor senti ce que je sens.

Je ne sais ce que c'est, mais je sais qu'il me charme

Que je n'en conçois point d'alarme :

Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer ; Tout ce que j'ai senti n'agissais point de

Et je dirais que je vous aime,

Seigneur, si je savais ce que- c'est que d'aimer.

Où trouver dans la poésie du XVIIe siècle un mélange aussi candide, de la pudeur-et de l'amour, que dans ces vers?

Par quel ordre du ciel, que je ne puis comprendre,

Vous dis-je plus que je ne dois,

Moi, de qui la pudeur devrait du moins attendre Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous vois. Vous soupirez, Seigneur, ainsi que je soupire ;

. Vos sens, comme les miens, paraissent interdits : C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire,

Et cependant c'est moi qui vous le dis.

Enfin, Corneille n'est pas seulement novateur dans le style, il est précurseur. Lisons la réponse de l'Amour à Psyché qui lui demande en souriant s'il est jaloux.

Je le suis, ma Psyché, de toute la nature:

Les rayons du soleil vous baisent trop souvent ;

Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent :

Dès qu'il les flatte, j'en murmure ;

L'air même que vous respirez

Avec trop de plaisir passe par votre bouche ;

Votre habit de trop près vous touche.

Ces vers là ne sont pas des vers du XVIIe siècle, mais du XIXe. Corneille a deviné toutes les délicatesses raffinées, toute la sensualité sentimentale de nos lyriques, et j'ai le droit de dire qu'en dépit de son imperfection, aucun poète dramatique, depuis Shakespeare, n'a eu une aussi large envergure de style que Corneille.

RACINE -

Voltaire, à qui l'on conseillait de faire pour Racine ce qu'il avait fait pour Corneille, d'écrire un commentaire sur les œuvres de l'auteur d'Athalie, répondit : mon commentaire ne sera pas long. J'écrirai au bas de chaque page :parfait, charmant, excellent.

Certes, voilà des paroles bien glorieuses pour celui à qui elles sont adressées, surtout en pensant à celui qui les signe.

Je leur fais cependant un reproche. Ce n'est pas un jugement, c'est un panégyrique ; elles célèbrent le génie d'écrivain de Racine, elles ne le définissent pas. Notre étude ne saurait reposer sur une base aussi peu solide. J'ai besoin de termes plus précis, plus démonstratifs, et, après de sérieuses réflexions, je

m'arrête à deux mots qui me semblent tout dire dans leur brièveté.

Le style de Racine est un style savant et passionné.

L'analyse de quelques passages empruntés à Andromaque, à Athalie et à Phèdre, me serviront de preuve.

Je commence par Andromaque, et je prends pour exemple le discours de Pyrrhus à Oreste.

On sait la situation : Oreste vient, au nom de tous les Grecs, demander au roi d'Epire de lui livrer Astyanax. La réponse de Pyrrhus se compose de cinquante vers, et, par une rencontre bien extraordinaire, ces cinquante vers renferment toutes les qualités qui constituent la science de style du poète. Composition magistrale ! élégance et harmonie continues ! justesse de termes impeccable ! variété de tons ! variété de tours ! variété de coupes ! Le tout enveloppé dans un mouvement général qui, s'accélérant toujours, s'élevant toujours, nous entraîne, à travers les sentiments les plus divers, à une explosion finale, pleine de pathétique et de grandeur.

Le début est superbe ;

PYRRHUS

La Grèce en ma fàveur est trop inquiétée : .. De soins plus importants je l'ai crue agitée,

Seigneur ; et, sur le nom de son ambassadeur,

J'avais dans ses projets conçu plus de grandeur.

Qui croirait en effet, qu'une telle entreprise

Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise ;

Qu'un peuple tout entier, tant de fois triomphant, N'eût daigné conspirer que la mort d'un enfant?

N'est-ce pas là le langage d'un roi et d'un héros ? Quelle noblesse ! Quelle hauteur ! Quel dédain expressif dans la vulgarité de ce...

« une telle entreprise ». Et quelle émotion touchante dans le dernier vers! Cette figure d'enfant passe et repasse dans tout ce discours

. et y jette à tout instant un intérêt nouveau;

une vie nouvelle ! Suivons-la à la trace.

C'est d'abord cette parole amère et irrit-ée :

Mais à qui prétend-on que je le sacrifie?

La Grèce a-t-elle encor quelque droit sur sa vie ?

Et seul de tous les Grecs ne m'est-il- pas permis D'ordonner des-captifs que le sort m'a soumis?

A cet impérieux poini d'interrogation suc-

Gède un éloquent appel au bon sens, au bon

droit, à la justice qui se continue par quatre vers de la plus fine et de la plus railleuse comédie.

On craint qu'avec Hector Troie une jour ne renaisse. Son fils peut me ravir le jour que je lui laisse ! Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin;

Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin.

Relisez attentivement ce passage, et vous serez frappé de cette nonchalance de tours, et de tout ce qu'elle renferme de dédain, d'ironie et d'héroïque indifférence.

Tout à coup, changement de ton ! Un de ces élans, dont les grandes âmes sont coutumières, transporte Pyrrhus devant le mélancolique tableau de la grandeur passée et de la ruine présente de Troie.

Je songe quelle était autrefois cette ville

Si superbe en remparts, en héros si fertile, Maîtresse de l'Asie; et je regarde enfin

Quel fut le sort de Troie, et quel est son destin :

Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes, Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes,

Un enfant dans les fers ; Et je ne puis songer

Que Troie en. cet état, aspire à se venger.

Ce souvenir en évoque devant lui.un autre, plus s-aisissant encore. Il revoie la nuit ter-

rible où Troie fut saccagée, l'image d'Astyanax lui apparaît encore... Et à ce nom qui revient toujours, jaillit de ses lèvres ce sublime cri de pitié et d'indignation, qui vous saisit jusqu'au plus profond du cœur.

Ah ! Si du fils d'Hector la perte était jurée,

Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée ?

Dans le sein de Priam n'a-t-on pu l'immoler "?

Sous tant de morts, sous Troie, il fallait l'accabler. Tout était juste alors : la vieillesse et l'enfance

En vain sur leur faiblesse appuyaient leur défense ; La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,

Nous excitaient au meurtre et confondaient nos coups.

Quel trait de génie que ce mot : confondaient nos coups...

Mais que ma cruauté survive à ma colère ?

Que, malgré la pitié dont je me sens saisir,

Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir ?

Non, Seigneur.

Non î Voilà le défi jeté ! Ce « non » clôt royalement cette admirable réponse, et il amène un résultat bien inattendu. Il calme

Pyrrhus. Plus de colère! Il a parlé en Roi, il reste Roi ! et c'est avec une gravité solennelle qu'il ajoute :

Que les Grecs cherchent quelque autre proie :

Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Trbie \*

De mes inimitiés le cours est achevé ;

L'Epire sauvera ce que Troie a sauvé...

Telle est cette scène vraiment incomparable ! Le dirai-je? Ce qui m'y émerveille le plus, ce n'est pas seulement la science de style qui éclate à chaque vers, c'est la conception de ce personnage de Pyrrhus. Chose frappante : Pyrrhus ne parle que d'Astyanax ; et ce n'est pas à Astyanax qu'il pense ! Il est prêt à faire la guerre aux Grecs pour le défendre ! Et ce n'est pas lui qui l'intéresse! Sous son nom, s'en' cache un autre, un autre qui le poursuit, qui le passionne, Andromaque ! C'est par amour pour la mère qu'il se fait le protecteur du fils ! C'est pour le conserver à sa mère... c'est pour toucher sa mère ; c'est dans l'espoir de se faire aimer par sa mère ; et cependant, .il est sincère ! Oui. Il est sincère quand il s'imagine que les G-recs le somment de lui livrer un enfant ! Il est sincère quand il se révolte qu'on lui propose de tuer froidement un enfant. C'est que Racine n'a pas fait seulement en lui,

un amoureux, il en a fait un héros ! C'est le fils d'Achille, c'est le vainqueur de Troie ! C'est le Roi d'Épire l Eh bien ! ce qui s'indigne en lui, c'est le roi ! Ce qui se révolte en lui, c'est le héros; la générosité de son âme ne fait qu'un avec son amour, et aile prête à ga'past sion égoïste, je ne sais quel accent de grandeur et de désintéressement.

Veut-on se convaincre que ce n'est pas 14 une subtilité de commentateur, niais l'interprétation fidèle de la pensée du poète ? Qu'on fasse ce que j'ai fait. Qu'on lise ces cinquante vers à haute voix. Qu'on s'exerce à en rendre toutes les beautés ! Et la recherche des intonations vraies, vous révélera le mystère de toutes les -intentions cachées

J'ai fait cette épreuve, non pas une fois, mais vingt fois,' et chaque étude à été comme un coup de sonde jeté dans une mer profonde. J'en ai rapporté toujours quelque chose de précieux,

Uri jour Grounod m'avait chanté, comme il chantait, le Trio à -la fenêtre, de Don Juan, me dit . Mon cher ami, quand il ne resterai)

que cette page de Mozart, Mozart prendrait place de droit parmi les grands musiciens. J'en dirai autant de ce discours de Pyrrhus : Ne connussions-nous de Racine que ces cinquante vers; celui qui les a faits prendrait place de droit parmi les écrivains de génie.

ATHALIE

Le croirait-on -? Une autre tragédie nous offre un exemple plus frappant encore et plus catégorique, si j'ose employer ce terme, de la science de style de Racine, c'est la scène de l'interrogatoire de Joas dans A/halie.

Rien de plus difficile au théâtre que de l'aire parler un enfant. On marche entre deux écueils : l'affectation ou la niaiserie. Sans doute Molière a su, dans le Malade Imaginaire, tirer un chef-d'œuvre de naturel, de vérité et d'esprit, de l'interrogatoire de Louison par Argan ; seulement, Argan et Louison parlent en prose, et leur conversation roule sur les détails les plus familiers de la vie de tous les jours. Mais

dans une tragédie ! En vers alexandrins ! Un enfant de dix ans, parlant de Dieu, de la Providence, touchant presque à la théodicée ! Quel langage pourra répondre à la fois à l'âge de celui qui parle, et à ce qu'il dit ?

Lisons et jugez.

ATHALIE, à Joas.

Comment vous nommez-vous?

JOAS

J'ai nom Éliacin.

ATHALIE

Votre père ?

JOAS

Je suis, dit-on, un orphelin

Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,

Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE

Vous êtes sans parents ?

JOAS

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE

Comment? Et depuis quand?

JOAS

Depuis que je suis né.

ATHALIE

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

JOAS

Ce temple est mon pays : je n'en connais point d'autre.

ATHALIE ..

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer

JOAS

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE

Qui vous mit dans ce temple ?

JOAS

Une femme inconnue,

Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

Quel merveilleux dialogue ! Pas un mot de trop ! Pas un mot faible ou impropre ! Pas un mot qui ne puisse être dit par un enfant, et cependant, pas un mot puéril! La prose la plus simple n'est pas plus naturelle et ce sont d'excellents vers ! Il est vrai qu'Euripide, dans sa tragédie d'Ion a pu servir de modèle à Racine. Mais quelle différence entre la langue grecque et la nôtre ! Faire passer dans notre

idiome si pauvre, dans notre prosodie si hérissée de difficultés de toutes sortes, ce que la souplesse et la richesse de la langue d'Athènes rend presque facile au poète, c'est un prodige que Racine seul a pu réaliser ! Continuons.

ATHALIE

Mais de vos premiers ans, quelles mains ont pris soin?

JOAS

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?

Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,

Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Tous les jours je l'invoque ; et d'un soin paternel

Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

Ici une interruption charmante qui coupe heureusement l'interrogatoire sans suspendre l'intérêt) et elle est amenée par une péripétie imprévue.

Athalie a commencé cet interrrogatoire sous le coup de la terreur, et dans un sentiment de haine. Elle soupçonne dans cet enfant un ennemi, mais à mesure qu'Éliacin parle, se produit en elle, un changement qui l'étonné et la trouble. Cette ingénuité... cette enfance, ...

celte grâce... la touchent malgré elle ! La pitié la gagne, et quand Josabeth, craintive, veut. éloigner Éliacin, c'est Athalie qui le retient, qui l'appelle.

ATHALIE

Non : revenez.

L'interrogatoire recommence, mais avec un tout autre accent.

Mlle Racliel exprimait, avec une mesure et une grâce infinie, cette nuance délicate : elle attirait l'enfant à elle, elle lui caressait doucement la tête, et, sans quitter sa dignité de reine, c'était d'une voix presque émue qu'elle lui disait :

ATHALIE

... Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS

J'adore le Seigneur ; on m'explique sa loi ;

Dans son livre divin on m'apprend à la lire,

Et déjà de ma main, je commence à l'écrire.

Arrêtons-nous ici un moment, car ces derniers vers touchent à un des points les plus importants de notre étude. Rien de plus à terre

que ces mots : je commence à lire et à écrire. Racine tenait à les faire entrer dans .ses vers, parce qu'ils sont naturels ; mais/en vrai disciple d'Euripide, il cherchait toujours l'alliance du naturel et de l'élégance; que fait-il t Il encadre ces termes vulgaires entre deux expressions d'un style plus soutenu, et les voilà ennoblis par le voisinage.

Dans son livre divin relève le mot lire, de ma main relève écrire.

Uri curieux exemple expliquera ma pensée, Ponsard, dans sa tragédie d'Ulysse avait mis à la fin d'un vers :

Et lavez-lui les pieds.

Là-dessus, éclats de rire dans toute la salle. Un de mes amis, assis près de moi, met dit ; c'est grossier et sale.

Du tout, lui dis-je, c'est -maladroit. La Fontaine a très bien su faire entrer ce terrible, « Lavez-lui les pieds » dans un alexandrin, sans lui rien ôter de sa noblesse. — Où donc ?

\

— Dans Philémon et BauEis.

D'onde tiède on lava les pieds des voyageurs.

Qu'a-t-il fait ? Ce qu'avait fait Racine, il l'a encadré entre deux termes élégants.

Continuons :

ATHALIE

Que vous dit cette loi ?

JOAS

Que Dieu veut être aimé ;

Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé ; Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide ;

Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

Ce passage fut fort critiqué, du temps même de Racine. On reprocha au poète d'avoir prêté a un enfant des idées et des sentiments qui ne sont pas ordinaires à son âge. La réponse est bien simple : c'est que Joas n'est pas un enfant ordinaire. Il a été élevé par le grandprêtre, élevé comme un futur souverain, nourri de la lecture de la Bible, et l'originalité de son petit personnage consiste précisément dans l'alliance de ces graves maximes et de cette voix d'enfant. On entend, pour ainsi dire, à la fois Joas et Joad.

Mais une chose me frappe plus encore dans ces vers, c'est la réponse d'Athalie à

ce mot terrible qui. ressemble à un- arrêt :

Qu'il résiste au superbe et punit l'homicide.

Or, elle se contente de dire après un court silence :

J'entends...

et elle continue. Que se passe-t-il donc dans son cœur? Elle est sous le chàrme! Je ne &ais quoi de maternel s'agite en elle. Cette voix, ce regard l'attirent malgré elle, elle redouble de tendresse, et je ne sais si cette transformation touchante et graduée du personnage d'Athalie n'est pas une création aussi originale que la composition du rôle de Joas.

ATHALIE

Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS

Moi ! des bienfaits de Dieu, je perdrais la mémoire ! -

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

..... JOAS

Vous ne le priez point.

ATHALIE

Vous pourrez le prier.

JOAS

Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATIIALIE

.l'ai mon Dieu que je sers, vous servirez le vôtre :

Ce sont deux puissants Dieux.

JOAS

Il faut craindre le mien .

Lui seul est Dieu, Madame ; et le vôtre n'est rien.

Ce dialogue est si extraordinaire que cha- que vers éveille en nous une réflexion nouyelle. Ce sont des répliques cornéliennes, et cependant, elles restent enfantines. J'en,ai eu une preuve curieuse. La fille d'un de nos amis, une enfant de dix ans, récitait devant moi avec sa mère, la scène de l'interrogatoire. A ce mot :

Et le vôtre n'est rien.

que fait-elle? Elle le dit en petite fille, comme s'il y avait :

Et le vôtre n'est rien du tout.

L'effet fut saisissant.

Nous voici à la fin de la scène. Elle nous réserve une surprise plus grande encore.

ATHALIE

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE

•Ces méchants, qui sont-ils?

Ce mot est une offense! Josabeth terrifiée s'écrie :

Hé, Madame ! Excusez

Un enfant...

ATHALIE

J'aime à voir comme vous l'instruisez.

Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire.

Elle qui ne le connaissait pas, cet enfant, il y a une demi-heure, elle, qui n'éprouvait pour lui que des sentiments de terreur et de haine, elle en arrive à l'appeler son héritier.

A ma table, partout, à mes côtés assis,

Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS

Comme votre fils !

ATHALIE

Oui... Vous vous taisez?

JOAS

Quel père

Je quitterais ! et pour...

ATHALIE

Hé bien ?

JOAS

l'our quelle mère !

Ce dernier vers couronne dignement cette scène merveilleuse, et je ne puis mieux terminer cette analyse du rôle de Joas qu'en chargeant Racine de le défendre. Voici un passage emprunté à la préface d'Athalie, qui va justifier tous mes éloges.

La cour de Louis XIV, au moment de la représentation d'Athalie, était en émoi devant un phénomène que les courtisans grossissaient peut-être encore : la précocité d'intelli- gence et d'esprit du duc de Bourgogne. Il n'était question (lue de ses réponses et de ses

devoirs écrits. Bossuet, chargé par Louis XIV de l'interroger, de l'examiner, en restait stupéfait comme d'un prodige; et La Fontaine, qui était un peu son maître, n'a pas craint d'écrire :

Tandis que sous mes cheveux blancs

Je fabrique à force de temps

Des vers moins sensés que sa prose.

Eh bien ! maintenant, laissons la parole à

Racine.

« Je puis dire ici à ceux qui critiquent le « langage de Joas, que la France voit en la a personne d'un prince de huit ans et demi, « qui fait aujourd'hui ses plus chères délices, « un exemple illustre de ce que peut dans un « enfant un heureux naturel aidé d'une excel-

« lente éducation. Si j'avais donné au petit « Joas la même vivacité et le même discer-

« nement qui brillent dans les réparties de « ce jeune prince, on m'aurait accusé avec « raison, d'avoir péché contre les règles de « la vraisemblance. »

N'est-ce pas charmant? Et quel autre poète aurait eu l'art d'envelopper une aussi fière

apologie du rôle de Joas, dans une aussi délicate flatterie?

DEUXIÈME PARTIE

LA PASSION DANS LE STYLE DE RACINE

L'amour et la passion sont choses fort différentes. Tout le monde est amoureux, mais tout le monde n'est pas propre à avoir une passion. Une passion, telle que je la comprends, et que son nom seul la définit, suppose une âme puissante et forte. On a plusieurs amours. Onn'a qu'une seule passion. L'amour, surtout dans les jeunes filles, éveille l'idée de quelque chose de charmant, d'ingénu, de poétique, et où la gaîté a sa part. Sans doute, les larmes s'y mêlent parfois au rire, et au sourire, mais ce sont des larmes qui coulent facilement, et qui s'essuient de même. Je les comparerais volontiers à la rosée sur les fleurs. La passion est orageuse, violente, absolue. Elle ne remplit pas seulement le cœur ; elle

absorbe l'âme tout entière. Elle a ses fureurs comme ses douleurs. Elle va jusqu'au désespoir, jusqu'au. crime. Elle meurt et elle tue... Prenons un exemple : Phèdre, Hermione.

Racine est-il égal à lui-même dans la peinture de ces deux sentiments ? Est-il le peintre immortel de la passion et de l'amour? Je ne le crois pas.

Osons dire toute ma pensée. Elle est contraire à l'opinion reçue ; mais elle est pour moi le résultat d'une longue et profonde étude. Eh bien ! pour moi, les Aricie, les Junie, les Atalide, même parfois les Iphigénie, ont une élégance qui m'exaspère. Rien de naïf, rien de spontané. Ce ne sont pas des jeunes filles, ce sont des jeunes demoiselles, des demoiselles .de cour. Elles ont été élevées à Saint-Cyr. Lés convenances, les bienséances % l'étiquette, l'affreuse étiquette, fardent l'expression de leurs sentiments les plus intimes. Racine n'a que du talent, dans la peinture de l'amour ; vienne la passion, il a -du génie.

Aucun poèté1 dans aucune littérature, n'a fait parler 'à la passion un langage à la fois

aussi vrai, aussi puissant, aussi éloquent et aussi naturel.

Où trouver, mème dans Shakespeare, un cri de passion, aussi terrible que ces deux vers de Phèdre :

Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée, C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

PHÈDRE

Ce rôle a cela de particulier que le premier acte est imité d'Euripide, le second de Sénèque, et que les troisième, quatrième et cinquième appartiennent seuls en propre à notre poète.

Seulement tout ce qu'il emprunte au poète grec, reste sublime sous sa plume, tout ce qu'il emprunte au poète latin, le devient, et il les dépasse tous les deux dans les trois actes qu'il crée. Il y ajoute la plus terrible des passions humaines : la jalousie, et la plus pathétique des vertus chrétiennes, le remords.

L'étude d'un tel rôle dépasserait de beauconp l'objet et les limites de notre travail.

L'analyse d'une scène de Phèdre et d'une scène d'Andromaque suffira pour montrer dans . Racine le poète incomparable de la passion.

Phèdre a demandé à Hippolyte un moment d'entretien pour lui recommander son fils devenu orphelin par la mort de Thésée. Elle entre accompagnée d'OEnone.

PHÈDRE

Le voici ! Vers mon cœur tout mon sang se retire. J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire...

Quelle vérité, et quelle profondeur! Tout le trouble de cette pauvre âme éperdue est écrit dans ces deux vers, car, ce qu'elle oublie, c'est son fils ! Il faut qu'OEnone le lui rappelle.

Souvenez-vous d'un fils qui n'espère qu'en vous.

Elle commence, mais à peine quelques paroles prononcées, ce n'est plus de son fils qu'elle lui parle. C'est d'elle-même et de lui, Hippolyte ! Elle craint qu'il ne poursuive sur son fils une odieuse mère.

HIPPOLYTE

Madame, je n'ai point des sentiments si bas.

PHÈDRE

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrais pas. Seigneur; vous m'avez vue attachée à vous nuire; Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire...

Certes, voilà une parole bien mesurée et bien touchante, mais combien dangereuse !

Elle a commencé à parler de ce qui se passe dans son cœur, elle ne s'arrêtera plus.

Si pourtant à l'offense on mesure la peine,

Si la haine peut seule attirer votre haine,

Jamais femme ne fut plus digne de pitié,

Et moins digne, Seigneur, de votre inimitié.

Un pas de plus ! Hippolyte lui ayant dit que

Neptune protège son père, et qu'il le sauvera peut-être, que répond-elle?

On ne voit point deux fois le rivage des morts, Seigneur : puisque Thésée a vu les sombres bords, En vain vous espérez qu'un dieu vous le renvoie ;

Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.

C'en est fait! Elle. est perdue! Sous le couvert de ce nom de Thésée, elle dit tout à

Hippolyte, tout ce qu'elle veut cacher. Le

père et le fils ne font plus qu'un pour elle.

Le formidable et fatales à pas de la passion éclate d'abord en jets de flamme, comme dans un incendie, et finit par embraser l'âme tout entière. Ce n'est plus Thésée par qui a péri le monstre de la Crête, c'est Ilippolyte ! Ce n'est plus Ariane qui a armé sa main du fil sauveur, c'est elle :

Mais non : dans ce dessein je l'aurais devancée; L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée ;

C'est moi, prince, c'est moi dont l'utile secours. Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.

Que de soins m'eût coûté cette tête charmante !

Un fil n'eût point assez rassuré votre amante : Compagne du péril qu'il vous fallait chercher, Moi-même devant vous j'aurais voulu marcher :

Et Phèdre, au labyrinthe avec vous descendue.

Se serait avec vous retrouvée ou perdue...

N'est-ce pas bien là. l'amour poussé jusqu'au délire ? Elle est tellement hypnotisée par ses propres paroles, que quand Hippolyte la repousse avec un cri d'horreur... elle répond :

Prince'? aurais-je perdu tout le soin de ma gloire?

Elle ne sait pas ce qu'elle a dit.

Ce dernier vers :

Se serait avec vous retrouvée ou perdue

est un trait de génie. Pas une véritable artiste qui n'y trouve l'occasion d'un grand succès. Mais voici un fait curieux et peu connu.

A la fin du dernier siècle, la Comédie-Française comptait parmi ses actrices de tragédie une actrice singulière, Mlle Dumesnil. Petite de taille, de figure étrange plutôt que jolie, elle avait un talent inégal, mais avec des élans d'inspiration qui étaient plus que du talent. Un jour, dans ce rôle ce Phèdre, arrivée à cet hémistiche :

Se serait avec vous retrouvée...

elle s'arrête tout à coup, comme devant un abîme, puis dans un transport d'amour, de fièvre, d'ivresse, elle s'écrie :

... ou perdue !

L'impression fut prodigieuse, personne n'avait trouvé cet effet avant elle, personne ne l'a reproduit depuis. Je l'ai raconté un jour à Mlle Rachel. Elle a essayé de le rendre, elle

n'a pas réussi. « L'artiste qui a fait une telle trouvaille, m'a-t-elle dit, peut seule peut-être l'exécuter. »

Nous voici arrivés à la seconde partie de cette scène, à la déclaration.

Nous la citerions tout entière, car nulle part n'éclate avec plus d'évidence le génie de

Racine. C'est un flot de source qui jaillit du rocher, c'est un flot de sang qui jaillit de la veine. Jamais aucun poète, pas même Shakespeare, n'a prêté à la passion un langage à la fois aussi éloquent et aussi naturel, aussi vrai.

Ah, cruel ! Tu m'as trop entendue !

Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.

fié bien ! Connais donc Phèdre et toute sa fureur :

J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime, Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même,

Ni que du fol amour qui trouble ma raison

Ma lâche complaisance ait nourri le poison :

Objet infortuné des vengeances célestes,

Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes...

Quelle grandeur ! quelle sincérité! Les deux derniers vers touchent au sublime.

Toi-même, en ton esprit rappelle le passé :

C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé !

J'ai voulu te paraître odieuse, inhumaine ;

Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.

De quoi m'ont profité mes inutiles soins

Tu me haïssais plus. Je ne t'aimais pas moins.

Est-il possible de terminer d'une façon plus simple et plus touchante, le pathétique tableau de sa lutte contre elle-même.

Tes malheurs te prêtaient encor de nouveaux charmes. J'ai langui, j'ai séché dans les feux, dans les larmes : Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,

Si tes yeux un moment pouvaient me regarder...

Encore un de ces traits absolument imprévus, qui vous arrachent des larmes \*

Faibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime ! Hélas ! Je ne t'ai pu parler que de toi-même!...

Me trompé-je, en trouvant dans ce vers je ne sais quelle ingénuité qui innocente son crime.

Mais tout à coup la scène change. Une telle horreur d'elle-même la saisit qu'elle ne peut plus rester dans ce corps souillé ! Elle en veut sortir ! Elle veut mourir ! Mais mourir de sa main.

Digne fils du héros qui t'a donné le jour.

Délivre l'univers d'un monstre qui l'irrite !

Voilà mdn cœur, c'est là que ta main doit frapper

Au-devant de ton bras je le sens qui s'avance.

Frappe ; ou si tu le crois indigne de tes coups,

Si ta haine m'envie un supplice si doux,

Ou si d'un sang trop vil ta main serait trempée,

Au défaut de ton bras prête-moi ton épée ;

Donne.

J'ai vu dans Phèdre Mlle Rachel et Sarah

Bernhardt. Mlle Rachel lui était très supérieure dans l'ensemble du rôle, mais dans cette scène du second acte, je préférais Sarah Bernhardt!... La furie avec laquelle elle arrachait cette épée ! ses efforts pour s'en frapper ! sa fuite défaillant au bras d'OEnone, tout cela était plus affolé, plus éperdu, plus déchirant! Le pathétique ne saurait aller plus loin.

»

HERMIONE

Après Phèdre, Hermione. Après l'épouse coupable qui se punit, la fiancée jalouse qui se venge. Il appartenait au génie de Racine,

de découvrir dans la profondeur de la jalousie féminine, un instrument de vengeance aussi aigu que le poignard, aussi corrosif que la passion, le sarcasme. Les paroles qu'il prête à Hermione, blessent Pyrrhus jusqu'au fond du cœur en le blessant dans son orgueil de héros. Elle l'humilie à ses propres yeux ! Elle abaisse le bourreau devant la victime.

On connaît la scène. Pyrrhus vient lui déclarer résolument, délibérément, sans hésitation, qu'il épouse Andromaque.

Voici la réponse d'Hermione :

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,

J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice ; Et que, voulant bien rompre un nœud si solennel, Vous, vous abandonniez au crime en criminel.

Est-il juste, après tout, qu'un conquérant s'abaisse Sous la servile loi de garder sa promesse?...

Quel calme ! quelle froide ironie ! Et quelle sûreté dè coups. Pas un mot qui ne porle.

Remarquez plus loin ce mot quoi ! Il a line signification particulière. Ce n'est pas l'ordinaire et véhémente apostrophe 'de l'indignation. C'est une moqueuse expression de dédain.

Il peut se traduire par cette phrase vulgaire :

La belle affaire l Qu 'est-ce que cela! C'est ce petit mot composé de quatre lettres, quoi, qui donne le la à cette tirade de trente-deux vers, où l'ironie s'accentuant toujours, devient tour à tour moqueuse, insultante, amère, mordante, et se termine par un éloge qui est un suprême outrage.

Quoi ! sans que ni serment ni devoir vous retienne, Rechercher une Grecque, amant d'une Troyenne !

Me quitter, me reprendre, et retourner encor

De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector !

Couronner tour à tour l'esclave et la princesse! Immoler Troie aux Grecs, au fils d'Hector la Grèce !

Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi,

D'un héros qui n'est point esclave de sa foi.

Ne dirait-on pas des vers de comédie..

Pour plaire à votre épouse, il vous faudrait peut-être Prodiguer les doux noms de parjure et de traître.

Vous veniez de mon front observer la pâleur,

Pour aller dans ses bras rire de ma douleur,:

Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie, Mais, Seigneur, en un jour, ce serait trop de joie-

L'émotion l'a gagnée malgré elle !

Deux vers tragiques :

Vous veniez de mon front observer la pâleur,

Pour aller dans ses bras rire de ma douleur.

Un vers épique :

Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie.

Puis soudain un retour à la moquerie.

Mais, Seigneur, en un jour, ce serait trop de joie.

J'ai vu Mlle Rachel dans Hermione. Peutêtre faut-il l'avoir entendue, pour se rendre compte de ce que contiennent d'insolemment railleur, ces trois monosyllabes : dans un jour.

Elle le bafoue! Tout à coup, changement complet. Nous voilà en pleine tragédie. Surgissent l'un après l'autre les souvenirs les plus effroyables, les plus sinistres images :

Mais sans chercher ailleurs des titres empruntés,

Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez ?

Du. vieux père d'Hector la valeur abattue

Aux pieds de sa famille expirante à sa vue,

Tandis que dans son sein votre bras enfoncé, Cherche un reste de sang que l'âge avait glacé ;

Dans des ruisseaux de sang Troie ardente plongée ; De votre propre main Polyxène égorgée

Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous : Que peut-on refuser à ces. généreux coups?

Osons le dire ! C'est atroce ! Aller chercher dans la vie d'un grand homme de guerre, ces détails affreux d'un bras qui s enfonce dans la poitrine d'un vieillard, d'un vainqueur qui égorge une jeune fille de sa propre main, il y a là une passion de haine, et un génie de vengeance qui fait frémir. Ajoutons que cette tirade est conduite avec une telle puissance d'exécution, que vous n'y trouverez pas un mot qui ne soit blessant, méprisant, insultant, et concluons que les deux qualités maîtresses du style de Racine, se réunissent dans Hermione, puisque le discours d'Hermione est un chef-d'œuvre de passion et de science.

MOLIÈRE

Un fait caractéristique distingue Molière de

Corneille et de Racine.

Les tragédies de nos maîtres sont des œuvres exotiques.

L'oeuvre de Molière est essentiellement fran-

çaise. Molière est un poète national.

Chose frappante! Tandis que, dans l'antiquité, Eschyle, Sophocle, Euripide prenaient pour unique sujet de leurs drames la Grèce, l'histoire de la Grèce, les légendes de la Grèce, la religion et les mœurs de la Grèce; en France, au XVIIe siècle, la France est absente de toutes nos tragédies classiques; pas une d'elles n'est empruntée à l'histoire de France. Le nom de la France n'y est pas prononcé une seule fois.

Sans doute, il n'en va pas de môme dans leurs comédies; mais le Menteur, les Plaideurs, la Place Royale, si vifs et si charmants qu'ils soient, comme tableaux de mœurs, ne portent pas sur le fond même de la vie nationale.

Quelle différence avec Molière!

Quatre de ses dernières pièces, les Femmes savantes, le Bourgeois gentilhomme, Tartuffe et le Malade imaginaire (j'omets le Misanthrope, parce que c'est une pièce à part) se passent au sein d'une famille, et d'une famille bourgeoise. Presque tous les personnages de la pièce sont des membres de la famille. Tous les degrés de parenté d'une famille y sont représentés. Tous les intérêts qui s'y agitent sont des intérêts de famille. C'est donc le portrait, l'image d'une partie considérable de la société française.

Or, la même dissemblance qui existe, quant à la composition, entre nos deux tragiques et Molière, se retrouve dans l'exécution. Leur style est mêlé d'exotisme. Le sien est essentiellement français.

Racine est l'élève de Sophocle, d'Euripide et de Virgile.

Corneille s'inspire des poètes latins de la décadence et des Espagnols.

Molière se rattache, même dans ses vers, aux grands prosateurs du xvie siècle.

Je m'explique.

Le style de ces maîtres a ceci de particulier que, par un contraste étrange, leur vocabulaire est d'une richesse merveilleuse, et leur syntaxe d'une lourdeur et d'une gaucherie qui vont jusqu'à l'incorrection.

La phrase de Rabelais, étincelante, plantureuse, pittoresque, est si encombrée d'incidences, qu'elle n'arrive au bout que de cahots en cahots, comme une voiture trop chargée.

Tel passage de Montaigne, admirable d'expressions, mais long d'une demi-page, mé fait l'effet d'un de ces bateaux, qui, dans leur parcours, embarquent tant de passagers qu'ils dépassent toujours la ligne de flottaison.

Eh bien! le style de Molière porte la forte empreinte des beautés et des imperfections de la langue de Rabelais et de Montaigne.,

N'attendons de lui ni la solidité architecturale de la phrase de Corneille, ni l'harmonie savante, la pureté du goût et la justesse absolue de style de Racine. Son art n'est pas le sien.

Mais voulez-vous vous rendre compte de ce qu'il tient de ses maîtres? Prenez un ouvrage de lui, qui est bien peu lu, la Gloire du Val de Grâce ; lisez la comparaison entre la peinture à l'huile et la peinture à, fresque, et jugez :

La paresse de l'huile allant avec lenteur,

Du plus tardif génie attend la pesanteur..,.

Mais la fresque est pressante et veut sans complaisance Qu'un peintre s'accommode à son impatience,

La traite à sa manière, et, d'un travail soudain, Saisisse le moment qu'elle donne fusa main.

La sévère rigueur de ce moment qui passe

Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grâce ;

Avec elle, il n'est point de retour à tenter

Et tout au premier coup se doit exécuter.

Évidemment, ce n'est déjà plus là la forme du xviie siècle. Que dirons-nous donc des vers qui suivent?

Ell.e veut un esprit où se rencontre unie

La pleine connaissance avec le grand génie,

Secouru d'une main propre à, le seconder,

Et maîtresse, de l'art jusqu'à le gourmander,

Une main prompte à suivre un beau feu qui la guide, Et, dont, comme un éclair, la justesse rapide Répande dans ses fonds, à grands traits non tâtés,

De ses expressions les touchantes beautés.

Comme c'est brusque, comme c'est heurté. Les huit derniers vers sont d'une construction si pénible qu'elle en devient obscure; mais, enrevanche, qu'elle fierté d'allure ! Quelle trouvaille d'expression! Quelle hardiesse de tour! C'est écrit à fresque.

Une autre cause de la richesse et de l'originalité toute française du langage de Molière, c'est sa vie errante.

Tandis que Corneille allait, pour tout voyage, de Rouen à Paris et de Paris à Rouen; tandis que Racine, après de sévères études à Port-Royal et un court séjour dans le Midi, revenait se confiner dans sa bibliothèque, pour y devenir, comme l'auteur de Cinna, un écrivain livresque : Molière, élevé pendant son enfance en plein populaire parisien, sous les piliers des Halles, puis lancé à vingt ans dans l'existence aventureuse d'un directeur de théâtre ambulant, mêlé à toutes sortes de

classes, entendant et parlant toutes sortes d'idiomes, homme d'affaires et homme d'art, chargé des intérêts de vingt personnes, élève de la vie autant que des livres, aspirait par tous les pores, sous toutes les formes, le génie de la France, l'âme de la France, la langue de la France, de la même façon qu'un arbre planté en un riche terroir, en attire à lui toute la sève. Quand il revint enfin à Paris, en 1658, l'imagination toute vibrante de tant de souvenirs, il portait en germe dans sa pensée, les chefs-d'œuvre qui ont rempli la dernière partie de sa carrière et ont fait de lui notre poète national.

Quelques types caractéristiques, choisis dans son répertoire et attentivement étudiés, nous montreront à l' œuvre son double génie de créateur et d'écrivain.

LE BOURGEOIS

Chrysale est bourgeois et gaulois jusque dans la moelle des os. Il représente à la fois sa race, sa classe et son temps.

Ce rôle merveilleux se résume tout entier dans la scène du second acte, où la bataille s'engage entre Chrysale et sa femme, à propos de Martine.

Chrysale ouvre gaiement le feu, avec une verve rabelaisienne.

Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas, Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas ?

J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses [herbes

Elle accommode mal les noms avec les verbes

Et redise cent fois un bas et méchant mot

Que de brûler ma viande ou saler trop mon pot.

Je vis de bonne soupe et non de beau langage. Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage,

Et Malherbe et Balzac, si savants en beaux mots,

En cuisine peut-être auraient été des sots.

Puis après cette déclaration de principes, se' dessinent, un à un, tous les traits de cette figure si amusante et si complexe. Ce mélange de drôlerie et de haute raison; de bon sens et de bonhomie ; de sensualité et de délicatesse, de gaîté et d'esprit pratique; sa peur devant sa femme et ses révoltes comiques contre sa peur, sa lâcheté quand il laisse chasser Martine et sa bonté, qui corrige sa lâcheté.

(Haut et durement, à Martine.)

Allons, sortez !

(Tout bas.)

Va-t-en, ma pauvre enfant !

Tout cela fait un ensemble des plus amusants qui nous amène peu à peu jusqu'au moment, où excédé par tant de sottise, exaspéré par tant d'affectation, et son bon sens l'emportant sur sa faiblesse, il fait explosion et s'écrie :

Il faut qu'entin j'éclate,

Que je lève le masque et décharge ma rale !

Et commence alors la fameuse tirade. Elle est absolument admirable, cette tirade. Je ne dis pas qu'elle soit sans égale, mais elle est sans pareille. Nous y trouvons réunis l'art du xvi° et du XVIIe siècle. Elle ne contient pas moins de cinquante-huit vers. Eli bien! ni Racine, ni Corneille n'ont construit, conduit, gouverné une période d'une façon plus magistrale. Pas un cahot! pas un temps d'arrêt! On dirait un flot de source qui court, un torrent qui roule! L'impétuosité du mouvement va

jusqu'à l'éloquence. Et en même temps, çà et là, des phrases, des mots, des pensées, qui se sentent du commerce intime avec l'auteur des Essais et avec l'auteur de Panurge.

Ce sont tantôt des maximes profondes, frappées comme des médailles et devenues proverbes.

Raisonner est l'emploi de toute ma maison

Et le raisonnement en bannit la raison.

Tantôt, des passages prosaïques, vulgaires, et dont le charme est dans leur vulgarité même.

Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir. On y sait comme vont : Lune, étoile polaire, Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire. Et dans ce vain savoir qu'on va chercher si loin On ne sait comment va mon pot dont j'ai besoin.

Oh! il n'oublie jamais son cher pot-au-feu!

Parfois, dans cet inimitable morceau, où tout est à la fois contraste et harmonie, apparaissent de délicieux tableaux de famille, qui font penser à Montaigne, comme ces vers sur les femmes d'autrefois :

Elles ne lisaient point, mais elles vivaient bien : Leurs ménages étaient tout leur docte entretien.

Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,

Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.

Je m'arrête, paree que je citerais tout et je résume ainsi ma pensée.

Chrysale n'est pas un bourgeois, c'est le bourgeois du XVIIe siècle. Ce portrait individuel est un portrait historique.

LES PETITS MARQUIS

Les petits marquis forment une .classe spéciale. Un petit côté de la cour de Louis XIV nous apparaît avec ces deux gentilshommes. Ils y représentent tout ce qu'il y avait dans la jeune noblesse, de frivole, de fat, de b-adin, de content de soi, content jusqu'à la béatitude, et le bonheur veut que ces traits divers se trouvent réunis dans le portrait que fait de lui-mêmé Acaste du Misanthrope.

Parbleu, je ne vois pas, lorsque je m'examine,

Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine.

J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une jnaison

Qui peut se dire noble avec quelque raison :

Et je crois par le rang que me donne ma race

Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe. Pour le coeur, dont surtout nous devons faire cas, On sait sans vanité que je n'en manque pas,

Et l'on m'a vu pousser dans le monde une affaire. D'une assez vigoureuse et gaillarde manière. ..................

Je suis assez adroit, j'ai bon air, belle mine,

Les dents belles surtout et la taille fort fine.

Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter, Qu'on serait mal venu à me le disputer.

Je me vois dans l'estime autant qu'on y puisse être, Fort aimé du beau sexe et bien auprès du maître.

Je crois qu'avec cela, mon cher marquis je croi Qu'on peut par tout pays être content de soi.

Est-ce assez joli, assez pimpant, assez léger? J'ai eu le bonheur d'entendre ce morceau dit par deux artistes supérieurs, Firmin et Delaunay. Leurs deux talents s'y sont montrés à moi avec toutes leurs ressemblances et tous leurs contrastes.

Dans la bouche de Delaunay, cette tirade étincelait comme un miroir à alouettes, au soleil. Autant de vers, autant de facettes ! Pas une intention, pas une nuance, pas une délicatesse-qui ne fût mise en relief et en lumière.

Firmin ne détaillait rien, n'accentuait rien,

il emportait tout dans un mouvement qui ressemblait à un frémissement d'ailes, c'était un vol d'abeilles.

En résumé, qu'est-ce qu'Acaste ? Un portrait historique comme Chrysale.

SGANARELLE

Nous voici arrivés, avec notre troisième personnage, à un morceau où se retrouve toute la langue du XVIe siècle.

Molière s'est servi plus d'une fois de ce nom de Sganarelle. Qui ne se rappelle le Sganarelle de Don Juan et celui du Médecin malgré lui? Mais celui-ci a un sens spécial. Il représente une classe nombreuse, les maris trompés. Le fait curieux, c'est que ce rôle énorme se condense tout entier en une seule scène, que cette scène est un monologue, et que ce monologue est un dialogue. Il y a deux hommes dans Sganarelle, un vaillant et un couard, et les deux interlocuteurs sont sa vaillance et sa couardise.

Sganarelle se sait ou se croit trompé. Que

va-t-il faire? Se vengera-t-il ou ne se vengera-t-il pas? Voilà le sujet du dialogue.

Figurez-vous une conversation entre Sancho

Pança et don Quichotte. Malheureusement,

Sganarelle tient bien plus du valet que du maître ; mais il a des révoltes de courage qui font illusion.

C'est lui qui commence :

Courons donc le chercher ce pendard qui m'affronte; Montrons notre courage à venger notre honte.

Vous apprendrez, maroufle, à rire à nos dépens,

Et sans aucun respect faire cocus. les gens.

Et voilà notre don Quichotte, partant en guerre; mais Sancho l'arrête par la basque et lui dit :

Doucement, s'il vous plaît ; cet homme a bien la mine D'avoir le sang bouillant et l'âme un peu mutine ;

Il pourrait bien, mettant affront dessus affront, Charger de bois mon dos, comme il a fait mon fronl... Je ne suis point battant, de peur d'être battu...

Là-dessus, indignation de l'homme d'honneur qui s'écrie :

Mais mon honneur me dit que d'une telle offense

Il faut absolument que je prenne vengeance.

Mon honneur! mon honneur! reprend tout bas notre homme en grommelant, et de plus en plus assagi.

Ma foi, laissons-le dire autant qu'il lui plaira;

Al1 diantre qui pourtant rien du tout en fera.

Quand j'aurai fait le brave, cl qu'un fer, pour ma peine. M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine... Dites-moi, mon honneur, en serez-vous plus gras ?

Celte maxime philosophique achève de le convaincre et il ajoute gaiement :

Quel mal cela fait-il ? La jambe en devient-elle

Plus tortue; après tout, et la taille moins belle ?

Mais il a beau rire, son honneur gronde tout bas! Il se sent tiraille, mal à l'aise. Puis, tout à coup, saisi d'indulgence, il se lance dans l'invective la plus éloquente et la plus sensée contre les préjugés du monde.

Peste soit qui premier trouva l'invention

De s'affliger l'esprit de cette vision,

Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage

Aux choses que peut faire une femme volage !

Un fois sur cette route, il jette aphorisme sur aphorisme.

Puisqu'on tient, à bon droit, tout crime personnel, Que fait là. notre honneur pour être criminel?

Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme ! ..................... Elles font la sottise et nous sommes les sots!

Oh! pour le coup, il n'hésite plus. Il envoie promener son honneur! sa couardise, toute fière d'avoir la raison pour elle, triomphe, jubile... rit.

En tout cas, ce qui peut m'ôter ma fâcherie,

C'est que je ne suis pas seul de ma confrérie.

Voir cajoler sa femme, et n'en témoigner rien,

Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.

Et tout aise de se trouver en si belle compagnie, il s'assoit en éclatant de rire! Mais, soudain, sa lèvre se plisse, un nuage passe sur son front et mettant sa main sur sa poitrine :

Je me sens là pourtant, remuer une bile

Qui veut me conseiller quelque action virile.

Oui, le courroux me prend ; c'est être trop poltron : Je veux résolument me venger du larron.

Déjà, pour commencer, dans l'ardeur qui m'enilamme...

Il se lèv,e tout à coup et sort en courant et en criant à tue-tête :

Je vais dire partout qu'il couche avec ma femme.

Au XVIIe siècle, on appelait cette scène la belle scène. On avait bien raison. C'est une pure merveille. Le dernier vers est un traitde génie et Molière y était admirable comme acteur. On raconte qu'après sa sortie c'était une tempête de bravos. On l'eût certainement rappelé deux ou trois fois si, de son temps, on avait eu l'habitude de rappeler les acteurs. Les choses, aujourd'hui, sont changées, et un jour j'ai vu Got rappelé par toute la salle après cette sortie, réapparaître en courant, traverser la scène, courant toujours, comme s'il eût poursuivi son larron et indiquant de son geste qu'il le poursuivait. Des éclats de rire homériques remplissaient la salle. Ce jeu de scène était digne de Molière.

LES FEMMES DANS MOLIÈRE

J'ai vu dans ma jeunesse beaucoup d'albums consacrés aux femmes de Shakespeare, aux femmes de lord, Byron, aux femmes de Bal-

zac.. Aux femmes de Molière, je n'en connais pas.

Nul poète, nul écrivain n'avait cependant plus de droit à cet honneur.

La collection des femmes de Molière embrasse tous les âges, toutes les classes, toutes les conditions. Mmo Pernelle et la petite Lonison du Malade imaginaire ; la marq uise Dorimène et Charlotte, la paysanne de Don Juan ; Mme de Sottenville et Mme Jourdain.

La domesticité, à elle seule, lui fournit cinq types différents : Flipote, suivante; Nicole, servante; Dorine, gouvernante; Martine, fille de cuisine; Phrosine, femme d'intrigues et quelque peu soubrette.

Autant de positions, autant de langages. Il patoise avec Martine; il jargonne avec Bélise et Philaminte, de façon qu'on peut dire que la moitié de la société française du XVIIe siècle figure dans cette seule partie du théâtre de Molière.

Parmi tant de groupes, il en est un qui mérite une étude particulière, car, il occupe une place considérable dans son répertoire:

ce sont les jeunes filles et les jeunes femmes, Agnès, Henriette, Isabelle, Angélique, Eliante, Célimène, Elmire, illuminent l'œuvre du poète comme un semis d'étoiles. Chacune d'elles a un éclat particulier et toutes ont un trait commun. Elles sont de la même race, du même sang; Molière leur a donné à toutes, à un degré plus ou moins haut, les qualités distinctives de notre belle jeunesse féminine : la finesse, l'adresse, la gaieté, l'esprit.

J'en choisis deux parmi elles, pour en faire l'objet d'une analyse plus approfondie, parce que jamais notre poète ne s'est montré plus observateur et plus créateur. Jamais il n'a pénétré plus avant dans les mystères des âmes féminines, jamais il n'a mis en relief d'une façon plus saisissante, une de leurs plus rares facul tés : le don de se transformer complètement sous l'influence d'un sentiment profond. Ces deux rôles sont Agnès et Elmire.

AGNÈS

Agnès est une personne devenue une personnification. Molière l'a faite si vraiment

naïve que son nom est synonyme de naïveté. Mais il a fait bien plus encore pour elle; il lui a ajouté la qualité qui semble en contradiction avec son caractère : il lui a donné « un fond d'âme admirable ». Les termes sont précis :

Un plus beau naturel se peut-il faire voir ?

dit Horace au troisième acte.

Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable

De gâter méchamment ce fonds d'àme admirable?

Eh bien! c'est l'union de ces deux qualités, ce semble inconciliables, c'est le développement simultané d'un fond d'âme admirable et d'une complète naïveté, qui a tenté le poète, et qu'il a réalisé dans ce chef-d'œuvre. Nous allons voir Agnès se transformer de scène en scène sous l'empire de son amour, sans cesser jamais d'être Agnès! C'est une belle fleur qui s'épanouit; c'est un jour pur qui se lève. Un de ses derniers mots touche au sublime, et l'accent qu'elle lui donne a la grâce touchante de l'ingénuité.

Je comparerais volontiers ce rôle d'Agnès

à un poème en trois parties. La première met son ingénuité en pleine lumière. Son amour y éclate à chaque vers et elle n'a pas conscience de son amour.

Son innocence s'y révèle par son manque de pudeur. La pudeur, remarquons-le bien, n'est pas la pureté : la pudeur rougit ; la pudeur se trouble; la pudeur se sent en face d'un mal qu'elle ne connaît pas, mais qu'elle devine. Agnès ne rougit pas. Agnès n'est pas troublée.

Il me prenait, et les mains et les bras,

Et de me les baiser il n'était jamais las.

Arnolphe, inquiet; lui demande s'il n'a pas exigé autre chose.

Non. Vous pouvez juger, s'il en eût demandé. Que pour le secourir j'aurais tout accordé.

Ce mot secourir' est significatif. On lui a dit que ses yeux avaient fait du mal à Horace. Elle veut le guérir. Son amour est si pur qu'il se confond dans son cœur avec la pitié.

Arnolphe lui jette alors les terribles mots

de péché... de péché mortel. Il lui dit que le ciel est courroucé.

Courrouce ! Mais pourquoi laut-il qu'il s'en courrouce ? C'est une chose, hélas ! si plaisante et si douce !

Comment n'a-t-elle pas conscience qu'il y ait là quelque chose de mal? Comment? comment? Voilà le mystère qu'a deviné Molière, et que son génie seul pouvait laisser entrevoir. Les sens d'Agnès n'ont pas encore parlé, et je ne sais pas de création plus poétique que cette enfant de seize ans, dont le cœur s'éveille le premier à l'amour.

La fin de cette première partie du rôle n'est pas moins charmante. Arnolphe lui ordonne de rompre tout commerce avec Horace, et, s'il se présente, de lui jeter un grès par la fenêtre. Elle se contente de lui répondre :

Las ! il est si bien fait

Est-ce assez gentil! Ce mot n'a pas plus de douze ans. Elle obéit, cependant. Elle jette le • grès, mais elle y attache une lettre. Il y a une rusée dans la fille la plus innocente. Encore un trait de vérité.

La seconde phase de l'épanouissement d'Agnès commence par une lettre qui est un des chefs d'œuvre de notre langue. On ne comprend pas qu'elle ait pu partir de la main d'une pauvre tille instruite dans l'ignorance, selon la belle expression de Racine. Elle sait à peine l'orthographe. Comment sont arrivées sous sa plume ces délicatesses d'expression, ces tours ingénieux, ce mélange exquis de vérité et d'art suprême? Voici cette lettre; elle en dira plus que je ne pourrais en dire :

« Je veux vous écrire, et je suis bien en « peine par où je m'y prendrai. J'ai des pente sées que je désirerais que vous sussiez ; « mais je ne sais comment faire pour vous les te dire, et je me défie de mes paroles. Comme « je commence à connaître qu'on m'a toute jours tenue dans l'ignorance, j'ai peur de « mettre quelque chose qui ne soit pas bien, « et d'en dire plus que je ne devrais. En te vérité, je ne sais ce que vous m'avez fait; te mais je sens que je suis fâchée à mourir de « ce qu'on nie fait faire contre vous, que « j'aurai toutes les peines du monde à me

« passer de vous, et que je serais bien aise « d'être à vous. Peut-être qu'il y a du mal à « dire cela; mais enfin je ne puis m'empêcf cher de le dire. et je voudrais que cela se « pût faire sans qu'il y en eût. On me dit fort « que tous les jeunes hommes sont des trom« peurs, qu'il ne les faut point écouter, et que « tout ce que vous me dites n'est que pour « m'abuser : mais je vous assure que je n'ai « pu encore me figurer cela de vous; et je « suis si touchée de vos paroles, que je ne « saurais croire qu'elles soient menteuses. « Dites-moi franchement ce qui en est : car, « enfin, comme je suis sans malice, vous « auriez 'le plus grand tort du monde si vous « me trompiez, et je pense que j'en mourrais « .de déplaisir. »

Cette lettre, aussi délicieuse de style que desentiment, est un des plus jolis miracles produits par l'amour. • -

La dernière phase de la transformation d'Agnès nous réserve une surprise plus grande encore. Agnès s'est enfuie de la maison avec Horace. Une erreur de son amant la remet aux

mains d'Arnolphe. La voilà prise en flagrant délit d'évasion. Que va-t-elle lui dire? Que va-t-elle répondre? On sait la terreur qu'il inspire à toute la maison. Ce qu'Agnès éprouve devant lui, c'est le tremblement devant le seigneur. Elle va tomber à ses genoux, éperdue de honte et d'épouvante? Non. Elle ne baisse pas la tête. Elle la relève. Elle est calme, plus que calme, fière. Elle confesse son amour, tout haut, avec la fermeté tranquille d'un croyant qui confesse sa foi.

Vous l'aimez traîtresse ?

AGNÈS

Oui, je l'aime.

ARNOLPHE

Et vous avez le front de le dire à moi-même!

AGNÈS

Et pourquoi, s'il est vrai, ne le dirais-je pas ?

ARNOLPHE.

Vous ne m'aimiez.donc pas, à ce compte?

X

AGNÈS

Hélas! non.

Est-ce Agnès qui parle. ou une des héroïnes

Je Corneille?

ARNOLPHE

Pourquoi ne m'aimer pas. madame l'impudente? ...................

AGNÈS

Que ne vous êtes-vous. comme lui, l'ait atmcr?

Je ne vous en ai pas empêche, que je pense.

Arnolphe, irrite (le celte piquante froideur

(ce sont les mots que lui prête Molière), lui reproche les dépenses qu'il a faites pour elle.

Est-ce qu'un si long temps

Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens ?

AGNÈS

Non, il vous rendra tout jusques ail dernier double...

La colère d'Arnolphe redoutable.

Me rendra-t-il, coquine, avec tout son pouvoir.

Les obligations que vous pouvez m'avoir?

AGNÈS

Je ne vous en ai pas de si grandes qu'on pense.

ARNOLPHE

N'est-ce rien que les soins d'élever votre enfance?

AGNÈS

Vous avez là-dedans bien opéré, vraiment,

Et. m'avez fait en tout instruire joliment !

Croit-on que je me flatte, et qu'enfin dans ma tête Je ne juge pas bien que je suis une bête ?

Moi-même j'en ai honte...

Arnolphe n'y tient plus, et marchant sur elle, le bras levé :

... Quelques coups de poing satisferaient mon cœur.

S'effraye-t-elle de cette menace? Reculet-elle? Non; elle va h lui, elle s'offre à sa. hrutalité, prête à souffrir pour celui qu'elle aime et elle lui répond :

Hélas ! vous le pouvez, si cela peut vous plaire.

Ce mot a quelque chose d'héroïque, mais elle le dit avec une si angélique douceur qu'Arnolphe ne peut s'empêcher de répondre...

Ce mot. et ce regard désarment ma colère.

Qu'ajouter à l'émotion d'Arnolphe -? Il est vaincu par ce fonds d'àme admirable.

EL M IRE

Elmire est une énigme comme Agnès : seulement, en écoutant Agnès, nous marchons de surprise en suprise avec enchantement, mais sans étonnement, car ses métamorphoses ne sont que l'harmonieux développement d'elle-même. Mais avec Elmire, il y a un moment où la complexité va jusqu'à la contradiction et l'imprevu jusqu'a l'inexplicable.

Dans les trois premiers actes, elle nous apparaît comme une belle-mère bien invraisemblable. Elle règne par le charme; charme si sûr de lui-même, et si intelligent, qu'il se proportionne aux personnes sur lesquelles il s'exerce. Il aime et traite Marianne en fille, Damis en frère; Dorine presque en amie; Cléante en allié et en confident; Mme Pernelle. seule, échappe à sa douce domination!

Enfin, au troisième acte, quand Orgon veut marier sa fille à Tartuffe, qui fait obstacle à ce monstrueux projet? Elmire. Comment?

Toujours par le même moyen : le charme.

Elle s'est bien aperçue de l'amour de Tartuffe; elle compte sur son empire, pour l'amener à renoncer à son dessein.

Elle lui donne rendez-vous dans une salle basse. Tartuffe, fou de convoitise, lui fait une déclaration- passionnée. Elle ne l'interrompt pas, mais elle change immédiatement de tactique, et, quand il a fini, elle lui dit d'un ton calme et ironique :

t

Je vous écoute dire ; et votre rhétorique

En termes assez forts à mon âme s'explique. N'appréhendez-vous point que je ne sois d'humeur

A dire à mon mari cette galante ardeur

Terreur de Tartuffe. Il se croit perdu. Elle coupe court, et d'une voix brève :

Je ne redirai point l'affaire à mon époux...

Mais en revanche je veux que vous renonciez à la main de Marianne.

La partie est gagnée. Elle tient le misérable à sa merci. Tout cela s'est fait d'un mot, en un instant, et la-famille était Sauvée sans la maladroite intervention de Damis,

i

Peut-on voir une plus vive image d'une jeune femme, maîtresse d'elle-même et des autres, par sa grâce souveraine et sa présence d'esprit ?

Arrive le 4e acte.

Ici, transformation complète. Une autre,

Elmire nous apparaît.

Le triomphe facile, qu'on obtient par le charme, ne suffit plus. Il s'agit d'une véritable lutte. Il faut abattre un ennemi redoutable.

Elle n'hésite pas, et, soutenue par son affection pour Marianne, elle se jette hardiment dans la mêlée. Quelle situation ! Tartuffe est plus maître que jamais ! Orgon plus aveugle quejamais. Marianne, Yalère, Damis, Cléante, Dorine, plus désespérés que jamais. D'où viendra le salut? Encore d'Elmire. Effrayée par l'aveuglement d'Orgon, elle a recours à un moyen d'une audace sans pareille. Elle qui connaît Tartuffe à fond, elle qui l'a vu a l'oeuvre, elle qui sait ce dont il est capable, elle propose de lui donner un second rendezvous et de lui faire des avances pour lui arracher des aveux. Tout le monde se récrie :

« Faites-le-moï descendre », répond-elle, avec un sourire quelque peu orgueilleux. « Prenez garde », dit Dorine.

... Son esprit est rusé

EL peut-être à surprendre il sera malaisé.

— Non. On est aisément dupé par ce qu'on aime,

Et l'amour-propre engage à se tromper soi-même. Faites-le moi descendre...

Quelle assurance I Quelle confiance en son empire !

\* Et, une fois l'idée trouvée, quel art-de mise en scène! L'auteur dramatique le plus expert ne ferait pas mieux.

— Approchons cette table, et vous mettez dessous^ — Pourquoi sous cette table ? -

— Ah ! mon Dieu ! -laissez faire ;

J'ai. mon dessein en tête.

\

Lé mari est so.us la table et les autres personnages sont écartés; elle s'approche; lève le coin du tapis qui recouvre Orgon, et, penchée vers lui, lui'adresse un petit discours moqueur, auquel la gravité de" la situation donne un singulier piquant.

Il est vrai qu'au fond elle ne court aucun risque : son mari est là.

Tartuffe entre : elle ouvre bravement, le feu; elle tâche de le mettre en confiance. par quelques paroles tendres, mais il. lui répond froidement :

Ce langage à comprendre est assez diClirile, Madame, ci vous parliez tantôt d'un autre st yle

Il n'y a pas à dire! Il faut faire un pas de plus pour ramener à se trahir; il faut payer de sa personne ! Il faut entrer dans l'emploi des grandes coquettes. Elle y entre.

C'est tromper, c'est mentir. Elle, trompe, elle ment. Or, remarquez qu'il ne s'agit pas d'un sourire, d'un coup d'œil, d'un mot... jeté. comme par hasard, d'un billet, de quelques lignes, prêtant plus ou moins à l'équivoque ! Non : c'est une scène entière à jouer ! et l'homme à qui elle parle ainsi, les yeux dans les yeux, est un homme qu'elle exècre... quelle méprise ! Comment expliquer que l' honnête Elmire ait eu le courage et le talent dejouer une pareille scène ? Où a-t-elle appris ce langage, ces gestes, ces jeux de scène?

La situation s'aggrave. Ah ! c'est un homme

pratique (lue Tartuffe. Il ne se contente pasde mots. Il veut des preuves palpables. Il veut un peu de faveurs. Voilà Elmire prise à son propre piège ! Elle appelle son mari à l'aide ! Elle secoue le tapis... rien ! Elle frappe sur la table... rien! Elle tousse... rien! Il ne bouge pas ! Et Tartuffe ne s'arrête pas! Furieuse contre Orgon, elle se débat dans un embarras comique, entre ce silence et ces instances : jusqu'à ce qu'à bout de ressources elle imagine le moyen de défense le plus imprévu. Elle envoie Tartuffe se promener un peu au dehors ! Sous quel prétexte ? De peur qu'on ne les surprenne !

... Voyez, je vous prie.

Si mon mari n'est, point dans cette galerie.

A peine est-il dehors qu'elle court à la table dont Orgon soulève le tapis.

Tartuffe rentre et l'hypocrite est démasqué. Ainsi finit cette scène incomparable, dans laquelle reste toujours, ce semble, un côté inexplicable.

D'où vient qu'Elmire se jette dans une lutte si scabreuse, non seulement vaillamment,

mais allègrement \*? Pourquoi celte altitude moqueuse, vis-a-vis d'Orgon? Pourquoi celte confiance souriante vis-à-vis de Dorine? Pourquoi? Pourliuoi ?.. Osons dire ce que Molière a osé faire, ce qu'il a voulu faire car son intention est évidente. Si Elniire va si paiement à la bataille, c'est que le jeu l'amuse ! C'est que le danger la tente ! C'est que le genre féminin n'a pas plus grand plaisir que de berner le genre masculin, c'est qu'enfin, dans notre cher pays de France, la plus honnête femme du monde, pour peu qu'elle soit spirituelle, a toujours un fonds de coquetterie latente au service d'une bonne action.

Notre étude est terminée. Qu'en conclure ? Que, Français par le style, Français par ses conceptions théâtrales, Français par le choix de ses personnages, Français par les caractères qu'il leur donne et par le milieu social olt il les place, Français enfin par la création du type de la femme Française. Molière est un peintre d'histoire autant qu'un auteur dramatique, et mérite à ce doul)le titre d'être appelé : poète national.

LA FONTAINE

SON ST Y L K

La gloire de La Fontaine a, ce me semble, un côté inexplicable.

Comment se peut-il tlu'un poêle qui n'a fait qu'imiter, soit inimitable?

Comment se peut-il, que dans l'éblouissante pléïade des grands renies du XVIIe siècle, un simple fabuliste soit resté à l'état d'étoile fixe?

Corneille et Racine, Bossue! et Fénelon ont eu des hauts et des bas de renommée ; on les a tour à tour opposés l'un à l'autre, préférés l'un à l'autre; Molière lui-même, il y a quarante ans, avait perdu au théâtre quelque chose de la laveur publique : il faisait moins d'argent. Seul, La Fontaine n'a pas subi un seul moment d'éclipsé. Un curieux document statistique nous a appris récemment, que de

tous les écrivains du XVIIe et du XVIIIe siècles, JUx Fontaine est celui qui s'est constamment le plus vendu.

Dernier privilège bien exceptionnel. Tout le monde connaît l'incroyable pauvreté de ses rimes. Eli bien, les Romantiques ne l'en ont pas moins salué grand poète. 11 a trouvé grâce «levant les farouches sectateurs de la consonne d'appui.

Quelle est la cause de cet universel succès?

Son style.

Style d'artiste et style d'ouvrier.

Ouvrier est bien le lnot, car lui-même, il a dit en propres termes :

Tandis que sous mes cheveux hlancs.

Je fabrique, à force de temps,

Des vers moins sensés que sa prose.

Seulement, remarquez-le bien, cet infatigable ouvrier s'était si complètement mis au service de l'artiste, il .s'était si bien identifié avec lui,' qu'il disparaît en lui. Le style de La Fontaine est un admirable métal de Corinthe, et si l'on n'a pas le droit de dire qu'il est le plus grand de nos poètes, on peut

hardiment le nommer un styliste de génie.

Comment le démontrer? Comment découvrir et définir les qualités constitutives de ce rare talent d'écrivain?

Voici le moyen que j'ai choisi.

Étudier dans La Fontaine quatre personnes : le Versificateur, le Poète lyrique, le Poète comique, le Poète moraliste, et chercher ce que chacune des formes de son génie a ajouté de richesse à son style.

Commençons par le versificateur, c'està-dire par ses qualités techniques.

Je lui en trouve trois de premier ordre, où nul ne lui a été supérieur et qui portent toutes trois la forte empreinte de sa personnalité.

Variété de tours.

Variété de tons.

Précision de termes.

La variété de tours est un des plus rares et des plus délicats secrets de l'art d'écrire.

Yeut-on s'en convaincre ?. Qu'on relise quelques pages d'un de nos plus illustres pro-

sateurs, Massillon ; qu'y trouvons-nous ? Une merveilleuse richesse de termes qui n'a d'égale que sa surprenante indigence de tours.

Nul écrivain ne présente une même idée sous tant de faces, je dirais volontiers sous tant de facettes. On dirait parfois un miroir d'alouettes. C'est éblouissant! C'est chatoyant ! C'est fascinant! Mais, par contre, toutes ses phrases sont coulées dans le même moule. Une fois une tournure adoptée, il ne peut plus en sortir; il s'y canalise.

Delà ce fait singulier, qu'une telle profusion de mots brillants, profonds, ingénieux, encadrés dans cette forme monotone, finit par amener la lassitude et l'impatience. On sent le procédé ; il v a trop de rhétorique dans tout cela.

Rien de tout cela chez La Fontaine. Il est le contraire d'un rhéteur : de l'art partout, de l'artifice, nulle part : c'est toujours la nature qui parle quand il écrit.

J'en trouve un exemple charmant, dans les supplications du pigeon fidèle au pigeon voyageur.

.... Qu'allez-vous faire?

Voulez-vous qui lier votre frère?

L'absence est le plus grand des maux.

Non pas pour vous. cruel ? au moins que les travaux

Les dangers, les soins du voyage

Changent un peu votre courage !...

Encor si la saison s'avançait davantage !

Attendez les zéphil's : qui vous presse ? Un corbeau Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau, .le ne songerai plus que rencontre funeste

Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je. il pleut

Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut :

Bon souper, hon gite et le reste ?

Tout est exquis dans celle page, car tout est grâce, émotion, abandon, naturel, vente.

Or, d'où vient cette variété de sentiments?

De la variété des tours. étudiez ce morceau.

Pas un hémistiche, pas un membre de phrase où ne se produise quelque tournure nouvelle.

J'en ai compté jusqu'à onze dans ces quatorze vers. C'est l'image de l'âme de celle qui parle : voilà bien les agitations, les angoisses. les prévoyances, les pressentiments d'une aman te menacée de perdre celui qu'elle aime !

La Fontaine a écrit hien des pages ravissantes. aucune peut-être qui mérite mieux que celle-là le nom de chef-d'œuvre.

Un second exemple, tout semblable et tout contraire :

Le mal marié.

Un mari veut renvoyer sa femme avare el jalouse.

Rien ne la contentait, rien n'était comme il faut :

On se levait trop Lard, on se couchait trop tôt.

Puis du blanc, puis du noir. puis cncor autre chose : Les valets enrageaient, l'epoux était à bout ; Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout.

Monsieur court, monsieur se repose.

Est-ce que vous n'assistez pas à cet intérieur de ménag'e? Est-ce que vous n'entendez pas les criailleries de cette mégère ? Est-ce que vous ne partagez pas les impatiences de ce mari excède ? Est-ce que vous ne jetez pas sa femme à la porte avec lui?

Eh bien! cette mobilité de tours que nous venons de voir s'allier si heureusement aux supplications d'une amante, à la fureur d'une mégère, vous la retrouvez partout dans La Fontaine. Elle s'adapte à toutes les situations! Elle se proportionne Ü, tous les personnages ! Et cela, non seulement par une merveilleuse habileté de versificateur, mais par l'expansion

naturelle d'un génie souple, agile, mobile, qui reflète tous les mouvements de l'âme,-qui se laisse aller à tous les imprévus de la vie, qui s'associe à toutes les envolées de l'imagi-

nation : Res alata.

VARIÉTÉ DES TONS

La variété des tons et la variété des tours sont chose fort différente. L'un tient à la syntaxe, l'autre à la terminologie. C'est l'alliance hardie, aventureuse, inattendue de mots -tout étonnés de se trouver ensemble, et dont la juxtaposition, sous la plume du poète, ne produit ni choc ni discordance. C'est la fusion des contraires ! La Fontaine a emprunté aux grands musiciens l'art de compléter l'harmonie avec les dissonances.

Perrette, sur sa tête, ayant un pot au lait

Bien posé sur un coussinet

Prétendait arriver sans encombre à la ville.

Légère et court vêtue, elle allait à grand pas..

Quèlle différence de tons entre ces trois pre-

miers vers nous offrant un petit portrait, si net; si précis, si propret, et ce bel alexandrin qui serait à sa place dans la plus haute poésie.

Il a si grande tournure qu'il rappelle la phrase de Saint-Simon sur la duchesse de Bourgogne : Elle avait l'air d'une déesse mar- chant sur les nues.

Deux vers plus loin, cette déesse redevient

Notre laitière, ainsi troussée

Puis, à la lin de la fable, après cinq vers où il n'est question que de veau, de vache, de cochon, survient cette poétique image :

La dame de ces biens, quittant d'un œil marri

Sa fortune ainsi répandue...

Et tout cela, prosaïsme et poésie, déesse et laitière, font si bon ménage, qu'on sent partout le charme de ces oppositions, sans y sentir le moindre disparate.

Il n'en est pas tout à fait de même dans la fable de : Le Mourant et la Mort.

Je voudrais qu'à cet âge

On sortit de la vie ainsi que d'un banquet Remerciant mon hôte et qu'on fit son paquet.

Au premier abord, ce « qu'on fit son paquet » paraît choquant. J'ai eu quelque peine à m'y habiliter, quand un jour je me suis imaginé de le dire tout haut. en essayant de le bien dire, et aussitôt, la recherche de l'intonation m'a révélé l'intention du poète. Ce vulgaire hémistiche m'a inspire, par sa vulgarité même, je ne sais quelle noie gaillarde et vaillante. qui s'est reliée merveilleusement aux vers de la lin.

Tu murmures. vieillard : vois ces jeunes mourir !

Vois-les marcher, vois-les courir

A des morts, il est vrai. glorieuses et helles.

Mais sûres cependant et quelquefois cruelles.

J'ai beau te le crier : mon zèle est indiscret :

Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

Ce dernier vers. stoïque et rude. complète dignement ce sévère tableau.

Je ne puis résister au plaisir de citer encore une fable tout à fait curieuse, j'oserai presque dire amusante.

C'est La Colombe c/ la Fourmi.

La variété (les tours et la variété des tons y sont mêles : et ces alliances inattendues de deux mots qui font contraste, éclatant au milieu

des perpétuelles et élégantes mobilités de la phrase, jettent sur ce petit morceau beaucoup de, fantaisie.

LA COLOMBE ET LA FOURMI

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe

Quel vers délicieux ! C'est un petit tableau !

Quand sur Tenu se penchant. une fourmis y tombe; Et sur cet océan, on eût vu la fourmis

S'efforcer, mais en vain de regagner la rive;

La colombe aussitôt. usa de charité

Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté

Ce fut un promontoire où la fourmis arrive

Elle se sauve...

Que de diversité de tours et de tons dans ces six vers !

Après ce prosaïque alexandrin :

Quand sur l'eau se penchant, une fourmis y tombe...

Ces grands mots : océan, promontoire, (lui poétisent la scène.

Puis, ce gentil petit détail :

Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté

Et enfin, ce dernier hémistiche :

Elle se sauve...

Elle, rejeté hardiment au commencement du vers, s'y dressant pour ainsi dire, de toute sa hauteur, donne je ne sais quel air de naufrage et de sauvetage à cette petite scène entre un oiseaù et un insecte.

Poursuivons :

Et là-dessus

Passe un certain croquant qui marchait les pieds nus : Ce croquant, par hasard, avaiL une arbalète :

Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus

Il la croit, en son pot, et déjà lui fait fête.

Est-ce. que vous n'êtes pas ébahi comme moi, de ce côte à côte de X oiseau de Vénus et du pot-au-feu ? Est-ce que l'allure délibérée de ce croquant qui marchait les pieds nus n'est pas quelque chose de tout nouveau?

Continuons.

Tandis qu'à la tuer, mon villageois s'apprête,

La fourmis le pique au talon.

Le vilain retourne la tête :

La colombe l'entend, part et tire de long.

Le souper du croquant avec elle s'envole :

Pas de pigeon pour une obole.

Je ne relis jamais cette fable sans être ravi de ces deux derniers vers dont l'un est si

poétique et l'autre si spirituel, et enfin sans être vraiment touché de trouver a la fois dans un apologue de dix-huit vers, une leçon de charité et une leçon de reconnaissance.

Je laisse maintenant au lecteur le plaisir de suivre lui-même, à la trace, dans l'oeuvre du poète, ces deux formes diverses de ce style, si complexe, et j'arrive à sa troisième qualité technique, la précision des termes.

PRÉCISION DES TERMES

La précision des termes est une des qualités les plus personnelles de La Fontaine. L'emploi du mot propre était pour lui une règle absolue. De lÜ, dans son style, une clarté, un relief, un incisif que Lamartine a caractérisé un jour devant moi, d'une manière bien frappante. Je lui disais : « Mou cher maître, expliquez-moi donc une chose que je ne comprends pas. J'apprends sans cesse par cœur des vers de La Fontaine et des vôtres ; au bout 1 de six mois, je sais encore les siens

imperturbablement, et j'ai oublié une partie des vÔtres. Pourquoi ? — Rien de plus naturel, me répondit-il très simplement ; j'écris avec un pinceau, et La Fontaine avec un burin. »

Quelle définition profonde !

Eli bien! nous allons voir le « burin » à l'œuvre, dans une fable, qui n'a pas, je crois, d'analogue parmi toutes les autres. Il ne s'agit pas moins que d'une leçon de physique, où la démonstration est rigoureuse, olt chaque terme employé a une précision absolue, el, en même temps, cà et là, cette leçon s'étoile de quelque expression poétique, qui illumine toute la page.

Un Animal dans la Lune.

Pendant qu'un philosophe assure

Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés.

Un autre philosophe jure

Qu'ils ne nous ont jamais trompés.

Première remarque importante : « Dupés et trompés, semblent deux termes synonymes. Ils ne le sont pas. Dupés exprime la vaniteuse confiance d'un ignorant (lui se croit savant ;

trompés, l'assurance calme d'un homme qui tient en main la preuve (le ce qu'il avance.

Qu'on ne voie pas dans cette interprétation une subtilité de commentateur : c'est l'étude approfondie (le La Fontaine qui m'a appris qu'avec lui il faut peser chaque mot, car chaque mot a sa valeur précise.

Les vers qui suivent en diront plus que je n'en saurais dire.

Tous les deux ont raison, et la philosophie

Dit vrai quand elle dit que les scus tromperont

Tant que sur leur rapport les hommes jugeront. :

Mais aussi, si l'on rectifie

L'image de l'objet sur son éloignement,

Sur le milieu qui l'environne

Sur l'organe et sur l'instrument

Les sens ne tromperont, personne.

Quelle netteté d'expression et quel abandon plein dei grâce dans la phrase! Ce n'est pas un professeur (lui enseigne, c'est un savant très spirituel qui cause.

Après la démonstration, l'exemple.

J'aperçois le soleil ; quelle en est la figure ?

Ici-bas, ce grand corps n'a que trois pieds de Leur : Mais si je le voyais là-haut dans son séjour

Que serait-ce à mes yeux que l'oeil de la nature?

Sa distance me fait juger de sa grandeur :

Sur l'angle et les côtés, ma main les détermine. L'ignorant le croit plat ; j'épaissis sa rondeur;

..Te le rends immobile, et la terre chemine.

Bref, je démens mes yeux en toute sa machine.

Toujours ce même' mélange de précision, de poésie et de bonhomie familière.

J'arrive aux autres vers..

"Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse.

La raison décide en maîtresse.

Mes yeux, moyennant ce secours,

Ne me trompent jamais en me mentant toujours.

Est-il possible de résumer une question aussi grave, sous une forme plus ingénieuse et plus catégorique ? Et ne suis-je pas en .droit de dire, qu'aucun poète du xvne siècle n'eût été capable d'écrire ces quarante vers ? La plume de La Fontaine est à la fois un burin et un pinceau.

Arrivons à La Fontaine, poète lyrique.

LE POÈTE LYRIQUE

Ce nom de poète lyrique semble un peu excessif, appliqué à un fabuliste qui n 'a jamais

Tait 11 ne seule odp. Mais tout, sous sa plume, se traduit tellement en images et en harmonies, éclate en traits de lumière si vifs ou en accents si pathétiques, qu'on est forcé de le ranger. parm i les voix qui chantent ; c'est un fils de la la lyre.

Je n'en veux pour preuve qu'un sentiment (lui n'appartient qu'à lui parmi les grands poètes du XVIIe siècle : le sentiment de la nature. >

La nature est absente de tous nos chefsd'œuvre classiques. Corneille, Hacine, Molière moue sont des citadins.

Le prologue du Malade Imaginaire débute ainsi.

Le théâtre représente un lieu champêtre et néanmoins fort agréable.

La Fontaine, lils d'un maître des Eaux et Forets, fut élevé à la campagne, dans un petit village. Toute son enfance et une partie de sa jeunesse se passèrent dans les champs et dans les bois. C'est là que son imagination se peupla de ces coins de paysage, de ces

effets de soleil et de jcmpuscule, de ces vifs

tableaux des travaux rustiques, de ces rives fleuries, de ces ruisseaux murmurants, qui se reflètent à tout instant dans son œuvre ! C'est là qu'il goûta le silence des forêts et les sombres douceurs d'un cœur mélancolique ! c'est là... mais laissons-le parler lui-même.

Solitude où je trouve une douceur secrète.

Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais? Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles !

Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours et des [ villes

M'occuper tout entier...

Ne dirait-on pas une page des Rêveries d'un promeneur solitaire ? La Fontaine est le pré- curseur de Jean-Jacques.

Cette vie en pleine nature a ouvert à son style une autre source toute nouvelle de beautés. La connaissance intime des animaux — entendons-nous bien —je ne parle pas de leurs mœurs. Dieu m'en garde ! Quand je pense qu'ayant mis en présence la belette et le petit lapin, il les fait dialoguer ! Dans la réalité, la conversation aurait vite tourné à la pantomime. La belette aurait sauté à la gorge du

petit lapin, et lui aurait sucé son sany, à moins que le petit lapin n'eût eu le temps de se sauver à toute vitesse. Disons-le franchement : les animaux dans La Fontaine ne sonl le plus souvent que des hommes déguisés en bêtes ; mais s'il travestit, s'il humanise trop leur caractère, en revanche leur figure, leurs attitudes, leurs mouvements, leurs formes, saisis par lui au passage, se gravent en traits ineffaçables, dans son esprit et dans son style. C'est le plus grand peintre d'animaux qui ait jamais existé. Un mot lui suffit pour peindre la belette.

La dame au nez pointu.

Un mot pour peindre les souris.

La gent trotte-menu

Parfois, il nous les représente, en groupe et en action :

Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête.

Puis rentrent dans leurs nids à rats,

Puis ressortant font quatre pas,

Puis enfin se mettent en quête...

Une autre fois, ce sont des portraits en pied

qui jaillissent tout vivants de sa plume .et font tableau. Qu'on se rappelle le Coq et le Chat, tels qu'ils apparaissent tous deux ensemble aux yeux épouvantés ou enchantés du souriceau.

J'avais franchi les monts qui bornent cet état,

Et trottais comme un jeune rat

Qui cherche à se donner carrière,

Lorsque deux animaux ont arrêté mes yeux ;

L'un deux, bénin et gracieux :

Et l'autre turbulent, et plein d'inquiétude ;

Il a la voix perçante et rude,

Sur la tête un morceau .de chair,

Une sorte de bras, dont il s'élève en l'air

Comme pour prendre sa volée,

La queue en panache étalée.

Est-ce que ce coq, vu ainsi a travers le verre grossissant de la peur, ne prend pas quelque chose de gigantesque, de fantastique ! Est-ce que tous les traits de cette figure si originale, - cette crête, ces ailes, cette queue étalée n'ont pas pour nous un relief et un éclat tout nouveau?

Après le. coq, le chat... Changement de palette.

Les coloristes, les plus délicats, les plus

fins, n'ont pas de teintes plus moelleuses, plus soyeuses, plus caressantes.

Sans lui, j'aurais fait connaissance

Avec cet animal qui m'a semblé si doux :

Il est velouté comme nous,

Marqueté, longue queue, une humble contenance,

Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant .

Cet œil luisant est merveilleux, et je devrais m'arrêter là, mais comment ne pas parler des lapins? La Fontaine est leur peintre ordinaire. Qui ne se rappelle de Jeannot lapin ?

Un jour

Qu'il était allé faire à l'aurore, sa cour

Parmi le thym et la rosée,

Ap rès qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours.

C'est lui ! on le voit ! Enfin voici une scène bien inattendue ! C'est La Fontaine, chassant le lapin ! Oui ! La Fontaine à l'affût ! La Fontaine, grimpé sur un arbre avec un fusil ! Et de là, foudroyant à discrétion (le mot est de lui) un lapin qui n'y pensait guère.

Sans doute, à peine son coup de fusil parti, il descend vite de son arbre pour aller voir s'il a tué quelque chose. Du tout. Il reste sur

son perchoir. Pourquoi ? Pour regarder,.

Je vois "fuir aussitôt toute la nation

Des lapins, qui, sur la bruyère

L'œil éveillé, l'oreille au guet,

S'égayaient et de thym parfumaient leur banquet.

Quel délicieux petit, tableau de nature vivante ! Oh ! La Fontaine n'a pas besoin de se déranger. Son coup a porté. Voilà son gibier !

Que de personnages, de figures singulières, pittoresques, je pourrais évoquer encore ! Le héron, le paon, le singe, le renard, l'alouette, l'éléphant, le grillon, que sais-je ? Tout le règne animal. Mais j'en ai dit assez, pour que, l'on comprenne combien toutes.ces créatures, . si différentes de pelage, de plumage, de ram-age, de langage, de formes, d'attitudes, de mouvements, passant et repassant sans cesse devant nos yeux, à travers ce style éblouissant, y ajoutent encore de variété, de vérité, de vie et d'éclat. Les portraits d'animaux sont une des richesses du musée de La Fontaine.

LE POÈTE COMIQUE

La Fontaine s'est donné lui-même le litre de poète comique, en définissant son œuvre :

Laie ample comédie aux cent actes divers.

Il en avait bien le droit. Sans doute, il lui manque une des parties les plus considérables du poète comique : Y invention. Aucun de ses sujets ne lui appartient en propre, mais il lui reste deux qualités maîtresses, où il est l'égal de Molière : la peinture des caractères v t Y art du dialogue.

Presque toutes ses fables pourraient me servir de preuve. Le Chien et le Loup, la Mouche et la Fourmi, le Héron, cent autres encore mettent ên scène des êtres si vivants, marqués d'un trait si particulier, et parlant un langage si approprié à leur caractère, qu'il est impossible de les oublier. On les voit, on les entend.

Je n'ai que l'embarras du choix. Je n'en prendrai qu'une seule, parce qu'à un certain

point de vue, elle semble presque les résumer toutes. C'est le Chêne et le Roseau.

Lisons-la donc vers à vers et cette analyse minutieuse nous donnera, sinon tout La Fontaine, du moins tout un côté de son génie : -

Le chêne un jour dit au roseau :

Vous avez bien sujet d'accuser la nature;

Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ; .

Le moindre vent qui d'aventure

Fait rider la face de l'eau

Vous oblige à baisser la tête ; -

Cependant que mon front, au Caucase pareil,

Non content de braver les rayons du soleil,

Brave l'effort de la tempête.

Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.

Remarquez ce dernier trait, si expressif, comme aussi au début.

Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.

Ces deux alexandrins caractérisent un des talents les plus personnels à La Fontaine; c'est l'art de résumer un sentiment ou uri personnage dans un vers ou dans une image.

Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage

Dont je couvre le voisinage.

Vous n'auriez pas tant à souffrir ;

Je vous, défendrais de l'orage :

Mais vous naissez le plus souvent

Sur les humides bords (les royaumes du vent.

La liai lire envers vous me semble bien in juste.

Je ne connais pas au théâtre un seul por- trait du Vaniteux aussi complet. La Fontaine ne se borne pas à nous le montrer, étalant sa puissance aux yeux d'un chétif, l'écrasant par la comparaison, rappelant: un à un au pauvre diable tous les détails de sa misère, de façon à en faire ressortir plus pleinement sa propre puissance. Non! Il y ajoute un trait bien inattendu : la compassion ! Relisez les cinq premiers vers. Quelle bonhomie ! Quel brave homme ! Comme il est ému du sort de ce misérable ! Comme il se penche sympathiquement vers lui !

La nature envers vous me semble bien injuste.

Cette alliance hypocrite de la satisfaction de soi-même et de la sollicitude apparente pour autrui, ne constitue-t-elle pas une création tout à fait originale ? D'autant plus que le chêne est à moitié de bonne foi. Il ne fait pas seulement semblant de plaindre le roseau, il

croit le plaindre. Sa vanité y trouve son compte. En se disant : « Comme je suisgrand, » il ajouté tout bas : « Comme je suis bon. » Et comme c'est bien à moi d'être si bon, étant aussi grand. »

Votre compassion, lui répondit l'arbuste,

Part d'un bon naturel, mais quittez ce souci ;

Les vents me sont moins qu'à vous redoutables :

Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici

Contre leurs coups épouvantables

Résisté sans courber le dos :

Mais attendons la fin.

Est-ce - assez narquois ? assez gouailleur?

Est-ce qu'on ne croit pas le voir, ce paysan finaud, qui fait semblant d'être dupe de . son seigneur ? ce mot :

Part d'un bon naturel.

Et cette façon de rassurer le chêne : j

^ Mais quittez ce souci. -

' Et enfin' ce trait final lancé comme une flèche.

Mais attendons la fini

C'est une merveille que ce dialogue. Cha-

cun des interlocuteurs a sa langue à lui. La langue de son caractère. La phrase du premier est étoffée, ample, imagée !' Tout soie et velours! style de vaniteux enrichi. En regard, cinq ou six hémistiches brefs, précis, mordants, caractérisent l'homme d'en bas, qui ne veut pas laisser humilier son humble fortune.

La Fontaine regardait le Chêne et le Roseau comme son chef-d'œuvre. Je le comprends, car nulle part, il ne s'est élevé aussi haut qu'à la fin de cette fable.

Comme il disait ces mois.

Du bout de l'horizon accourt avec furie

Le plus terrible des enfants

Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.

L'arbre tient bon; le roseau plie.

Le vent redouble ses efforts.

Et fait si bien qu'il déracine

Celui de qui la tête au ciel était voisine

Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Quel coup de théâtre que l'entrée en scène de ce nouveau personnage !.. Le vent du Nord!... Tout change. Nous étions dans le dialogue, nous voici dans l'action ! Nous étions dans la poésie gracieuse, nous voici

dans la grande poésie dramatique, presque épique. Cette scène à Lrois constitue une sorte de dernier acte fit, la tragédie, encadré dans un décor grandiose ! Nous assistons à lalutte. Les efforts redoublés de l'aquilon donnent je ne sais quoi d'héroïque 1t l'attitude de l'arbre qui tient bon ! Le roseau qui plie, y jette une imau'e mélancolique et touchante, et lorsqu'enlin le chêne tombe, le fracas de sa chute... car un l'entend tomber!.. le spectacle de ce géant étendu à terre, de toute sa grandeur, et couvrant de ses branches fracassées, cette croupe de montagne, couverte un instant auparavant de son ombre, reporte la pensée à cette phrase de la Bible :

Quomodo cecidit potens ?

LE POÈTE MORALISTE

Notre travail sur ie style de La Fontaine serait incomplet si nous ne disions rien de lui comme moraliste.

Le bonhomme n'est pas en grand honneur à ce titre : Lamartine n'a pas assez de termes de mépris pour stigmatiser cette morale bourgeoise, mesquine et égoïste.

Est-ce juste ? Je ne le crois pas.

Buffon a dit : Le style, c'est l'homme. Ce mot célèbre s'applique à La Fontaine, mieux qu'à personne. Or, c'est dans cette morale si décriée qu'il a mis le plus de lui-même, et le meilleur de lui-mdme, c'est-à-dire son bon sens, sa bonté et sa bonne humeur. Parler de sa morale, ce sera donc mettre en relief un des côtés les plus originaux de son style.

J'ai dit : sa morale, j'aurais dû dire ses morales; car il en a deux : la morale utilitaire et la morale évangélique ; la morale pratique et la morale de sentiment.

La première nous apprend à bien conduire nos affaires, à bien diriger notre vie, à soigner nos intérêts.

Quels moyens de succès nous conseille le poète ? L'égoïsme ? Jamais. La mauvaise foi ? Jamais. La dureté de cœur '? Jamais. Sans doute on relève en lui, çà et là, quelques

axiomes qu'on aimerait mieux ne pas y voir : mais c'est dans son ensemble qu'il faut juger l'œuvre d'un poète. Or, quelle est en somme la morale de La Fontaine ? La morale de

Franklin. Il a été le précurseur de la Science du bonhomme Richard, comme des Rêveries d'un promeneur solitaire. Voyez ses affabulations : que vous disent-elles ? Soyez économe. Soyez prévoyant. Soyez fidèle à vos engagements. Surtout soyez travailleur. Chose frappante ! Ce paresseux avec délices qui avait fait deux parts de sa vie qu'il employait, dit-il :

L'une à dormir et l'autre à ne rien l'aire

Avait pour maxime favorite :

Travaillez, prenez de la peine,

C'est le fonds qui manque le moins.

La morale chrétienne nous dit : Aimez les autres, aidez les autres; dévouez-vous aux autres. Ouvrez les fables de La Fontaine ; vous n'y trouverez que des leçons de pitié, de serviabilité, d'assistance mutuelle.

Voici quatre vers qui sont un portrait :

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.

L'àne un jour, pourtant s'en moqua

Et ne sais comme il y manqua,

Car il est bonne créature...

Est-ce que ce n'est pas délicieux ? Est-ce qu'il n'est pas là tout entier, ce cher admirable bonhomme, avec sa candeur et sa bonne foi? Une autre remarque à faire, c'est la place qu'occupe le nom de Dieu dans son œuvre. Tl est partout.

Dieu fait bien ce qu'il l'ait.

Dont une branche, après Dieu, le sauva.

Petit poisson deviendra grand

Pourvu que Dieu lui prête vie.

Parlant des dieux, il a rendu visible leur présence sur la terre dans ce vers admirable :

Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux.

Enfin, si nous ajoutons (lue sa fable des Deux Amis est aussi touchante que l'immortel chapitre de Montaigne sur l'amitié ; que les derniers vers des Deux Pigeons sont un chant

d'amour que n'effacent ni les poèmes antiques, ni Alfred de Musset 5 que l' Homme et La Couleuvre est le plus puissant cri d'indignation qu'aucune bouche humaine ait poussé contre l'ingratitude; que son premier chef-d'œuvre l'Élégie aux Nymphes de Vaux, lui a été dicté par la reconnaissance, et par une reconnaissance courageuse, dangereuse. Louer et défendre Fouquet sous Louis XIV, c'était plus que téméraire; si vous ajoutez encore qu'il a obtenu, pour surnom, comme Henri IV, le titre de bon; qu'il était candide comme un enfant; que sa sincérité était telle, que son meilleur ami, monsieur de Maucroix a dit : « Monsieur de La Fontaine n'a jamais menti de sa vie. » Enfin, si vous vous souvenez qu'à ses derniers moments, la pauvre femme qui le gardait, s'écria : « Dieu n'aura pas le courage de le damner. » alors, vous comprendrez facilement qu'une telle âme, répandue dans de telles. œuvres, ait donné à son style un charme incomparable, qu'elle ait fait de lui le poète de tous les temps, de tous les âges, de toutes les conditions, le poète de chevet,

par excellence, et vous répéterez le mot de Molière, à propos de Racine et de Boileau : « Nos beaux esprits auront beau faire, ils n'effaceront pas le bonhomme ! »

BOULEAU

Boileau n'est pas un grand poêle, mais il a joué un grand rôle dans la poésie du XVIIe siècle. Il impose et il s'impose. Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, lui sont très supérieurs, et tous quatre cependant acceptent sans appel ses jugements. Louis XIV lui-même le consultait :

— Monsieur Despréaux, lui dit-il un jour, quel est, selon vous, le plus grand poète de notre temps ?

— Molière, Sire, répondit Boileau sans hésiter.

Le roi se tut un moment, puis, avec un accent de déférence : — Je ne l'aurais pas cru, dit-il, et il s'inclina.

A quoi tenait donc cette singulière autorité ? D'abord à la justesse rapide el presque infail-

lible de ses jugements. Ils avaient l'acuité pénétrante, la clarté incisive des. projections électriques. En voici deux témoignages frappants. On sait sa réponse au Père Bouhours, qui lui demandait quel ouvrage en prose il préférait. — Les Provinciales. — Et après les Provinciales? — Les Provinciales. — EL après? —1 Toujours les Provinciales. Ne lise/ que cela, mon père, cela vous suffira.

(Bossuet, déjà célèbre comme orateur, ne comptait pas encore comme écrivain.)

Second exemple.

Boileau a seul tenu tête à la cour et à la ville, en proclamant Athalie et le Misan- thrope étaient deux chefs-d'œuvre, et que chacune de ces deux pièces était le chef-d'œuvre de l'auteur.

La postérité lui a donné raison.

L'autre cause de son autorité est plus singulière et moins reconnue. Je ne l'ai découverte qu'après un long examen de ses œuvres et de sa vie. Boileau, seul parmi les poètes de son temps, a été un talent et un caractère. Ajoutons que son caractère, si franc, si ferme,

est si plein, en outre, de sentiments si délicaLs, qu'il eut une réelle influence sur son talent. En étudiant l'un, nous étudierons aussi l'autre, et plus d'une fois, l'intelligence de sa personnalité nous aidera à comprendre et à définir ce qui fait l'objet principal de notre travail, son style.

Suivons-le donc dans quelques-unes de ses

œuvres, comme poète et comme homme.

SATIRES. É1\* I ï R E S

Un jour, je me trouvais chez Victor Hugo, avec un de ses amis. La conversation tomba sur Boileau. Quelle fut ma surprise d'entendre l'auteur des Orientales parler avec la plus grande sympathie de l'auteur de 1 Art Poétique. Il fit plus, il me cita de mémoire des vers de Boileau. Il lit plus encore, il les com- menta. Voici ces vers, tirés de la satire, sur les femmes.

Attends, discret mari, que la belle en cornette

Le soir ait étalé son teint sur sa toilette,

Et dans quatre mouchoirs de sa beauté salis

Envoie au blanchisseur ses roses et ses lis.

« Quels vers ! nous dit-il! Quel relief! Pas un de ces hémistiches qui ne soit une trouvaille et une hardiesse :

Ait étalé son teint sur sa toilette.

Ne semble-l-il pas d'une invention toute moderne.

De sa beauté salis Envoie au blanchisseur ses roses et ses lis.

Ne rappelle-t-il pas tel ou tel vers de Théo- phile Gautier"? Hoileau avait le génie du pittoresque. M

Un tel mol., parti d'une telle bouche, me donna fort à réfléchir. Je relus, à la lueur de ce mot, quelques-uns des ouvrages de Hoileau, et j'arrivai un jour à un passade qui me frappa tellement, que je l'appris par cœur, que je me le récitai tout haut, et que je m'étudiai à le dire de mon mieux, alin de pénétrer par la recherche des intonations, dans les Intentions les plus intimes, dans les beautés les plus secrètes.

Voici ces vers où le poè te nous peint un ménage d'avares. Un vieux magistrat et sa femme.

Mais, pour bien mettre ici leur crasse en tout son lustre, Il faut voir du logis sort ir ce couple illustre :

Il faut voir le mari tout poudreux, tout souillé, Couvert d'un vieux chapeau de cordon dépouillé,

Et de sa robe, en vain de pièces rajeunie,

A pied, dans les ruisseaux traînant l'ignominie.

Mais qui pourrait compter le nombre de haillons,

De pièces, de lambeaux, de sales guenillons,

De chiffons ramassés dans la plus noire ordure,

Dont la femme aux bons jours, composait sa parure ? DÓcrirai-je ses bas en trente endroits perces,

Ses souliers grimaçants vingt-fois rapetassés.

Ses coiffes, d'où pendait au bout d'une ficelle

Un vieux masque pelé, presqu'aussi hideux qu'elle ?

Quelle furie de pinceau! quelle poursuite acharnée de la laideur! Il faut remonter non seulement à Vélasquez, mais aux grands caricaturistes, Hogarth et Callot, pour trouver des peintres de portraits aussi implacables.

Sous le coup de mon impression, j'en arrivai à donner de Boileau cette définition qui paraîtra peut-être un peu étrange : Boileau est un grand poète réaliste.

Entendons-nous bien. Ce mot ne comprend pas Boileau tout entier, et voici une épître qui nous le montre sous un jour nouveau.

ÉPI TUE A RACINE

L'ami tié de Racine et de lioileau est légendaire ; elle fait partie de leur gloire; l'affection de Boileau s'est produite dans cette épître de la façon la plus ingénieuse.

Racine avait une appréhension maladive de la critique, 11 a dit lui-même :

« Vingt lignes moqueuses ou acerbes me font plus de peine que deux pages d'éloges ne me font de plaisir. »

C'est sur cette faiblesse, que Boileau ne craint pas de l'attaquer! Est-ce pour l'en faire rougir? 11 s'en garde bien. C'est une tactique charmante que l'art avec lequel il travaille à lui inspirer le mépris des basses critiques, de l'envie.

Il débute par le souvenir enthousiaste d'un des plus beaux triomphes de Racine.

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur, Émouvoir, étonner, ravir un spectateur!

Jamais Iphigénic, en Aulide immolée,

N'a coûte tant de pleurs à la Grèce assemblée

Que dans l'heureux spectacle, à nos jeux étalé,

N'en a l'ail, sous son nom, verser la Champmeslé.

Voilà son plan'? D'abord, transporter le poète dans le pur domaine de sa gloire ! L'en-

> lever aux petites souffrances de l'amour-propre blessé, par le juste sentiment de ce qu'il vaut ! Combattre la vanité par l'orgueil.

Il lui rappelle que l'envie a toujours été la rançon du génie et de la gloire. Il lui cite Molière. Il place le nom de Racine à côte de celui de Sophocle, et s'écrie alors :

His du bruit passager de leurs cris impuissants.

Que peut contre tes vers une ignorance vaine '!

Le Parnasse français, ennobli par ta veine,

Contre tous ces complots saura te maintenir.

El soulever pour toi l'équitable avenir.

Il va plus loin, il lui vante V utilité des enne- mis. Plus l'homme de génie est attaqué. lui dit-il...

Plus il croit et s'élance.

Au Cid persécute Cinna doit sa naissance ;

Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus

Doit les plus nobles traits dont lu peignis Burrhus.

Entin, il termine dignement cette éloquente démonstration, en s'offrant lui-même pour exemple.

Moi-même, dont la gloire ici moins répandue

Des pâles envieux ne blesse point la vue.

Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis, De lionne heure a pourvu (rutiles ennemis...

Je m'arrête à ce mot : pourvu ; car il dit tout. Comme style, c'est une trouvaille. Ne sent-on pas dans ce terme, à la fois fier et moqueur, je ne sais quel mépris souverain de la critique, et ne peut-on pas dire que Boileau s'est peint tout entier dans cette épître à Racine -? car on y trouve son talenl, son caractère et son cœur.

SATIRE VI 11

Cette satire est le chef-d'œuvre des poésies satiriques de Boileau, et je ne crains pas de l'appeler un ehef-d'œuvre. Elle offre cette particularité que le talent du poète s'y déploie avec une puissance incomparable, et que son caractère s'y entrevoit.

Dédié à Monsieur Morel, docteur en Sorbonne, ce petit poème est un dialogue entre le poète et le docteur ; dialogue si passionné

qu'on dirait une scène de théâtre. Quel en est donc le sujet? La mise en accusation de l' homme. ,

Un avocat pour, un avocat contre. C'est le docteur qui est pour, c'est le poète qui est contre. Et le poète eommence avec une véhémence qui ne s'arrêtera pas une minute, et qui donne le la à tout le morceau.

De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,

Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,

De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,

Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Le docteur, stupéfait, lui répond : —Mais, mon ami, vous n'y pensez pas ? Quoi ! un ver, une fourmi, un taureau qui rumine, une chèvre qui broute, ont l'esprit mieux tourné (lue l'homme?

— Oui docteur.

Voilà l'homme en effet: Il va du blanc au noir.

Il condamne au matin ses sentiments du soir : Importun à tout autre, à soi-même incommode,

Il change à tous moments d'esprit comme de mode :

Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc, Aujourd'hui dans un casque, demain dans un froc.

Le docteur le regarde en souriant et lui dit :

— Ces propos sont bons pour la satire, pour égayer un lecteur, mais soyons sérieux : l'homme n'a-t-il pas seul la raison? Ne lui sert-elle pas de guide? Et enfin, n'est-il pas le Roi des animaux?

LE POÈTE

Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois ! L'ambition, l'amour, l'avarice, la haine.

Tiennent comme un forçât son esprit à la chaîne.

— Que l'homme ait des passions, je ne le nie pas, reprend le docteur avec calme. Mais ses moindres vertus balancent tous ses vires. L'homme seul vit dans l'enceinte des villes.

L'homme seul observe une police, obéit à des lois. C'est l'homme qui a créé les arts, c'est l'homme qui a créé la science.

— La science ? répond le poète avec moquerie.

Dans le siècle où nous sommes, Est-ce au pied du savoir qu'on mesure les hommes?... Quiconque est riche est tout : sans sagesse il est sage ; Il a, sans rien savoir, la science en partage ;...

Et souvent tel y vient, qui sait, pour tout secret, Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept.

Oh! cette fois, le docteur n'y tient pas. et

il s'écrie avec indignation, avec éloquence :

Et la gloire? Nierez-vous la gloire? N'est-ce pas l'amour de la gloire qui a fait faire les plus grandes choses de ce inonde? N'est-ce pas la vertu des héros, et à votre avis, est-ce donc un fou qu'Alexandre?

Qui ? cet écervelé qui mit l'Asie en cendre ?

Ce fougueux l'Angcli, qui, de sang altéré,

Maître du monde entier, s'y trouvait trop serré ? L'enragé qu'il était, né roi d'une province

Ou'il pouvait gouverner en bon et sage prince.

S'en alla follement, et pensant être dieu,

Courir comme un bandit qui n'a ni l'eu, ni lieu ;

Et, traînant avec soi les horreurs de la guerre,

De sa vaste folie emplir toute la terre !

Heureux, si de son temps, pour cent bonnes raisons. La Macédoine eut eu des petites-maisons;

Ht qu'un sage tuteur l'eût en cette demeure.

Par avis des parents, enfermé de bonne heure !

Est-ce assez fou, assez amusant?

Ébloui, abasourdi par ces fusées d'imagination, le docteur tâche de se reprendre, d'en revenir à la simple raison, et avec bonhomie :

— Voyons, raisonnons ! N ous ne pouvez pas cependant prétendre qu'un homme, qu'un docteur, soit au-dessous d'un âne. Songez

donc, un âne! Un stupide animal ! dont tout le monde se moque.

— Un àne ! reprend le poète en riant. !... ah ! docteur!...

Que pense-t-il de nous lorsque sur le midi

Un hasard au palais le conduit un jeudi:

Lorsqu'il entend de loin, d'une gueule infernale,

La chicane en fureur mugir dans la grand'salle?

Que dit-il quand il voit les juges, les huissiers,

Les clercs, les procureurs, les sergents, les greffiers? Oh ! que si l'âne alors, à bon droit misanthrope, Pouvait trouver la voix qu'il eût au temps d'Ésope ; De tous côtes, docteur, voyant les hommes fous.

Qu'il dirait de bon cœur, sans en être jaloux. Content de ses chardons, et secouant la tête :

Ma foi, non plus que nous, l'homme n'est qu'une bêle !

Ne sommes-nous pas là en face d'un tout autre Boileau?

Cette verve endiablée, cette fougueuse éloquence, cette exagération comique, ne dépasset-elle pas de beaucoup, le sarcasme incisif, amer du poète réaliste? C'est qu'il y a là autre chose que le talent, il y a le caractère.

Je m'explique :

Louis XIV était très courageux. A ce titre il aimait singulièrement le courage. Or un jour:

« M. Despréaux, dit-il à Boileau, je vous ai observé, au siège de Namur où vous me suiviez comme historiographe. Vous êtes hrave. »

Il était plus (lue brave, il était vaillant, il était combatif. J'en trouve une preuve frappante dans cette définition de la satire.

L'ardeur de se montrer et non pas de médire

Arme la vérité du vers de la satire.

Remarquez ce terme, se montrer. Il ne signifie pas, faire étalage de sa personne, mais faire acte de courage. Il ne veut pas dire, se mettre en avant, mais aller de l'avant. Ainsi faisait Boileau. Quand Y ardeur de se montrer le saisissait, rien ne l'arrêtait. Le qu'en dirat-on, la crainte de se compromettre, de choquer, d'être accusé de paradoxe, étaient pour lui un stimulant plutôt qu'un frein, et c'est cette impétuosité de sentiments qui communique à la Satire VIII son irrésistible élan. Je ne puis la lire sans penser à la première scène du Misanthrope. La situation est exactmnent la même. L'homme accusé par Alceste

et défendu par Philinte. Eh bien ! il y a de l'AIceste dans Boileau.

En voici une preuve bien frappante : On se rappelle le passage célèbre du Misanthrope. Hors qu'un commandement exprès du roi me vienne De trouver bons les vers dont on se met en peine.

Je soutiendrai toujours que les vers sont mauvais

Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

Eh bien ! ces vers sont de Boileau, il les a dits en prose à Molière, un jour olt celui-ci lui reprochait d'être un peu dur pour les vers de Chapelain. —Je ne suis que juste, s'écria Boileau, à moins que le roi ne me l'ordonne, je soutiendrai toujours qu'un homme qui a écrit de pareils vers, mérite d'être pendu!

L'ART POÉTIQUE

Nous voici en face du véritable Exegi monu- mentum de Boileau. Rayez l'art poétique de son œuvre, il n'est plus qu'un poète très distingué de second ordre. L'art poétique en a fait un maître. C'est par là qu'il a conquis le

nom qui fait sa gloire : Le Législateur. C'est là qu'il a créé ce que j'appellerai le style lapidaire : c'est-à-dire l'art de formuler certains préceptes d'une façon si magistrale, si impé- rieuse, si définitive, qu'ils deviennent des articles de lui, je dirais volontiers des articles de foi. Nul autre poète n'a créé autant 4le vers devenus proverbes, Un peut l'appeler un frappeur de médailles.

L'art poétique se divise en quatre chants. Les trois premiers ont été l'objet de travaux, de critique si importants que je n'aurais rien à y ajouter. Mais il n'en va pas de même du quatrième, fl a un caractère absolument spécial qui, je crois, n'a été signalé parpersonne. et la grandeur de l'idée générale qui y préside. n'a jamais, que je sache, été mise en pleine lumière. C'est ce que je vais essayer de faire.

Quelle est donc cette idée ? Ce que doit être l'âme du poète. Boileau a trouvé ce magnifique sujet dans son propre cœur. Plein de respect pour le nom de poète, plein d'émotion devant le rôle qu'il peut jouer., il en trace le

portrait idéal dans quelques conseils adressés à ses jeunes confrères. C'est tout un code d'honneur, de conscience, de vertus, et de vertus qu'il a presque toutes pratiquées.

On dirait une ascension : semper excelsior !

Le premier devoir qu'il prescrit aux jeunes poètes, c'est le désintéressement. Il en avait eu un beau modèle sous les yeux, son propre exemple.

Pourvu dès sa jeunesse d'un assez gros bénéfice, il le résigna, dès qu'il ne se sentit plus la vocation ecclésiastique. Il lit plus, il restitua et demanda qu'on distribuât aux pauvres le revenu des deux dernières années. Devenu poète et arrivé à la renommée, il s'imita lui-même.

Jamais, il ne voulut toucher aucun droit d'auteur. Tout l'argent qu'il recevait de ses éditeurs passait en aumônes. Mais sa délica- tesse lui fit craindre d'avoir l'air de se proposer comme modèle; son amitié pour Racine eut.peur de le blesser, et il écrivit ces vers charmants :

Je sais qu'un noble esprit peut, sans honte et sans crime, Toucher de son travail un tribut légitime ;

Mais je ne puis souffrir ces auteurs renommés

Qui, dégoûtés de gloire, et d'argent affamés,

Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire,

Et font d'un art divin un métier mercenaire.

Seconde étape. Il attaque nettement d-eux vices inhérents à la profession d'écrivain : l'intrigue et l'envie.

N'allons pas à l'honneur par de honteuses brigues..» ...................

Fuyez, surtout fuyez ces basses jalousies

Des vulgaires esprits, malignes frénésies.

Le vers se sent toujours des bassesses de cœur.

Quel vers admirable !

A la troisième étape, un coup d'aile le transporte dans les plus hautes régions de l'idéal.

Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages, N'offrent jamais de vous que de nobles- images,

A la quatrième étape, il redescend sans s'abaisser. Tout à l'heure, il nous rappelait

Corneille. Voici des vers exquis où il nous rappelle La Fontaine.

Que les vers ne soient pas votre éternel emploi. Cultivez vos amis, soyez homme de foi,

C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre ;

Il faut savoir encore et converser et vivre.

Ne croirait-on pas lire le bonhomme?

On peut aimer le bien de diverses façons,

Au sein de ses amis répandre mille choses

Et, recherchant de tout, les effets et les causes,

A table, au bord de l'eau, le long- d'un clair ruisseau, Raisonner avec eux sur le bien et le beau.

La dernière étape nous réserve une surprise plus émouvante. encore.,

Le délicieux livre qui s'appelle l' Histoire du loyal serviteur contient quelques pages que je ne relis jamais sans émotion.

Quand Bayard eut treize ans, il dit à son père qu'il voulait être homme de guerre comme l'avaient été ses ancêtres.

« Mon enfant, lui répondit le bon vieillard, en larmoyant, Dieu t'en donne la grâce. Déjà tu ressembles de visage et de corps à ton grandpère qui fut en son temps un des accomplis chevaliers qui fût en chrétienté. »

Eh bien ! Boileau fait de même. Il propose

pour modèle aux jeunes poètes leurs ancêtres. Quels étaient, ces ancêtres ? Orphée, Amphion, Linus... Alors, dans des vers admirables auxquels je vous renvoie, il énumère tout ce que la poésie a fait de grand dans le monde. Qui civilisa les hommes ? La poésie. Qui fonda les cités? La poésie. Qui combattit les passions et les vices déchaînés comme des bêtes féroces? La poésie. Et tous ses conseils aux jeunes poètes se résument en un mot : Poésie oblige.

Me trompé-je, en croyant qu'une telle conception a une grandeur qui élevé Boileau au rang des poètes lyriques? A qui le doit-il ? A son caractère.

Cette étude, telle que je l'ai conçue, serait incomplète, si je n'ajoutais un dernier trait à cette figure si attachante par ses contrastes. J'espère avoir réussi à faire admirer et estimer Boileau. Je voudrais le faire aimer. Il en est bien digne. J'en trouve la preuve dans deux

livres auxquels on peul se Her. Les mémoires de Racine par son fils, et la correspondance des deux amis.

Ils nous offrent un Boileau bien inconnu, et bien inattendu. Un Boileau, non seulement, affectueux, mais tendre. Le mot n'est, pas trop fort. Qu'on en juge.

Boileau était, aux eaux de Bourbon, pour une maladie grave : une aphonie complète, accompagnée (les troubles nerveux les plus effrayants.

Il en fait à Racine une peinture terrible.

« Les médicaments auxquels on me condamne, lui écrit-il, sont si violents, que je rends tout ce que j'ai dans le corps, sauf le mal pour lequel on me les donne.

Puis il ajoute :

« Dans la situation olt je me trouve, écritil à Racine, je n'ai que deux soutiens. Dieu et vous.

Plus loin :

« Je suis touché jusqu'aux larmes de l'amitié que vous me témoignez.

Plus loin :

« Si la perte de ma voix était un fait accompli, je crois que j'en prendrais résolument mon parti. Il n'y a qu'une chose que je serais incapable de supporter, ce serait de ne pas vous voir.

Le cœur le plus tendre pourrait-il trouver un langage plus touchant?

Que répond Racine ? Il prend un grand parti : aller retrouver Boileau à Bourbon !

Le voyage, à cette époque, était très long ! très pénible! très cher! N'importe! Racine lui-même, était atteint d'une laryngite qui lui ordonnait le repos! n'importe! Le voyage était, ce semble, inutile, puisque leurs deux maladies les condamnaient presque au silence? n'importe ! Il le reverra ! Il lui serrera la main !

Quand on s'aime, se taire ensemble, c'est causer!

La tendresse peut-elle aller plus loin ? Et ne croit-on pas lire la délicieuse fable des Deux amis ?

Un autre lien bien cher les unissait encore.

Boileau n'était pas marié, mais il avait deux enfants, les fils de Racine.

L'aîné était attaché aux affaires étrangères, secrétaire du ministre, M. de Torcy. A ce titre, il avait souvent des lettres importantes à écrire, des mémoires difficiles à rédiger : des missions délicates à remplir! Il n'écrivait rien et n'entreprenait rien, sans aller consulter son père... Que faisait Racine? Il lisait et il écoutait; puis, lecture faite, observations écrites, conseils donnés :

— Allez trouver M. Despréaux, lui disailil : confiez-lui ce que vous m'avez confié, et demandez-lui son avis. C'est un grand bonheur et un grand honneur pour vous qu'un tel homme veuille bien vous écouter et vous répondre, car ses conseils pratiques sont aussi précieux que ses conseils littéraires.

C'est ainsi que le jeune homme poursuivit brillamment sa carrière, sous la lutelle de cette touchante collaboration.

Quant au second fils, il achevait sa philosophie au collège de Beauvais, quand son père fut atteint de la maladie qui l'emporta.

Boileau ne quitta pas son chevet. Dans les

derniers jours, Racine se leva avec effort sur son lit, l'appela, il l'embrassa tendrement et lui dit :

— De toutes les grâces que Dieu m'a accor- dées, une des plus grandes est de m'acoir donné un ami tel que vous.

Et il mourut en lui confiant son fils.

Alors s'établirent entre le vieux poète et le jeune étudiant de philosophie les relations les plus intéressantes.

Deux faits suffiront pour en marquer le double caractère : c'est-à-dire un mélange r charmant de sérieux et de bonhomie.

Un jour, notre jeune homme arrive à Auteuil, tout troublé, tout tremblant. Il avait fait au collège une pièce de vers, et sur l'ordre de sa mère, il l'apportait à Boileau. Trop ému pour pouvoir parler, il tend silencieusement son petit manuscrit à son juge. Boileau lut, et d'un ton sévère :

— Il faut être bien hardi, jeune homme, pour oser faire des vers avec le nom que vous portez. Vous êtes le lils d'un homme qui a été le plus grand poète de son époque. Com-

ment, ne pas déchoir, comment ne pas vous montrer indigne de lui?

Le jeune homme baisse la tête, tout rouge de confusion.

Ce que voyant, Boileau change de ton el avec un sourire bienveillant :

— Je ne dis pas que ce soit impossible : mais il faudrait apprendre.

Et la-dessus, commence une série de conseils, auxquels le poète futur dut en partie le succès de son beau poème : La Religion.

Quelque temps après, nouvelle visite à

Auteuil.

— Entrez ! Entrez ! lui dit Boileau en l'apercevant, vous arrivez à merveille. Je me sens aujourd'hui un regain de jeunesse que je veux mettre à profil. Nous allons jouer ensemble.

— Jouer avec vous, Monsieur, secrie le jeune hom me '?

— Oui, à un jeu olt j'étais passe 1 naître autrefois, et je ne serais pas fâché de savoir olt j'en suis aujourd'hui. — Mais à quel jeu "? Monsieur, à quel jeu? — Aux quilles. Et là-

dessus, allègre, alerte, il range le jeu, prend une boule, la lance avec vigueur et abat les neuf quilles du même coup. Exclamations du jeune homme! Cris d'admiration! Bravos! Sur quoi, Boileau se retourne vers lui et tout en riant : Il faut avouer que je suis un personnage bien utile à mon pays : je fais bien les vers et je joue bien aux quilles.

Qui se serait attendu il voir Boileau aimable, gai, simple ?

Mêlas ! le temps marche, les visites à Auteuil s'assombrissent et s'espacent. Le poète entre dans la terrible Via dolente, et tombe sous le coup de ces deux affreux infinitifs : survivre et se survivre. Tous ses amis disparaissent un à un, et un à un aussi, accourent et fondent sur lui tous les fléaux qui frappent les vieillesses qui se prolongent trop. Il perd complètement la voix ! Il perd à moitié la vue! Ses jambes se dérobent sous lui! Sa poitrine devient le siège de douleurs cruelles et incessantes! Il se raidit contre tant de souffrances, mais tout à coup une calamité inattendue s'abat sur lui, sa lin sinistre devient

tragique ! Hume vivante, il voit s'amonceler autour de lui toutes sortes de ruines.

C'était en 1711, au moment des grands désastres de la lin du règne de Louis XIV. Roileau voit s'ell'ondrer tout ce qu'il avait honoré, adore. Son roi est découronné de sa gloire! Son pays est déchu de sa grandeur! Le passe, le présent, l'avenir, le jettent dans le desespoir, dans la consternation. Que sa pensée se soit reportée alors vers celui qui avait toujours été sa consolation et son soutien? Je n'en doute pas! Qu'il ait appelé Racine à son aide ! Je n'en doute pas. Qu'il lui ait dit connue Polyeucte à Néarque :

Prèle du liant du ciel la main à ton ami !

Je n'en doute pas ! mais a-t-il été entendu?... exaucé?... Je, ne sais, mais je suis certain qu'il a crû l'être. Songez que je parle de deux poètes et de deux hommes du XVIIe siècle !...

Et il m'est doux de penser que Boileau, à sa. dernière heure, a senti Racine près de lui et qu'il est mort, plein de calme et de foi, entre les bras de son ami.

EXTRAITS

DU MAGASIN D'ÉDUCATION

LE TRAVAIL

Le travail est un tonique.

Le travail est un calmant.

Le travail est un consolateur.

Le travail est un conseiller.

Le travail est un plaisir.

Le travail est l'assaisonnement de tous les autres plaisirs.

Deux heures de travail, le matin, se répandent, comme un baume, sur la journée entière et en parfument.toutes les heures.

Aussi, quand j'entends répéter, partout, que l'homme est condamné au travail, je réponds : Non! L'homme est condamné à la vie, avec le travail pour circonstance atténuante.

G décembre 1898.

LA MISSION DE SOCRATE

Socrate est le plus bel exemplaire de l'homme que nous ait légué l'antiquité, et depuis dix-huit siècles, le monde n'en a pro(luit aucun autre qu'on ait pu mettre au-dessus de lui. Il avait toutes les parties de la gran- deur. Grande àme, grand esprit, grand caractère, grand courage : les qualités contraires se fondaient harmonieusement en lui, comme les dissonances dans une belle œuvre musicale.

Sobre comme un ascète, il était soigneux de son corps comme un athlète. Tout d'un stoïque, rien d'un cynique. On le vit, à Potidée, pendant une rude campagne hivernale, marcher pieds nus sur la glace, pendant que ses soldats ne sortaient que les pieds enveloppés de feutre; et en même temps, une fois

rentré sous sa tente, il dansait, pour entretenir la souplesse de ses membres et l'élégance de ses mouvements. Esprit essentiellement pratique, il avait une imagination mystique. Comme Jeanne d'Arc, il obéissait à des voix, et on le vit un jour, à l'armée, rester debout plusieurs heures, en dehors de sa tente, les yeux levés au ciel, et interrogeant l'infini. Sa bravoure à la guerre allait jusqu'à la témérité, mais le désir de se distinguer ou l'ambition d'une récompense n'était pour rien dans ses actes héroïques. A Potidée, désigné par toute l'armée comme digne du prix de la vaillance, il le fit donner à Alcibiade. A Delium, voyant Xénophon enveloppé d'un groupe d'ennemis, il se jeta au milieu d'eux, le leur arracha, et l'emporta sur ses épaules" avec une telle fierté d'attitude, que les Béotiens, frappés de stupéfaction et d'admiration, ne pensèren t pas à le poursuivre.

Enfin, dernier détail, bien intime, bien minime, mais qui complète ce portrait. Marié à Xantippe, dont le nom est resté le synonyme de mégère, il subit pendant de longues années

la communauté avec cette créature acariâtre, sans montrer, je dirai volontiers sans éprouver, aucun sentiment d'irritation ni même d'impatience.

Il prêcha toujours à ses enfants le respect et la reconnaissance pour cette mère si peu maternelle ; enfin il fut le meilleur des maris avec la plus méchante des femmes.

Voilà certes un être très extraordinaire.

Eh bien, il y a en lui quelque chose de plus singulier encore.

C'est son état.

Fils d'un sculpteur, et élève de son père, il poussa son art assez loin pour composer un groupe de marbre, les trois grâces voilées, que Pausanias dit avoir vu dans l'Acropole ; mais tout à coup, vers trente ans, saisi d'une inspiration subite, il renonça résolument à son art et embrassa une profession étrange, dont le nom même a quelque chose d'énigmatique : il l'appelait lui-même sa mission. Les dates expliquent ce mot.

Socrate naquit à Athènes en 470 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire vingt ans après Ma-

rathon (490), dix ans après Salamine (480), et il avait vingt ans en 449, quand Cimon mit lin à la troisième guerre médique, par la prise de Chypre, et par un traité avec Artaxerxès, aussi glorieux pour Athènes que favorable à la Grèce. Le grand roi renonçait par ce traité à toute prétention sur les villes grecques d'Europe et d'Asie.

Ainsi cette œuvre prodigieuse de pacification avait eu pour principaux ouvriers, trois Athéniens : Miltiade,Thémistocle, Cimon. Ainsi l'enfance et la jeunesse de Socrate avaient été bercées et comme enivrées par ces trois grands noms ! Ainsi les vingt premières années de sa vie s'étaient écoulées au milieu des chants de triomphe qui célébraient dans Athènes, victorieuse des barbares sur terre et sur mer, la libératrice de la Grèce, la cité souveraine entre toutes les cités helléniques, la nation dont l'hégémonie ressemblait à une royauté.

Quelle joie et quel orgueil patriotique remplirent donc et nourrirent cette grande âme adolescente, on le conçoit; mais à partir de la fin des guerres médiques, et même aupa-

ravant, la jalousie de Sparte créa autour d'Athènes des rivalités, des animosités, des hostilités qui aboutirent, après plusieurs années de crises successives, à cette fatale guerre du Péloponèse, où Athènes déchue tomba au second rang, laissant la première place à Sparte.

Or ce fut précisément au milieu de ces crises préliminaires que Socrate, arrivé à trente ans, embrassa résolument sa nouvelle vie et eut la première idée de sa mission. Idée, confuse d'abord, indécise, mais qui se compléta et s'affirma avec le temps.

En quoi consistait, en effet, cette mission? Était-ce seulement une évangélisation, une éloquente propagande de sagesse, de dévouement, un exemple vivant de toutes les vertus ? Oui! c'était d'abord tout cela, mais cela devint bientôt plus encore. Cela devint peu à peu une œuvre patriotique.

Socrate avait deux patries : la Grèce et Athènes. Mais la seconde resta toujours la première dans son cœur! Il avait trop adoré pendant trente ans sa ville natale, il avait

çté trop fier d'elle, pour qu'elle ne fut pas toujours sa vraie mère, son aima parens.

\* Lors donc qu'il vit s'amonceler autour d'elle tant de dangers, quand le pressentiment de son déclin, la prévision de sa décadence lui apparurent comme une sorte de vision, alors, saisi de douleur, saisi de terreur, il n'eut plus qu'une pensée, courir à son secours ! la défendre ! conjurer sa ruine ! l'armer contre les autres et contre elle-même ! la relever, enfin, c'est-à-dire relever son âme et sa puissance, Voilà sa mission!

Chose bien frappante et bien caractéristique ! Cette mission dura trente ans, et pendant ces trente ans, Socrate ne quitta Athènes que deux fois ; deux fois pour aller combattre pour elle, à côté d'Alcibiade et de Xénophon ; mais, la guerre à peine terminée, il revenait en toute hâte auprès d'elle, comme un père au chevet de son enfant en danger, et reprenait sa tâche de sauveur.

Certes, rien de plus beau qu'une telle tâche ! Rien de plus curieux à étudier, de plus intéressant à connaître en détail; mais où en

trouver la trace? Socrate n'a jamais rien écrit, sa pensée ne s'est jamais révélée que par sa parole. Heureusement, par un hasard providentiel, le mot verba volant ne s'applique pas à lui. Tout ce qu'il a dit manet. Ses discours sont arrivés jusqu'à nous, gravés en lettres d'or dans deux livres immortels. Deux témoins de sa vie, Xénophon et Platon, ont raconté en apôtres ce qu'ils avaient vu et entendu en disciples. Tout ce qu'il y avait de poétique, de divin, de mystérieux dans la doctrine du maître, a été se refléter dans l'âme sublime de Platon et s'est encore idéalisé sous sa plume ! Tout ce qu'elle renfermait de pratique, d'usuel, de vivant, s'est imprimé dans le cœur austère de Xénophon et s'est reproduit dans son livre avec une fidélité religieuse, on dirait un évangile.

Dès les premières pages, il nous raconte la façon dont il devint le disciple de son maître. Il avait quinze ans, et allait au marché pour acheter des fruits et des vivres. Socrate, qui le connaissait pour un jeune homme de grande espérance, le voyant passer, met

doucement son bâton en travers de la route.

« Où courez-vous ainsi ? lui dit-il.

— Je vais au marché acheter mes provisions de la journée.

— N'y allez pas encore, et venez d'abord avec moi; je vous donnerai une marchandise qui ne vous coûtera rien et qui nourrira non pas votre corps, qui est beaucoup cependant, .mais votre âme, qui est plus encore... la vertu. »

N'est-ce pas délicieux? Peut-on imaginer un plus charmant recruteur d'âmes? Suivonsle donc dans les rues d'Athènes avec son disciple pour guide. Voyons-le à l'œuvre. Recueillons pour ainsi dire ses paroles sur ses lèvres, et tâchons ainsi, à l'aide de ses propres discours, de donner une idée de ce qu'il fut, comme patriote, comme moraliste et comme éducateur.

I

Chaque matin, Socrate, après avoir rendu grâce aux dieux, et ses ablutions faites, car il était très curieux de propreté, se lançait

dans la. ville au hasard, quærens quem devoret, c'est-à-dire cherchant un cœur à diriger, une intelligence à éclairer, un défaut à combattre, un différend à apaiser, un conseil à donner.

Tantôt il s'asseyait sur la, place, tantôt, comme il était vénéré partout, il entrait dans la boutique d'un marchand, il s'installait près de l'établi. d'un ouvrier, causant de leur famille, de leurs intérêts, de leur état, et tout cela avec tant de tact, tant d'esprit, tant de bonhomie, que personne ne songeait à se -soustraire à une .autorité- si douce,- faite de .grâce et de. vertu.

L'heure venue, il -se rendait sur la place publique, près de la tribune aux harangues, et il commençait son rôle patriotique.

Xénophon nous en a laissé deux exemples bien. saisissants, où il montre Socrate aussi habile à détourner les incapables du manie• ment des affaires publiques, qu'à pousser à l'action les hommes supérieurs injustement mis à l'écart. ' !

. Il y avait, alors a Athènes un jeune homme du - nom 0 de' Gl aucon,. qu'un- des \*amis de

Socrate lui avait présenté. Présomptueux et généreux, éloquent et ignorant, Glaucon assiégeait sans cesse la tribune aux harangues, et Socrate, tout en fondant quelque espérance sur lui, le redoutait. Son expérience lui avait prouvé combien ces sortes d'esprits sont dangereux dans les assemblées populaires, où les hommes sont si prompts à se laisser entraîner aux pires résolutions, par une parole ardente et convaincue.

C'est dans ces sentiments d'affectueuse appréhension, que Socrate aborda un jour Glaucon. Je citerai leur conversation tout entière, car nous y verrons d'abord le grand sens politique du maître, puis la douce raillerie paternelle dont il assaisonnait, volontiers les conseils donnés à ses jeunes amis, et enfin cette, méthode socratique dont tout le monde parle et que bien peu de lecteurs connaissent.

« Grlaucon, lui dit-il, on prétend que vous pensez à être un de nos gouverneurs, et vraiment je vous en loue, car je ne doute pas qu'ainsi vous n'enrichissiez votre maison,

votre patrie, et que vous ne vous fassiez un grand renom. »

Attiré par ces douces paroles :

« Vous dites vrai, Socrate, repartit Glaucon. — Voyons donc, reprit Socrate avec bonhomie ; dites-moi un peu par où vous commencerez pour rendre service à cet État. »

■ Glaucon se tut, ne sachant que répondre.

« Votre silence vient, j'en suis sûr, de ce que vous avez tant de moyens de lui rendre service, que vous ne savez lequel indiquer le premier... Je commencerai donc. Ne pensezvous pas à l'enrichir?

— Oui, sans doute.

— Et cela en augmentant son revenu?

— Justement.

— Apprenez-moi donc jusqu'où monte le revenu de cette cité, je suis certain que vous y avez pris garde et de très près.

— Je n'y ai jamais songé.

— Soit; mais du moins parlez-moi des dépenses publiques, car je m'assure que vous avez étudié à fond ce sujet, pour retrancher les superflues.

— Je n'ai pas encore suffisamment pensé à ce point-là.

— Allons! Nous remettrons à un autre temps de parler des moyens d'enrichir notre ville ; et aussi bien ce serait assez difficile, puisque vous ne connaissez ni les dépenses ni les recettes.

— N'est-il donc, reprit Glaucon un peu .piqué, n'est-il donc pas d'autres moyens de faire profit à la cité? Par exemple, en l'enrichissant avec les dépouilles de l'ennemi.

— Oui, oui, mais à condition que l'ennemi sera le plus faible.

— Qui le nie?

— Par conséquent, avant de pousser notre ville à la guerre, on doit savoir non seulement ses ressources, mais aussi celles de son adversaire. Quelles sont donc les forces de cette république, tant par terre que par mer, et que sont celles des ennemis?

— Je n'ai pas appris ce compte par cœur, dit Glaucon avec impatience.

— Rien de plus naturel ; mais, alors, vous avez peut-être écrit quelques mémoires là-

dessus ; j'entendrais volontiers cette lecture.

— Je n'ai encore rien couché précisément par écrit.

— Allons, reprit Socrate, nous nous abstiendrons donc de parler de guerre, comme tout à l'heure de finances, car je vois que vous n'avez pas eu loisir de vous en occuper, et cela tient sans doute, ajouta-t-il avec une feinte confiance, à ce que tout votre temps a été absorbé par l'étude de la. plus importante, de la plus nécessaire de toutes les questions publiques en ce moment, la garde du pays et de ses frontières.

— Certes, et là-dessus mon opinion est faite.

— Dites-moi donc quelles garnisons il faut renforcer et quelles il faut casser.

— Mon avis est qu'il faut qu'on les casse toutes.

— Voilà un avis ! Et j'étais bien certain que vous nous instruiriez là-dessus. Mais pourquoi les casser ?

— Parce qu'elles ravagent le pays qu'elles devraient défendre.

— -Très bien ! Ainsi, vous avez été sur les lieux, vous avez examiné les positions, vous avez constaté les ravages...

— Nullement.

— Comment donc le savez-vous ?

—- Je m'en cloute.

— Ah ! vous vous en doutez. Eli bien, si vous m'en croyez, nous nous abstiendrons de rien conseiller à la république à ce sujet jusqu'à ce que votre opinion repose sur autre chose que des doutes. »

Glaucon se tut un moment, puis, souriant à son tour :

« Je crois, en effet, que ce sera le meilleur. »

Socrate, alors, selon sa méthode, finissant sérieusement, pour adoucir la pointe de ces Tailleries et les faire tourner en utile conseil :

« Prenez donc garde, G-laucon, en voulant acquérir réputation, de trouver le contraire de ce que vous cherchez. Regardez autour de vous, et vous verrez, dans toutes les affaires de ce monde, quel danger il y a de mettre sa langue-et-sa main aux choses que l'on n'en-

tend pas ! Étudiez, travaillez, parvenez à la plus parfaite connaissance des choses que vous voulez traiter, et, ce faisant, vous arriverez, je n'en doute pas, à servir utilement la république. »

Ce que j'admire peut-être le plus dans cette belle leçon de patriotisme, c'est que c'est une excellente leçon de pédagogie. Entrer dans les esprits pas à pas ! y verser la vérité goutte à goutte ! mêler à propos le sourire à la gravité ! amener l'ignorant à toucher du doigt son ignorance, à la confesser, à avoir le désir de s'en corriger, n'est-ce pas là un (les secrets du vrai maître et ne s'appliquet-il pas aussi bien à l'élève dans une classe qu'au jeune homme au pied de la tribune ? Socrate n'est pas seulement le premier des maîtres, il est le maître ! Il enseigne à enseigner.

II

Le second exemple est plus frappant encore. Le but est le même, servir la patrie. L'art est le même. La marche de l'entretien est la

même. Seulement l'objet est différent. Au lieu de décourager, Socrate encourage ! Et c'est toujours son amour pour sa chère Athènes qui lui inspire cet ingénieux et éloquent sursum corda.

Pendant la guerre de Béotie, deux défaites -successives avaient jeté un trouble profond dans l'Attique. Le désordre était partout : plus de discipline à l'armée, plus d'énergie dans les âmes ! Un grand général pouvait seul tout relever.

Socrate pensa alors à un homme, dont le nom était une puissance, qui avait déjà fait preuve de réels talents militaires, mais qui, aigri par les injustices, rendu peut-être défiant de lui-même par la grandeur de son nom, s'était mis résolument à l'écart, et refusait toute occasion de se produire : c'était le fils de Périclès. Socrate l'aborde sur la place et tente de pénétrer dans cette âme hautaine et -irritée.

(c Périclès, ne pensez-vous pas que les Athéniens sont gens désireux d'honneur autant que les Béotiens ?

— Je le crois.

— Et, .quant aux exploits des ancêtres, ne pensez-vous pas qu'il n'y a nation au monde qui en ait de plus grands et de plus beaux à produire ?

— Je le crois aussi.

— Et ce souvenir n'est-il pas propre à pousser les cœurs à l'exercice de la vertu et de la vaillance ?

— Vous dites vrai, Socrate; mais, depuis nos dernières défaites, le courage des Athéniens est tellement abattu que les Béotiens pensent à envahir les places de l'Attique, et que les nôtres pensent à peine à les défendre.

— N'est-ce pas le moment de leur rappeler les exploits des ancêtres, pour les exhorter à vaincre ?

— Comment faire vaincre des hommes qui ont peur?

— Ils ont peur ! reprit vivement Socrate ; voilà l'heure pour un vrai général de paraître, et de leur rendre la confiance par le succès !

—Vous oubliez, Socrate, la mollesse actuelle

des Athéniens, leur corruption, leur indiscipline, leur décadence enfin. »

Socrate ne pouvait pas laisser ainsi attaquer sa chère Athènes, sans la défendre.

« Et vous, Périclès, vous oubliez tout ce qu'il y a encore de généreux dans leurs écarts, de remédiable dans leurs fautes, d'énergie cachée sous leur abattement... Ne désespérez pas d'eux! ne désespérez pas d'eux. C'est toujours un grand peuple. Ne voyez-vous pas comme ils se portent à la marine? S'ils ont été battus en. Béotie, c'est qu'ils ont eu pour généraux des hommes incapables, ignorants, et entreprenant tout à l'étourdie. »

Puis, avec une adresse llatteuse :

« Ce n'est pas vous, Périclès, qui agiriez ainsi?... ».

Et alors, lui rappelant toutes les preuves données par lui de talents militaires, il ajoute :

Je m'assure, en outre, que vous gardez fort soigneusement les Mémoires que votre célèbre père vous a laissés sur la guerre, que vous en avez recueilli encore plusieurs autres de tous côtés, servant à la conduite d'une armée... »

. Périclès sourit à cette flatterie, qui cachait en même temps un conseil ; ce que voyant, Socrate ajouta avec une voix pleine d'autorité et d'enthousiasme :

« Allez donc, vaillant homme, mon ami, connaissez-vous vous-même ! Avisez à mettre la main soudainement au salut public ! Si vous pouvez en exécuter quelque chose, ce sera un grand honneur à vous, et un grand bien à la république; et, si quelque point vous est impossible, vous ne ferez pourtant ni dommage à l'État, ni honte à vous-même, »

De telles paroles n'ont pas besoin de commentaire.

Et je passe du patriote au moraliste et à l'éducateur.

III

Si je voulais mentionner toutes les pages où Xénophon nous a montré le moraliste dans Socrate,je devrais citer l'ouvrage tout entier; il faut choisir. Je me borne donc à deux extraits, parce que la grandeur morale du sage s'y fait voir dans toute sa beauté.

Il y avait a Athènes une classe qui inspirait à Socrate un profond sentiment de répulsion, mêlé de crainte : c'étaient les sophistes. Il les regardait comme les pires ennemis de la république : leur âpreté au gain le révoltait; leurs sophismes l'exaspéraient; leurs maximes corruptrices l'épouvantaient. Arracher la jeunesse à: leur influence, c'était, pour lui, arracher sa proie à une bête fauve 1 Aussi le voyait-on entrer résolument dans leur classe, les prendre à partie, les provoquer à un débat public, les enserrer dans 'les mailles de sa toute-puissante dialectique, les cribler de ses mordantes ironies, et les réduire au silence en face de leurs disciples, qui devenaient souvent les siens.

: Un jour, assis sous le portique du temple de Jupiter, il voit arriver à lui, avec ses élèves, le plus riche et le plus célèbre de ces sophistes, Antiphon. Craignant d'être attaqué, Antiphon attaqua le premier, et d'une voix moqueuse :

• « Socrate, je croyais que ceux qui font profession de philosophes en dussent devenir

plus heureux, mais vous me semblez avoir recueilli un bien misérable fruit de votre sapience, car vous vivez de sorte, que je ne sais valet qui accepterait une semblable condition; vous vous nourrissez des plus pauvres viandes, vous n'êtes pas seulement chétivement vêtu, vous n'avez qu'une seule robe • hiver comme été. Vous allez sans manteau, vous ne portez pas desouliers; l'argent même, ce métal si commode à faire vivre agréablement ceux qui le reçoivent, vous n'en avez ni n'en recueillez. Aussi peut-on hardiment vous nommer un maître et professeur de misère. »

Les disciples d'Antiphon commencèrent à rire à ses paroles... Socrate garda un moment le silence, puis il répliqua d'une voix calme :

« Que voyez-vous donc, Antiphon, de si fâcheux dans ma vie? Mes aliments vous font pitié? Est-ce parce qu'ils ne me nourrissent pas? Voyez ma santé. Est-ce parce que j'ai plus de peine à les trouver que vous? Je les trouve partout. Parce qu'ils me semblent insipides? Vous ne connaissez pas l'assaisonne-

ment de mon appétit. Quant à mes habillements, il est vrai que je n'en ai qu'un, et quant aux souliers, il est vrai que je n'en ai pas. Mais pourquoi changez-vous de vêtements et armez-vous vos pieds de chaussures? N'estce pas pour vous garantir du froid et du chaud et pour vous permettre d'aller où vous voulez? Eh bien, vous êtes-vous aperçu que je me sois tenu plus qu'un autre dans la maison, à cause de l'hiver, ou que je me -sois privé d'aller où il me plaisait par le mal (lue j'avais aux pieds? »

Cette fois, ce fut le tour des disciples de Socrate de se mettre à rire, et les disciples d'Antiphon se joignirent à eux. Alors le maître, s'élevant aux idées graves et sérieuses, ajouta:

« Dites-moi, Antiphon, s'il était question de rendre service à un ami ou à la patrie, qui serait le plus propre à y vaquer, celui qui vivrait comme je vis, ou celui qui vivrait -comme vous? Qui supporterait plus aisément les fatigues et les dangers de la guerre, celui qui ne saurait se passer d'un ordinaire exquis ou celui qui se contente de ce qu'il trouve?

Quant à moi, j'estime qu'avoir besoin de peu, c'est s'approcher de Dieu, puisque n'avoir besoin de rien n'appartient qu'à Dieu même. » Après ces admirables mots, il se leva, laissant le sophiste confondu et ses disciples touehés au cœur. N

Le premier caractère de l'enseignement de Socrate était d'être gratuit. Il refusait toute espèce de salaire.

« La vérité est comme la lumière, disait-il. elle appartient à tout le monde. Faire payer ce qu'on sait, c'est mettre son âme à l'enchère, et j'appelle celui qui exige un tel loyer, un esclave vendu par lui-même. »

Rien n'irritait plus les sophistes que ce désintéressement, car c'était la vivante satire de leur vénalité. Un jour donc, l'un d'eux, interpellant Socrate sur la place publique, lui dit :

« Socrate, je te trouve un homme véritablement juste, car tu ne veux jamais abuser personne. Aussi ne demandes-tu à tes disciples pour prix de tes leçons que ce qu'elles valent : rien.

— Tu te trompes, lui répondit Socrate, j'y

gagne ce qu'il y a de plus précieux au monde, ce qui est d'un meilleur service que le cheval le plus rapide, ou l'esclave le plus dévoué ; ce qui soutient dans la bonne et la mauvaise fortune, ce qui conseille, ce qui console, ce qui réjouit.

— Quel est ce rare trésor?

— Des amis.

— Comment peut-on gagner des amis? — Oh! répondit le sage en souriant, ce n'est ni à la course comme le lièvre, ni à, la pipée comme les oiseaux, ni par force et violence comme les animaux, une telle vénerie demande d'autres armes.

— Lesquelles!

— Rien de plus simple. Quel est l'objet de mes entretiens avec mes disciples? Je leur parle de la tempérance, de l'amour de la justice, du dévouement, de la sincérité. Je leur peins le charme et tous les avantages de ces belles qualités - je tâche de leur en donner le goût, de leur inspirer le désir de les acquérir; peu à peu mes sentiments deviennent les leurs et fortifient les miens. Nous nous promettons

tout bas d'accorder nos actions avec nos idées, et de cette communauté d'efforts vers le bien naît entre nous une affection, d'une nature toute particulière, et la plus douce qu'on puisse imaginer. Voici donc ma conclusion; soyons vertueux pour avoir des amis, et ayons des amis pour être vertueux. »

L'immortelchapitre de Montaigne sur l'amitié ne contient pas une phrase plus délicieuse. Eh bien, il en est encore une autre que je ne trouve pas moins profonde, ni moins féconde.

On parlait un jour à Socrate d'un jeune homme qui suivait ses leçons, et on lui demandait s'il était satisfait des progrès de son élève.

« Que voulez-vous qu'il apprenne de moi, répondit-il avec chagrin; il ne m'aime pas ! » C'est tout un programme d'enseignement que cette parole.

Poser l'affection comme principe fondamental de l'éducation ! établir en règle que rien ne se commmunique de l'esprit à l'esprit, que ce qui se transmet du cœur au cœur ! n'est-ce pas pratiquer par avance la doctrine

de saint Paul, dans l'épître de la charité (charité, caritas, ne veut pas dire aumône, inais tendresse). « Celui qui a la charité, dit l'apôtre, possède tout..., et celui qui ne l'a pas ne possède rien! » Ce mot est le fondement de la doctrine évangélique. Socrate est un précurseur.

Un dernier fait complétera celte étude. Xénophon raconte, dans ses Économiques, la visite de Socrate chez Isomachus, qu'on avait surnommé le bon et le beau, comme étant le chef de famille qui gouvernait le plus sagement sa maison.

Socrate, dans ce récit, se montre à nous sous un nouvel aspect, non plus comme maître, mais comme élève. Il ne se borne plus à Instruire, il s'instruit. Il questionne pour savoir, et il demande à Isomachus de le faire pénétrer dans le secret de sa vie paternelle et conjugale, si bien réglée.

« D'abord, lui dit-il, quelle place occupe votre femme dans la maison ?

— Celle de la reine des abeilles dans une ruche, répond Isomachus. Elle commande,

elle dirige, elle règle. Rien ne, s'y fait que par elle, même ce qu'elle ne fait pas. »

Frappé de cette réponse, Socrate ajoute : « Qui donc a rendu votre femme capable d'une si belle fonction? son père et sa mère vous l'ont-ils donnée tout instruite, ou bien est-ce vous qui lui avez servi de maître ?

—: Qu'eût-elle pu savoir, répondit Isomaclius, quand je la reçus de leurs mains, ayant à peine quinze ans, et ne s'étant guère occupée qu'à filer de la laine et à départir la filasse aux ouvrières '?

— Comment donc l'instruisîtes-vous? Ditesle-moi, et assurez-vous que je me réjouirai plus d'entendre raconter les vertus d'une femme vivante, que de voir le portrait de la plus belle femme du monde, peinte par Zeuxis. » Alors s'engage entre ces deux sages un entretien où, de question en question, de réponse en réponse, ils arrivent, s'éclairant l'un l'autre, à cette définition des devoirs du mari et de la femme : « Il est une chose à laquelle tous deux doivent travailler en commun, se perfectionner : celui qui sera meilleur

compagnon, soit l'homme, soit la femme, emportera ce beau prix. Chacun d'eux n'est pas et ne peut être bon à toutes choses, car l'un a ce qui manque à l'autre, et si la femme se trouve meilleure en un point, le mari doit avoir plaisir à se déclarer, sur ce point, audessous d'elle. »

Une telle page ne semble-t-elle pas écrite d'hier ? N'est-ce pas l'image idéale de l'épouse, telle que nous la rêvons aujourd'hui, c'eslà-dire non plus inférieure et purement subordonnée, mais compagne, associée, égale à l'homme, farce qu'elle a ce qu'il n'a pas, méritant enfin ce beau titre de moitié qui comprend tout. Disons-le donc hardiment ! ce beau modèle de l'épouse s'était produit dans le monde et à la voix de Socrate, embrassant dans son enseignement les vertus publiques et les vertus privées, la famille et la patrie ; l'homme et la femme; son temps et le nôtre, Socrate peut justement être appelé, non seulement le précepteur d'Athènes, mais le précepteur de l'humanité.

. 1899.

LE JOUR ET LE LENDEMAIN

Cet automne, j'ai passé à la campagne deux journées dont je voudrais fixer ici le souvenir.

C'était à la fin d'octobre... Un octobre invraisemblable ! Vingt-cinq jours où le ciel a toujours été pur, l'atmosphère toujours douce, l'air toujours léger, et où l'incomparable égalité de la température a donné aux jardins, aux bois, à la campagne, aux arbres, aux plantes, je ne sais quoi de féerique.

L'automne, on le sait, est pour les arbres ce que le printemps est pour les oiseaux : il les revêt, ce semble, de ce qu'on appelle un plumage d'amour. Jamais ce nom poétique n'a été plus juste que cette année. Autant d'essences d'arbres, autant de colorations différentes. L'or pâle des peupliers, le blanc

d'argent des blancs de Hollande, les teintes multicolores des marronniers, le brun rouille des chênes, le brun cuivré des hêtres, le rouge sanglant des tilleurs fraîchement taillés, faisaient ressembler le feuillage de mes arbres à une exposition de fleurs.

Que dire donc des fleurs elles-mêmes ? En dépit du mois et du quantième, les chèvrefeuilles, les phlox.les dahlias, les fuchsias, etc., avaient gardé leurs habits d'été. Les rosiers remontants faisaient mieux, ils ajoutaient une troisième floraison à la seconde. Après la sève d'août, la sève d'octobre ! Sève inconnue qui, sous l'influence de ce ciel de la côte d'azur, couvrait les Maréchal Niel, les François Coppée, les Jules Margottin, les Comte de Choiseul, etc., de leurs éblouissantes corolles estivales ; ajoutez que, comme la rosée était très abondante, les premiers rayons du soleil étoilaient feuilles et fleurs de mille étincelles de diamant.

C'est au milieu de ce décor merveilleux que je me trouvai le matin, quand je sortis de la maison. J'en fus ébloui, et, pendant, deux

heures, je me promenai avec délices dans tous les coins et recoins du jardin et du petit bois.

La marche en plein air, par un beau temps, dans un beau lieu, est pour moi plus qu'un plaisir, plus qu'un goût, c'est une passion ; plus qu'une passion, c'estun besoin, un besoin intellectuel et moral autant que physique. Montaigne a écrit quelque part qu'il ne travaillait jamais aussi bien qu'à cheval. Je le . conçois. Que de fois j'ai trouvé en cinq minutes de promenade ce que je cherchais en vain depuis deux heures, penché sur ma table de travail. Je me rappelle telle course matinale, où je fus pris d'un tel enthousiasme, que mes enfants, qui m'accompagnaient, ne purent s'empêcher d'en rire. Eh bien, j'étais dans un de ces jours-là. J'arpentais les allées et les pelouses ; j'ouvrais la bouche, j'ouvrais mon gilet pour emmagasiner plus d'air dans ma poitrine; je m'arrêtais devant chaque rosier, je le respirais fleur à fleur, je me baignais le visage dans les calices... Je ne suis pas bien sûr que je ne

chantais pas, et à midi, quand je rentrai dans la salle à manger, j'étais ivre de lumière, d'air, de. parfums et de vitalité. --

L'après-midi fut plus délicieux encore. Au cadre s'ajouta un tableau, et quel tableau! J'avais en ce moment chez moi, pour un seul jour encore, huit petits enfants : cinq que j'ai le droit d'appeler miens, à titre de bisaïeul, et trois qui appartiennent à un jeune ménage de nos amis. Ce petit peuple se composait de quàtre filles et de quatre garçons^ et ces respectables personnages formaient, à eux huit; le chiffre total de quarantè-cinq ans.

L'aîné allait sur ses onze ans, le dernier sur ses huit mois ; et entre eux s'échelonnaient les six autres, à des. distances' à peu près égales.

Grâces à Dieu, j'ài toujours eu des enfants autour de moi, mais je n'en atais jamais possédé une collection pareille ! Or, la collection, c'est la variété. On répète sans cesse : « Oh !

les enfants c'est charmant! » On devrait dire : « Chaque enfant est charmant », car chacun d'eux l'est à sa façon. Je le vis bien, lorsqu'après le déjeuner, tous, petits et grands, nous nous installâmes sur la pelouse, eux, pour jouer, nous, pour les regarder jouer.

Le premier qui attira mon attention fut un petit garçon de seize mois. Il commençait à marcher; je le vis se séparer furtivement de sa bonne et se hasarder, tout seul, jusqu'à l'extrémité de la pelouse, à la lisière du petit bois. Ce qui me charma en lui, ce ne fut pas seulement sa délicieuse gaucherie, ses titubations, ses petites culbutes ; non ! c'était son esprit d'aventure. Il était à la fois prudent et hardi. Il faisait trois ou quatre pas en avant, puis il s'arrêtait... et se remettait en équilibre. Puis encore une poussée en avant... Il me faisait l'effet de partir en conquête; il semblait prendre possession de l'espace.

Je fus interrompu dans mon rôle d'observateur par des exclamations de joie qui partirent derrière moi. Le petit garçon de sept

mois faisait son entrée sur la pelouse ! Il était assis dans sa petite voiture, que poussait sa nourrice. La puissance d'attraction d'un tout petit enfant est telle, que, dès qu'il paraît quelque part, il devient immédiatement le personnage important. On n'a plus d'yeux que pour lui! Aussi, à peine celui-ci aperçu, tous, parents et enfants, coururent au-devant de lui ; on faisait cercle autour de. sa voiture ; on lui envoyait des baisers et des mots de tendresse, tandis que lui, grave, étonné, il nous regardait, ayant l'air de dire : « Qu'est-ce que me veulent donc tous ces gens-là? » Tout à coup les coins de sa bouche se détendirent, et sur ses petites lèvres humides et brillantes vint éclore un sourire. Ce n'était pas un sourire de huit ans, de cinq ans, de trois ans, non ! Il y avait quelque chose de plus pur encore, de plus innocent ; ce sourire se leva sur nous comme un rayon de lumière céleste. On a bien raison de dire que tout enfant d'un an ressemble à un enfant Jésus.

. A cette gentille scène manquait un de nos garçons. Il se tenait à l'écart, il était occupé

ailleurs. Je l'avais déjà remarqué plus d'une fois, comme ayant un trait de caractère assez particulier. L'adresse des doigts est une qualité rare chez les petits garçons. Leur goût est plutôt de tout briser. Lui, il ajustait tout, il raccommodait tout : voitures, outils, joujoux. Il avait toujours son petit marteau à la main, pour remettre les choses en ordre. C'était l'industrieux de la troupe. Ce jour-là, il avait pris un état nouveau. Il était palefrenier. Un de ses oncles lui ayant fait cadeau d'un cheval en carton, alezan brûlé, et haut de près d'un mètre, il s'était mis à le bouchonner, à l'étriller, à l'éponger, et, chose merveilleuse, le cheval résistait à ce traitement. Son maître, après l'avoir remisé à l'écurie, c'est-à-dire retourné contre la muraille, entreprit une autre besogne. Il prépara pour la promenade un de ces jolis petits véhicules de jardin qu'a inventés l'inépuisable imagination des fabricants de jouets d'enfants.

Guides, brancards, attelage, notre petit bonhomme s'occupait de tout... sauf des chevaux, parce que les chevaux, c'étaient eux ! Une

des petites filles réclama la place du cheval en arbalète, un garçon se plaça entre les brancards, dans la voiture s'échelonnèrent les trois petites filles... et lui! lui ! sur le siège ! le fouet à la main ! Et voilà l'équipage parti à triple galop ! Quelle course ! Quels éclats de rire ! Quels cris de joie ! De la pelouse où nous étions assis, nous les voyions, paraître, disparaître, reparaître, à travers les allées, au milieu des rayons de soleil, avec des figures aussi rayonnantes que lui, et jetant comme autant de printemps au milieu de cet admirable automne.

La course finie, un peu plus tard, autre spectacle : je vis la voiture du petit dernier se diriger vers le bois et y pénétrer. Mais, .cette fois, ce n'était pas la nourrice qui la poussait. C'était une des plus petites filles, et l'aînée l'accompagnait.

La maternité fait tellement le fond de l'âme féminine, que les femmes sont mères à tous les âges et dans toutes les affections. Petites filles, sœurs, jeunes filles, épouses, fiancées, amies, elles mêlent à tous leurs sentiments

quelque chose de maternel ; c'est-à-dire je ne ; sais quoi de prévoyant, de dévoué et de secourable. Cette aînée marchait donc derrière la voiture, un travail de tricot à la main. Tout en travaillant, elle veillait sur l'enfant et surveillait la route... elle protégeait. Sur sa figure sérieuse se voyait je ne sais quelle lueur anticipée des sentiments quelle Savait pas encore, mais qu'elle aurait plus tard. C'était une maman future.

La fin de la journée en fut le couronnement. Nous allâmes tous voir le coucher du soleil sur un monticule qui domine la maison. Au moment où nous arrivions en haut,- le disque enflammé, mais sans rayons, touchait^ à la ligne de l'horizon. Son bord commençait à s'échancrer; et chacune des phases, chacune des minutes de ce déclin excita des cris de joie de toute la petite bande : « Comme il « descend ! Comme il diminue 1 Le voilà à

« moitié ! Le voilà aux: trois quarts ! Il n'en a « plus que pour deux minutes I Ce n'est plus « qu'un point. On dirait un pètit œil de feu ! '■« Ah ! le voilà parti ! » Un silence quelque peu

triste suivit cette disparition ! Un des enfants dit d'une voix mélancolique : « Adieu, soleil ! — Non ! repris-je vivement. Pas adieu ! A demain, soleil ! A demain ! » Ce mot enchanta toute la bande. Et les voilà, dégringolant vers la maison... comme les petits de l'alouette, en répétant en chœur : «A demain, soleil! A demain, soleil! ».

Le lendemain, le soleil reparut avec tout son éclat, le décor avec tous ses enchantements; seulement il manquait un spectateur à ce spectacle, c'était moi.

Consigné à la chambre pour quelques jours, par une indisposition sans gravité qui, tout en me laissant debout, faisait de moi un captif, mon désappointement, mon dépit ne peuvent se figurer. Je me promettais une si belle seconde journée, toute pareille à la première ! Impossible d'en retrouver une autre... Ils partaient tous le lendemain ! J'étais furieux. Je m'enfouis dans mon fauteuil. Je tirai mes

rideaux. Je maudis jusqu'aux carreaux de mes fenêtres... Ils me séparaient de tout ce qu'ils me montraient. Voir le jardin et ne pouvoir s'y promener ! Voir les fleurs et ne pouvoir les respirer ! Voir les enfants et ne pouvoir ni les entendre, ni les suivre dans leurs jeux ! C'était le supplice de Tantale ! Heureusement je suis de ceux chez qui la mauvaise humeur et les idées noires ne tiennent pas longtemps; et j'en revins bien vite à mon principe, à savoir : que quand on se trouve dans une posilion qui vous ennuie, le meilleur moyen d'en sortir, c'est de faire qu'elle vous amuse. Mais comment s'y prendre? Comment changer cette maussade journée en une journée agréable?

Je m'imaginai alors d'imiter Xavier de Maistre et d'entreprendre, comme lui, un voyage autour de ma chambre... un voyage de découvertes.

Rien de plus pittoresque que ma chambre, qui est mon cabinet de travail. Juchée au haut de la maison comme un observatoire !

Lumineuse comme une cage de verre ! Cinq fenêtres donnant sur le jardin, et toutes les

cinq à des expositions différentes... Oh certes, je la connais bien et je l'ai bien souvent admirée et vantée. Qui sait pourtant si, en la regardant plus attentivement, à la façon de M. de Maistre, je n'y découvrirai pas quelque chose de nouveau ? Nous ne connaissons jamais qu'à demi ce que nous connaissons le mieux. Nous ne jouissons jamais assez pleinement de ce que nous possédons de meilleur. En route donc, vieux pionnier, regarde autour de toi, et cherche.

Je commençai mon voyage circulaire en allant me placer devant une fenêtre située au -nord-est. Au moment où j'y arrivai, un rayon de soleil, perçant à travers les branches, vint frapper la vitre. Ce trait de lumière alla plus loin que mes yeux. Il éveilla dans mon esprit une double idée que je n'avais jamais eue : C'est que de cette fenêtre je peux voir lever le soleil, et que de la fenêtre en face, j'ai bien des fois assisté à toutes les splendeurs du soleil couchant. Mais voici qui est plus curieux ■encore, c'est que j'en puis dire autant de la lune. Ma fenêtre du sud me montre, le soir,

son globe radieux émergeant de l'horizon, et le matin, j'ai regardé souvent avec une certaine émotion mélancolique, son pâle fantôme se dissipant, s'évanouissant au milieu des premières clartés du jour. Mais, me dis-je, c'est très joli, cela, c'est très rare! Je ne le verrais pas du jardin. Là-dessus, l'imagination se mettant de la partie, je m'amusai pendant plus d'une heure à chercher vers quel moment, dans quelle mesure, selon la saison, ce chariot d'or et ce chariot d'argent passaient tour à tour devant mes fenêtres et illuminaient mon cabinet de travail de leur double clarté.

Mis en goût de découverte par cette première expérience, j'allai à une autre fenêtre. Vue insignifiante : un terrain assez vaste, vallonné, onduleux, dominant le village et se partageant en diverses cultures... Rien qui mérite de m'arrêter. J'allais m'éloigner, quand je vis déboucher d'un sentier pierreux un attelage de deux chevaux blancs tirant une charrue et conduit par un paysan qui se mit bientôt en mesure de labourer son champ. D'un autre côté, une femme parut, menant

deux vaches avec une corde et elle les fit entrer dans un pré pour paître. Plus loin, un paysan, chargé de piquets, se dirigea vers un petit vignoble ; au fond, un vieil homme, avec une serpe à la ceinture et un croissant sur l'épaule, pénétra dans un bouquet de bois pour y abattre des branches mortes. Un bûcheron! un vigneron ! un cultivateur ! une fille de ferme ! Ce tableau de tous les travaux rustiques s'était-il déjà offert à moi? Je ne le crois pas, mais, inaperçu ou inobservé, il me frappa singulièrement. C'était toute la vie rurale que j'avais là sous les yeux, et, en même temps, c'était l'image môme de la population de ce village, avec son caractère particulier.

Ce qui la distingue — je la connais bien, il y a plus d'un demi-siècle que j'habite le pays — ce qui la distingue, c'est qu'elle est tout ensemble très agricole et très ouvrière. Presque tous les paysans ont à la fois un métier et un lopin de terre, et grâce à ce double travail, c'est-à-dire à ce double gain, le village s'est absolument transformé depuis

soixante ans. Or, j'ai assisté à toutes ces transformations, j'y ai eu ma part, et ces souvenirs s'éveillant en moi, l'un après l'autre, m'entraînèrent bien vite et bien loin dans le passé.

Je me rappelai d'abord le mot d'un vieux médecin du pays : « Monsieur, me dit-il un jour (cela date de quelque trente-cinq ans), notre métier est perdu ici, il n'y a plus de fièvres. » Plus de fièvres, c'est-à-dire les cloaques de fumier et de fange, qui pourrissaient devant la porte des paysans, changés en groupes d'arbustes et de fleurs; les vêtements plus chauds ; la nourriture plus substantielle. Autrefois la misère sévissait à côté de la fièvre ; aujourd'hui il y a encore des pauvres, il n'y a plus de misérables. Aujourd'hui, au lieu d'enfants déguenillés et traînant dans les rues, nous voyons, à quatre heures, sortir de l'école des sœurs, des petites filles propres, polies et instruites. La société de secours mutuels que j'ai fondée avec quelques amis, a renouvelé une partie des mœurs du pays. Mon rôle de président m'a mêlé à leurs familles, à leurs intérêts... Des cinq travail-

leurs que j'ai là sous les yeux, il y en a deux que j'ai pu obliger dans ce qu'ils ont de plus cher : leurs enfants... Je m'arrête, j'aurais trop à en dire, et j'en ai dit assez pour qu'on comprenne qu'au bout d'une heure j'étais encore assis devant cette fenêtre, regardant... pensant... me souvenant.

Le déjeuner interrompit mon voyage. Je le recommençai dans l'après-midi en m'instal- lant devant la fenêtre de mon petit balcon, à pan coupé, situé au sud-ouest.

La plus jolie vue de mon cabinet ! Un horizon de plus d'une lieue ! Pour limite extrême, la lisière vaporeuse de la forêt de Fontainebleau! Les lointains bleuâtres ajoutant le charme de ce que l'on rêve au charme de ce que l'on voit! Donc, rien de nouveau à y découvrir... Peut-être ! Je m'imaginai d'aller chercher au fond d'une armoire une longuevue, longtemps oubliée. Quel changement ! Après un moment, ces verres grossissants peuplèrent l'intervalle qui me sépare de la forêt de Fontainebleau, d'habitations, de jardins, de cultures, voire de cultivateurs! Ils

sortirent peu à peu de l'ombre où les noyait l'éloignement. Je distinguai un paysan qui fauchait son pré, et le spectacle de la vie, se mêlant ainsi pour moi aux beautés de la nature inanimée, cette partie de ma promenade devint un petit voyage d'exploration.

Je fis un pas vers l'ouest, et j'aperçus dans des massifs d'arbres d'un jardin voisin, une percée récente, et à travers celte percée, un petit tournant du cours de la Seine que je n'avais jamais vu, et qui se déroula devant moi dans le lointain comme un ruban d'argent. Enfin, mon retour à ma fenêtre du nord me ramena chez moi, au-dessus de la pelouse où les enfants jouaient la veille. Ils y jouaient encore. Mon premier sentiment fut un sentiment de regret. Je ne faisais plus que les entrevoir, et je ne les entendais pas. Je n'assistais plus qu'à une pantomine. Soit ! Mais la pantomime est aussi un langage. On entend avec les yeux, et je m'amusais à tâcher de lire leurs paroles sur leurs lèvres, à deviner leurs sentiments dans leurs gestes, dans leur physionomie, quand j'entendis frapper à ma

porte. C'était mon arrière-petite fille, qui entrait, avec un bouquet dans la main.

« Grand-père, me dit-elle, c'est de la part de maman. Elle m'a dit de te dire que voilà des fleurs qui, voyant que tu ne descendais pas, avaient voulu venir te voir ! »

Et là-dessus, elle se sauve en riant.

Ces gentilles paroles, si gentiment répétées, m'allèrent au cœur. Eli! bien, me dis-je, cette journée ne vaut-elle pas encore mieux que celle d'hier ? Ton voyage circulaire ne t'a-t-il pas rendu les heures aussi courtes que pleines? Profite de la leçon. Remercie d'abord la Providence de L'accorder bien plus que tu ne mérites. Puis, quand reviendront les jours de claustration, car ils reviendront!... si la rage de la promenade te reprend... eh bien... ! eh bien ! promène-toi ! promène-toi avec tes jambes dans la chambre, avec tes yeux dans le jardin... et dans ces carreaux transparents que tu maudissais ce matin...

Vois ce qui réunit et non ce qui sépare.

4899.

1 UNE LEÇON D'HISTOIRE MODERNE

Je ferme un livre qui m'a laissé une impression profonde. Il m'a révélé, dans toute sa grandeur morale, un personnage historique que je ne connaissais que comme un illustre homme de guerre,... le maréchal Davout. Pas un des actes de cette vie, si pleine d'événements épiques, qui n'ait pour principe ce seul mot : le devoir!

Il me semble qu'il n'y a pas de leçon d'histoire de France plus utile que de tels exemples. C'est à ce titre que je voudrais parler à nos lecteurs du maréchal. Qu'ils se rassurent, je ne leur retracerai pas ici sa carrière militaire. Je veux seulement extraire des deux volumes si intéressants que lui a consacrés son petit-fils, le comte Vigier, quelques faits, quelques traits typiques, qui caractérisent son

rôle et marquent sa place dans notre histoire moderne.

D'abord, première particularité, digne de remarque, Davout fut à la fois gentilhomme et républicain ; républicain avant la République.

Son nom ne s'écrivait pas alors comme aujourd'hui, Davout. Il y avait. entre le D et FA une apostrophe qui représentait la particule nobiliaire. On écrivait d'Avout, ou d'Avot. Sa famille était de vieille noblesse bourguignonne et de race essentiellement militaire.

Depuis 1363 jusqu'en 1745, c'est-à-dire pendant plus de trois siècles, toujours on voit figurer dans les armées du roi, à titre héroïque, quelque d'Avout. De là ce vieux dicton bourguignon : Quand naît un d'Avout, une épée sort du fourreau.

Le maréchal ne fit pas mentir ce proverbe. Officier dans l'armée du roi, il donna sa démission en 1791, pour s'engager dans les volontaires de l'Yonne.

Son rôle militaire, sous la République, se résume en deux faits.

Quand Dumouriez se prépara à passer à l'ennemi, Davout, chef de bataillon, en ayant été averti, se posta sur son passage, et, lorsque parut le traître avec son état-major, Davout lança ses volontaires à leur poursuite et les accompagna de coups de fusil jusqu'à la frontière.

Nommé général de division, il refusa ce titre : pourquoi?

Parce que la Convention avait décrété qu'aucun noble ne pourrait obtenir un haut grade dans l'armée. Il se dénonça donc comme ex-noble et offrit sa démission. Elle fut acceptée avec les plus vifs regrets, mais elle fut acceptée, et il resta longtemps sans emploi.

Bonaparte entre en scène. Sait-on qui lui présenta Davout? Desaix. Tous deux étaient bien dignes de se servir l'un à l'autre de répondants. L'entrevue eut lieu rue Chantereine. Elle fut courte et décisive. Du premier coup d'œil, le futur empereur jugea ce jeune homme, et il lui confia un rôle important dans l'expédition d'Égypte.

Vint l'Empire. Davout porta dans les armées impériales deux vertus des armées de la République : la probité et le désintéressement. En voici la preuve. On reprochait un jour à l'empereur le nombre de dotations dont il avait comblé Davout : « Il faut bien que je lui donne, répondit-il; il ne demande rien et il ne prend rien. »

De tous les titres de gloire de Davout, je n'en retiendrai qu'un : le siège de Hambourg.

Chargé par l'empereur de la défense de Hambourg dans la campagne de 1814, voici comment Davout la défendit. La France entière était au pouvoir de l'ennemi, les fleurs de lis avaient partout remplacé les abeilles, Louis XVIII trônait déjà aux Tuileries, quand le drapeau tricolore flottait encore sur la citadelle de Hambourg!... Davout ne l'avait pas rendue à l'ennemi. Il ne la rendit jamais ! Il ne la remit qu'aux mains de Louis XVIII, et encore, lorsqu'on lui eut bien prouvé qu'il était reconnu roi. Quant à son armée, non seulement il obtint pour elle les honneurs de la guerre, mais il la ramena tout entière à Paris.

Je ne puis m'empêcher de penser à Bazaine ! Je sens mon admiration pour Davout s'accroître de toute mon indignation contre l'autre : les traîtres font valoir les héros.

L'armée remise au roi, Davout se retira en province, sans vouloir ni demander, ni accepter aucune fonction dans le gouvernement nouveau.

Arrive le 20 mars. Davout se présente aux Tuileries. La foule était considérable. L'empereur l'aperçoit, va droit à lui, lui serre les mains avec effusion et lui dit tout bas :

« Laissez partir cette foule et restez : nous avons à causer. »

Une fois seuls :

« Davout, lui dit Napoléon, je compte sur vous.

— Ordonnez, sire.

— Je vous nomme ministre de la guerre. » A ce mot, Davout se récrie; il proteste; il veut un poste de combat! Sa place est sur le champ de bataille, à côté de son souverain...

«- Oh! vous m'y seriez bien utile, lui dit l'empereur ; mais ici, vous m'êtes indispen-

sable. Personne ne peut remplir cette place que vous. »

Davout se défend encore.

« Écoutez, lui dit l'empereur, en le regardant en face : on croit partout que mon beaupère se détachera de la coalition et sera avec moi. C'est faux. Je suis seul contre toute l'Europe. M'abandonne rez-vous? »

Davout se jette dans ses bras. Il accepte, et, en trois mois d'un travail surhumain, il improvisa, organisa, habilla, arma, fit partir cette armée extraordinaire, composée de débris et qui, dans la main de l'empereur, fit des prodiges à Ligny, aux Quatre-Bras, à Waterloo!... Certes, l'empereur fut l'homme de génie qui donna la vie à cette armée ; mais c'est Davout qui la créa.

Après Waterloo, l'empereur, on le sait, revint nuitamment et précipitamment aux Tuileries.

La première personne qu'il demanda, ce fut Davout. Le maréchal accourt; il trouve Napoléon dans son bain.

« Eh bien! eh bien! Davout,. s'écria-t-il,

comme un homme éperdu, levant les bras, les laissant retomber dans son bain et faisant jaillir l'eau tout autour de lui... Eh bien! Davout! Que dites-vous de cela?

— Je dis, sire; qu'il faut que l'armée soit détruite, pour que Votre Majesté soit revenue seule ici. »

Ce mot n'est-il pas un jugement porté sur cet incomparable capitaine, qui ne sut jamais être vaincu, qui n'organisajamais une retraite, et qui abandonna trop souvent son armée, pour venir au secours de son pouvoir.

L'empereur parti, Davout reste l'arbitre du sort de notre pays, car il était ministre de la guerre et gouverneur de Paris. Que fait-il ? Il recommence son œuvre d'il y a trois mois. Il reconstitue, toujours avec des débris, une armée de défense, et, quand les premières troupes ennemies se présentent à nos portes, Davout, fort de ses préparatifs, demande et obtient le célèbre traité de juillet 1815. Ce traité, on le sait, stipulait le respect des propriétés publiques et privées, amnistiait toutes les personnes engagées dans les événements

et réglait la retraite de l'armée sur la Loire. L'ennemi hésitait à signer le traité. Davout l'imposa! Et comme, depuis, on lui demandait ce qu'il aurait fait en face d'un refus :

« Je me serais battu, répondit-il vivement, et je les aurais battus! Oui, je les aurais battus! car j'avais soixante mille hommes sous mes ordres ! Mais le lendemain ! Le lendemain, arrivaient toutes les armées alliées, et Paris tombait à leur merci. »

Disons-le hautement ! Ce traité assure à Davout la reconnaissance éternelle de la Patrie. Il a sauvé Paris et la France de la plus effroyable catastrophe. Sa récompense fut la disgrâce. Louis XVIII tint à l'écart celui qui avait seul rendu possible sa rentrée triomphale.

Quand vint le procès du maréchal Ney, Davout fut appelé en témoignage devant la Chambre des pairs. Il s'apprêtait à protester, comme signataire du traité, en faveur du maréchal ; mais, interrompu violemment par le procureur général Bellart, il, fut forcé de se retirer sans avoir achevé son discours.

Heureusement, sa protestation avait porté coup, et les ultras, irrités, exigèrent que, pour prix de son courage, il fût exilé. Il le fut ! Son exil dura plusieurs années. Le roi ne lui rendit qu'en 1819 son bâton de maréchal de France. Il y joignit, il est vrai, une place à la Chambre des pairs. Le passage de Davout dans la noble assemblée fut aussi honorable que court. Il y prit trois fois la parole : la première, pour défendre les droits de ses compagnons d'armes, et les deux autres, pour soutenir des lois libérales. Puis, il se retira dans sa terre, où il mourut le 1er juin 1823, deux ans après l'empereur, à cinquante-trois ans, épuisé parles services qu'il avait rendus à son pays.

On peut dire du maréchal Davout qu'il fut aussi héroïque que le maréchal Ney ; aussi grand général que Masséna, et aussi honnête homme que Drouot. Ajoutons encore une autre vertu : il fut humain. Oui ! Ce rude soldat, le chef inflexible qui faisait impitoyablement passer par les armes un maraudeur, pour un mouton volé, avait une âme compatissante etclémente.

En voici deux .preuves saisissantes : Pendant le siège de Hambourg, quelques résistances s'étant produites parmi les habitants :

« Faites-moi fusiller tous ces braillards, lui écrivit l'empereur.

— Ce ne serait pas juste », répondit-il.

Et il ne fit fusiller personne.

Quelques années auparavant, sousla République, quand il n'était encore que chef de bataillon, la vue d'un village incendié par les obus et le spectacle du désespoir et de la ruine de cette population lui inspirèrent une telle pitié, qu'il fit une quête parmi ses troupes, s'y inscrivit le premier pour une forte somme, prise sur la maigre solde d'un officier républicain, et cette collecte s'éleva à dix-sept cents francs ! Un tel trait ne couronne-t-il pas dignement une telle vie? Et n'est-il pas juste d'honorer, dans le maréchal Davout, un des plus glorieux et des plus purs représentants de l'idée de devoir et de l'idée de Patrie ?

15 mai 1899.

LA MÉMOIRE

CONSIDÉRÉE COMME DIAGNOSTIC DES AUTRES

FACULTÉS

Pourquoi dit-on la mémoire? On devrait dire les mémoires.

II y en a plusieurs et de plusieurs sortes : mémoire des noms, mémoire des lieux, mémoire des faits, mémoire des dates, mémoire des figures, mémoire philosophique, mémoire scientifique, mémoire poétique.

Ces mémoires ne sont pas seulement différentes, elles sont souvent contradictoires. Elles semblent s'exclure l'une l'autre.

Un très petit nombre d'élus les possèdent toutes ou presque toutes, les heureux en ont trois ou quatre; quelques-uns n'en ont qu'une.

Ces réflexions ont provoqué en moi un retour surmoi-même; j'ai fait le compte des mémoires

que j'ai et des mémoires que je n'ai pas, et cette petite enquête personnelle m'a amené à constater à quel point je suis non seulement rebelle, mais réfractaire aux mémoires que je n'ai pas.

Je fais une excursion en forêt; le lendemain, je ne reconnais plus les lieux où je suis passé la veille.

On m'amène dans une usine, devant une machine, on la fait fonctionner devant moi, on m'en explique le mouvement, je le comprends ; le lendemain, je suis incapable d'en reproduire l'explication.

On me raconte une grande découverte scientifique ; le fait, le résultat me frappent, m'enthousiasment ; mais n'entrez pas dans le détail des moyens qui ont conduit l'inventeur à son but,... mon intelligence vous suivra peut-être, mais ma mémoire ne retiendra rien de ce que j'ai compris.

Je lis un livre d'histoire ; quelques jours, quelques semaines, si vous voulez, suffisent pour chasser de ma mémoire, les dates, les combinaisons politiques, stratégiques, diplo-

matiques, commerciales, industrielles... Rien ne reste debout en moi,... que les caractères et les actions.

De là, pour moi, cette conviction que je ne suis ni mathématicien, ni mécanicien, ni politicien, ni géographe, ni homme d'affaires, ni homme de loi, ni officier d'état-major.

En revanche, j'ai eu et j'ai encore trois mémoires excellentes.

D'abord, la mémoire des vers. Je suis capable d'apprendre aujourd'hui par cœur quarante vers en une demi-heure et de les retenir pendant plusieurs mois. Pourquoi? Parce que, sans prétendre au grand titre de poète, j'ai aimé la poésie avec passion, et qu'au théâtre, plusieurs de mes pièces en vers ont reçu un accueil favorable du public et des juges compétents.

J'ai une mémoire des figures absolument exceptionnelle. Je reconnais à une distance de plusieurs années un homme que je n'aurai vu qu'une fois. Pourquoi? Qu'est-ce qui m'a frappé en lui ? Est-ce à titre d'artiste, que la beauté ou la laideur de ses traits se grave

plus vivement et plus profondément dans mon esprit? Il y a cela, mais il y a autre chose. Mme de Staël disait : « J'ai soif du visage humain. » J'en puis dire autant ; j'ai soif du visage humain, parce que j'ai soif de l'àme humaine. Tout ce qui se passe et se cache au plus profond de nous-mêmes m'intéresse passionnément. J'admire le visage humain, parce que c'est un miroir. J'y vois non seulement ce qu'il montre, mais ce qu'il reflète, ce qu'il révèle. Or quelle est ma qualité intellectuelle la plus personnelle, celle qui a donné peut-être quelque valeur à ce que j' ai écrit, c'est le goût et le don de l'observation morale.

Je lis un livre d'imagination, un roman. Qu'est-ce que j'en retiens ? Les situations émouvantes ou comiques? Affaire d'homme de théâtre.

Mes trois mémoires correspondent donc à mes trois aptitudes dominantes.

Qu'en conclure ?

Y a-t-il là simplement une singularité individuelle ou bien pourrait-on y voir un fait

assez général, presque une règle ? L'étude attentive des différentes mémoires d'un adolescent pourrait-elle fournir une indication sur ses qualités propres ? Pourrait-on, sinon deviner, du moins préjuger ce qu'il est et ce qu'il sera, en constatant ce qu'il retient. Je livre cette observation aux instituteurs et aux pères de famille. Peut-être, si elle est juste, s'ajouterait-elle, comme post-scriptum, au programme déjà si riche de l'éducation moderne.

1er juin 1899.

PETITE LEÇON D'HISTOIRE DE FRANCE

POUR DES ÉLÈVES DE DOUZE ANS

A MONSIEUR HETZEL

Mon cher Monsieur Hetzel,

Cet automne, j'ai fait une expérience d'enseignement, qui a été pour moi un travail et un plaisir.

Je me suis mis en tête de donner quelques leçons d'histoire de France à trois de mes arrière-petitsenfants, dont l'aînée va sur ses treize ans. Ce qui m'a inspiré celle idée, c'est le désir de leur laisser quelque chose qui leur fût utile, et qui leur vînt de moi, qui fût moi, qui les aidât à se souvenir de moi.

Ce projet me tentait beaucoup. C'était une ter- minaison piquante de ma longue carrière professorale : avoir eu pour élèves les jeunes gens de l'École normale de la rue d'Ulm, les jeunes filles de l'École normale de Sèvres, les auditeurs du

Collège de France, voire de la Sorbonne, et finir professeur d'histoire d'enfants de douze ans !

Je sentais là quelque chose de nouveau à essayer, quelque chose d'intéressant, mais de difficile. Il ne s'agissait pas, en effet, dans ma pensée, de raconter quelques anecdotes historiques, mais de donner à mon petit auditoire de véritables leçons, des leçons sérieuses, en essayant de les faire descendre jusqu'à lui, sans les abaisser. Je voulais que chaque séance portât sur un sujet important et bien composé ; je voulais ne pas me borner à l'exposé des faits, mais tirer des fails les idées qu'ils contiennent et suggèrent ; je voulais enfin, visée plus ambitieuse, je voulais surtout amuser et intéresser mes élèves en les instruisant; car on n 'arrive jamais plus sûrement à l'esprit des enfants qu'en passant par leur imagination et par leur cœur.

Mais comment résoudre ce problème? Comment remplir ce programme ?

Alors me vint l'idée de demander conseil au maître des maîtres, à Socrate ; je pris sa méthode : « Pénétrer dans l'esprit des enfants, pas à pas; « y verser la térilé goutte à goutte ; partir de ce « qu'ils savent, pour les amener à la compréhen- « sion de ce qu'ils ne savent pas ; prendre apf ui « sur les plus familiers détails de leur vie actuelle, « pour leur expliquer la vie et les hommes d'au-

« trefois; éclairer le passé par le présent, et le « présent par Je passé. »

C'est à l'aide de ces préceptes, que j'ai pu faire à mes élèves huit leçons parlées. Parmi elles, j'en ai choisi une, celle sur Bayard, et je l'ai rédigée pour le Magasin.

La voici, je vous l'envoie, mon cher Monsieur Hetzel, non comme modèle, mais comme exemple, comme spécimen. Ces quelques pages expliqueront ce que j'ai voulu faire et en même temps elles feront, j'espère, travailler un peu l'esprit de vos jeunes lecteurs et fourniront, je crois, aux parents, quelques indications pour leur rôle d'édu. cateurs.

Votre père et moi, mon cher Monsieur Hetzel, nous nous sommes souvent dit que ce qu'on donne aux enfants, on le gagne. En voici une preuve frappante que j'ai recueillie au cours de mes leçons :

Tous les orateurs, les plus modestes comme les plus grands, savent quelle influence heureuse a pour eux la communication de leursregards avec leur public.

Qu'est-ce donc, quand ce public a douze ans, et que les regards se touchent ? La mobilité de physionomie de mes élèves, leur sincérité, leur attention, leurs distractions, leur silence, leurs bâillements, tout m éclairait, m 'avertissait, m'excitait.

m'arrêtait, me dirigeait ; je leur ai dû bien souvent ce que jeteur disais; je les appelais en riant mes petits collaborateurs... Eh bien, chers parents, mes amis, collaborez comme moi, et comme moi vous vous direz que l'éducation des' enfants par les pères, c'est l'éducation des pères par les enfants.

E. LEGOUVÉ.

BAYARD

Mes chers enfants, je vous ai déjà parlé de Jeanne d'Arc, de Henri IV et de saint Vincent de Paul.

Notre leçon d'aujourd'hui portera sur un homme qui a sa place, lui aussi, parmi les plus grands de l'histoire de France, Bayard.

Seulement, pour vous le faire mieux connaître, je voudrais d'abord, avant de vous raconter sa vie, vous montrer son portrait, sa signature, et vous expliquer comment il mérita ce titre qui est devenu son second nom, le chevalier sans peur et sans reproche.

Voici son portrait :

« Ah! ! dirent-ils, avec une surprise attristée; il est laid.

— Ajoutez, leur dis-je en riant, ce qui est plus grave, c'est qu'il est très ressemblant.

J'ai vu dans un vieux château du Dauphiné, qui a appartenu à sa famille, un portait de lui, fait de son temps, et tout à fait pareil à celui-ci... Que ce visage soit laid, c'est incontestable. Seulement, je vais bien vous étonner. Il y a des laideurs qui sont belles. Vous ne comprenez pas ? Vous allez comprendre. On dit souvent d'un enfant : il a l'air bon ou il a F air méchant ; il a l'air intelligent ou il a l'air bête ; il a l'air sournois ou il a l'air franc. Qu'est-ce que cet air-là? C'est quelque chose qui, répandu sur notre figure, exprime ce qui est au dedans de nous. Ce quelque chose s'appelle la physionomie. La physionomie est le portrait de notre caractère, de notre cœur et de notre esprit, et une belle physionomie peut embellir un vilain visage. Réfléchissez un peu... N'as-tu pas sou- vent remarqué, ma petite Marie-Jeanne, qu'une jeune fille de ton âge, qui n'a ni de beaux yeux, ni une jolie bouche, ni un joli teint, a pourtant une figure qui plaît.

— Oh ! oui !

— Pourquoi? Parce que sa beauté, sa gentillesse, luisent sur sa figure...

— Oh !... c'est vrai !... je comprends !... s'écria Marie-Jeanne. — Et nous aussi, dirent les deux autres enfants après elle.

— Eh bien, repris-je, regardez maintenant ce portrait de nouveau et dites-moi si, de cette figure osseuse, de ce menton carré, de ces lèvres un peu serrées, ne se dégage pas une singulière expression de force, d'énergie, de volonté. Je vous avoue que si je rencontrais cette figure-là quelque part, je me dirais : voilà un fier homme! Je suis donc sûr que quand je vous raconterai certains traits de la vie de Bayard, vous vous rappellerez son portrait. »

Passons à sa signature, la voici :

« Ah! qu'il écrivait mal! fut le cri général. — J'en conviens, répondis-je en riant. De grandes lettres mal bâties ! Toutes de travers ! Eh bien, c'est une leçon d'histoire que cette signature... Elle vous montre que, dans ce temps-là, les grands personnages ne savaient pas écrire ou ne savaient écrire que leur nom; d'autres n'écrivaient pas même leur nom et le remplaçaient par une croix. Pourquoi? Parce

que les grands seigneurs de ces temps guerriers n'estimaient qu'un métier, le métier des armes. Les hommes d'épée méprisaient les hommes de plume... Rappelez-vous ce petit fait. Il vous expliquera bien des choses, quand vous apprendrez l'histoire de France.

« Nous voilà arrivés à son nom : le chevaliel' sans peur et sans reproche.

« D'abord, mes enfants, qu'est-ce qu'un chevalier?

— C'est un homme qui se bat à cheval, me répond mon petit Jean.

— Bonne explication! mais insuffisante. Un chevalier était bien autre chose!... Je voudrais essayer de vous expliquer cette autre chose. Écoutez-moi bien. As-tu remarqué, Jean, que, depuis près de deux ans, ton bon papa porte à sa boutonnière un ruban rouge?

— Oui!

— Eh bien! porter ce petit ruban, c'est être décoré, et être décoré, c'est être chevalier, chevalier de la Légion d'honneur.

« Mais, me diras-tu : Pourquoi lui a-t-on donné cette décoration?

— Pour avoir pendant plus de trente ans rempli des fonctions importantes dans une administration publique. C'est ainsi qu'on la donne à tout écrivain qui écrit de beaux livres, à tout peintre qui fait de beaux tableaux, à tout homme qui, dans un état quelconque, se distingue des autres par son mérite. C'est une création de Napoléon 1er, qui a voulu honorer de la même récompense tout Français qui honore la France. C'est peut-être un peu difficile à comprendre pour vous. Mais vous le comprendrez plus tard, cela me suffit. Il en est de certaines idées, comme de certaines graines qu'on sème dans la terre, et qui ne lèvent pas tout de suite, mais qui finissent toujours par pousser.

Arrivons à un fait plus curieux :

Quand votre bon papa a reçu cette décoration, ce n'est pas à lui qu'on l'a envoyée, c'est à moi; c'est moi qui ait été chargé de lui. remettre la croix à laquelle était attaché le ruban; de l'embrasser comme son parrain en la lui remettant et de le déclarer chevalier.

Pourquoi?... me direz-vous. Oh! Pourquoi?

Pourquoi? Tenez, regardez cette gravure. Elle représente la cérémonie où Bavard a été armé chevalier. Eh bien, cette gravure vous dit tout. Car elle vous montre la différence énorme qui existait entre un chevalier d'autrefois et un chevalier d'aujourd'hui, entre les parrains d'autrefois et les parrains d'aujourd'hui, et elle vous explique la raison de cette différence.

Ce guerrier habillé d'une armure, coiffé d'un casque, tenant une épée nue, et touchant du plat de son épée un autre guerrier agenouillé, tout cela montre que, dans ce temps-là, le titre de chevalier ne s'accordait qu'à un homme de guerre, et pour des actes de guerre.

Mais voici un autre fait sur lequel j'appelle votre attention. Ce guerrier qui tient une épée parle; il parle à celui qui est à genoux. Il semble réclamer de lui une promesse, un serment... En effet, il lui fait jurer qu'il sera toujours plus que brave, héroïque! plus que fidèle à sa parole, esclave de sa parole! plus que dévoué aux autres, prêt à se dévouer pour les autres! plus qu'obéissant à Dieu, prêt à mourir pour lui, comme pour lajustice, comme

pour la vérité, comme pour tout ce qui est faible, pour tout ce qui souffre, respectueux pour les femmes jusqu'au culte, et prenant pour devise trois mots : Dieu ! la France ! les dames !

Les chevaliers d'aujourd'hui ne prononcent pas de tels serments, ne sont pas astreints à de tels devoirs. Sans doute, ce ruban, porté à la boutonnière et qui dit à tout le monde que vous êtes un homme distingué, vous oblige vous-même à ne jamais commettre une action honteuse; on respecte son ruban, et l'homme qui ne le respecte pas perd le droit de le porter. Pourtant nous sommes bien loin de ce qu'on exigeait du chevalier d'autrefois, parce que cet autrefois-là représentait l'époque la plus brillante de notre histoire : la chevalerie. La chevalerie! Ah! quel mot! Il renferme en lui seul toutes les vertus. On n'était chevalier qu'en les observant toutes! Et de ce mot est venu et nous reste un adjectif charmant : chevaleresque.

Nous voici arrivés, mes chers enfants, au point capital de notre leçon, au récit de la vie de Bayard :

J'éprouve ici un grand embarras. Bayard s'est battu pendant plus de trente ans. Il a fait campagne sous trois rois : Charles VIII, Louis XII, François Ier. Il a combattu, s'est distingué et a parfois commandé dans plus de quarante batailles ou rencontres. Il a fait trois sièges de ville. Il a été vainqueur dans deux célèbres combats singuliers, et dans trois tournois; il a été blessé deux fois, prisonnier deux fois... Comment raconter une vie si pleine dans une petite demi-heure qui nous reste? Est-ce que c'est possible? Je le crois; je vais l'essayer, et voici de quelle façon.

Je vais choisir, parmi cet amas d'actions héroïques, quatre faits plus caractéristiques qu'aucun autre.

- Chacun de ces faits représente une des vertus qu'on exige d'un chevalier; je vous raconterai chacun de ces faits en détail, de façon à vous le faire bien admirer; je vous montrerai que tous les quatre s'appliquent parfaitement à Bayard, et cette existence glorieuse, ainsi ramassée en quatre points lumineux et éclatants, vous prouvera que Bayard

a bien mérité d'ètre appelé : le chevalier sans peur et sans reproche.

Avez-vous compris ? Oui. Eh bien, commen-

çons.

Bavard est né dans le Dauphiné, il y a près de quatre cents ans, d'une vieille famille de fiers et belliqueux gentilshommes.

Il entrait dans ses treize ans, quand son père le fit appeler, lui et ses frères, les fit ranger auprès du lit où il était étendu, et leur dit :

cc Mes enfants, je suis bien vieux, je me sens atteint d'une maladie grave, et, avant de m'en aller de ce monde, je veux savoir de chacun de vous quelle carrière il désire suivre, afin de vous aider de mes conseils et de mon appui.

— Mon père, répondit le premier, je voudrais rendre à votre vieillesse les soins que j'ai reçus de vous et de ma mère, depuis que je suis né. Je désire ne jamais partir de la maison.

— Eh bien, mon fils, répondit le père, puisque tu aimes la maison, dcmeures-y : tu nous

aideras à combattre les ours, qui ne font pas défaut dans nos montagnes. Et toi, mon second fils?

— Monseigneur mon père, je voudrais être un homme d'église et devenir évêque, si je puis.

— Soit! ton oncle, l'évêque, pourra t'y aider.

— Et toi, mon petit Pierre ?

— Moi! répondit Bayard, éveillé comme un petit faucon, et d'un air riant : monseigneur mon père, quoique ma tendresse et ma reconnaissance filiales me tiennent si grandement obligé envers vous, que je devrais oublier toute chose pour vous servir jusqu'à la fin de ma vie, les beaux récits du temps passé, que vous m'avez faits, m'ont donné le désir de suivre les armes, et j'espère, Dieu aidant, ne pas vous y faire déshonneur. »

Le vieillard resta un moment silencieux : puis des larmes coulèrent le long de ses joues, et il répondit :

« Mon fils, ton trisaïeul est mort à la bataille de Poitiers, aux pieds du roi de France ;

ton bisaïeul est mort de même, à la journée de Crécy, avec six plaies mortelles, sans compter les autres ; et moi, à la journée de Guinegate, je fus si fort maltraité, que me voilà infirme à mon tour. Fais donc ce que nous avons fait, et continue l'honneur de notre maison. Moi, dès demain, je vais travailler à te faire entrer, comme page, chez le duc de Savoie. » Voilà un bon début dans la vie, n'est-ce pas, mes enfants ? Mais qu'est-ce donc qu'un page ?

— Un page? me répondit notre aînée, c'est un jeune homme qui porte la queue de la robe des dames.

— Définition un peu incomplète, répondis-je en riant, je vais tâcher de la compléter.

Un page est, en effet, le serviteur des dames ; il sert aussi son maître : Il l'aide àrevêtir son armure, à chausser ses éperons, il lui présente sa chemise. Mais il fait bien autre chose, dans la maison du prince où il est entré.

Écoute bien, mon petit Jean. D'ici à quelques mois, tu vas être mis dans un lycée.

Pourquoi ? Pour faire ton éducation. Eh bien, le jeune gentilhomme qui entrait comme page dans la maison d'un prince, y entrait, comme toi au lycée; pour faire son éducation. Seulement, toi, tu apprendras le latin, le grec, l'histoire, tandis que le page n'apprenait que le métier de la guerre. La journée s'y employait tout entière dans des exercices militaires. On y restait trois ou quatre ans, au bout desquels... on était hors de pages. Bayard en sortit à dix-sept ans, et savez-vous quelle fut sa première action? Il combattit dans un tournoi. Qu'est-ce qu'un tournoi? Le savez-vous? Non.

Regardez cette gravure.. Elle est caractéristique. C'est un portrait, le portrait de cette époque. Que rcprésente-t-elle? Un cirque qui s'appelait un champ clos. Au milieu, deux guerriers, à cheval, couverts de leur armure, et courant l'un sur l'autre, la lance au poing. On dirait - un duel. Mais tout autour, vous voyez des tribunes ornées de riches draperies et remplies de femmes couvertes de pierreries, en grande parure. On dirait une fête. C'est, en effet, à la fois une fête et un duel. Les hommes

de ce temps-là étaient si amoureux de batailles, qu'il leur fallait l'image de la guerre au milieu d'une fête, pour qu'elle fût complète.

Ce duel n'est pas un duel véritable. Les armes n'ont pas de tranchant. La pointe des lances est émoussée. Le sang ne doit pas couler dans le combat. La mort n'y est qu'un accident absolument exceptionnel, et la journée doit, se terminer par un bal. Mais cependant le choc de ces deux combattants, est si terrible, les coups portés sont si: violents, cette lutte demande de tels prodiges de vigueur, d'impétuosité, d'adresse et d'élégance, que quand un des deux combattants roulait dans la poussière, renversé par son adversaire, toutes les dames applaudissaient le vainqueur avec enthousiasme. Or, vers 1478, dans la ville de Lyon, un célèbre et vaillant chevalier, le sire de Valdraigne, fit publier à son de trompe, l'annonce d'un tournoi qu'il voulait donner en l'honneur des dames. Mais, le jour du combat, quel fut l'étonnement de toute l'assistance, lorsqu'on vit apparaître dans la lice, d'un côté, le célèbre sire de Valdraigne, revêtu d'une

riche et éblouissante armure, monté sur un cheval impétueux et frémissant, et, en face de lui, s'avancer comme son adversaire un tout jeune homme, d'aspect plutôt frêle, pauvrement harnaché, et montant un petit roussin noir, qui ne payait pas plus de mine que son maître. C'était Bayard. De tous côtés s'éleva un murmure de moquerie et de pitié :

« Ah! dit-on, voilà un combat qui ne durera pas longtemps. » .

Une demi-heure après, il durait encore. En vain le sire de Valdraigne, irrité de cette résistance inattendue, multipliait-il ses fougueuses attaques et ses chocs impétueux, chocs et attaques se brisaient devant la solide attitude du cheval et du cavalier, et celui-ci ripostait à son terrible assaillant par des coups si bien ajustés, qu'il le maintenait en respect! Alors ce fut de toutes parts des cris d'admiration. Bayard fut proclamé le vainqueur par cela seul qu'il n'avait pas été vaincu !

La lutte terminée, commença tout autour de l'arène la brillante promenade circulaire du triomphateur ; Bayard fit exécuter à son

modeste roussin de si jolies courbettes, il salua les darnes avec tant de grâce, il s'inclina devant la tribune de la duchesse de

Savoie avec un respect si bien mêlé de dignité, que le soir, au bal, on salua en lui un futur héros, et que le roi de France, sur le récit qui lui fut fait, l'attacha à sa personne.

Voilà la première prouesse de Bayard. Voici la seconde :

Après le tournoi, le champ de bataille. C'était dans le royaume de Naples. On se battait contre les Espagnols. Un jour, au bord d'un fleuve appelé Garigliano, Bayard était de garde, en vedette, auprès d'un pont, avec un seul écuyer. Tout à coup il aperçoit, sur l'autre rive, un gros de cavaliers ennemis, qui sortent d'un bois où ils étaient cachés, et se dirigent vers le pont.

« Écuyer, mon ami, dit Bayard à son compagnon, courez au camp et amenez-moi du renfort : si les Espagnols passent le pont, l'armée est perdue ! Courez ! Moi, en attendant, je vais tâcher de les amuser. »

Là-dessus, il se précipite à l'entrée du pont,

I

et y arrive juste au moment où s'approchaient au galop trois cavaliers, qui s'étaient détachés en avant. Il fond sur eux. Il en tue un et le jette à la rivière. Il en tue un second et le jette à la rivière. Il tue le troisième et se fait un rempart de son corps ; puis, s'acculant à la barrière du pont, il amuse si bien, pendant une demi-heure, tous ceux qui se présentaient, il leur distribue, avec une telle furie coups de lance, coups d'épée et coups de hache, que les Espagnols, décontenancés, s'arrêtent en s'écriant :

« Qu'est-ce que cet être-là? Ce n'est pas un homme ; c'est un diable ! »

Sur ce, le renfort arrive, les Espagnols ne passent pas la rivière et l'armée est sauvée. Eh bien, mes chers enfants, pour trouver un fait pareil, il faut remonter jusqu'à l'antiquité, et non seulement à l'histoire antique, mais aux légendes antiques, à Horatius Coclès. On vous parlera de cet homme-là et de son héroïsme, quand vous apprendrez l'histoire romaine, on vous dira qu'il a défendu, à lui seul, un pont contre un corps d'armée ; mais on

ajoutera que c'est certainement une fable, car un tel acte est impossible. Et bien, Bayard a accompli cet acte impossible, il a fait d'une fable une réalité.

Arrivons à notre troisième récit.

Après l'homme de guerre, le gentilhomme courtois, généreux, chevaleresque, aussi respectueux vis-à-vis des dames, que terrible devant l'ennemi.

C'était à Brescia, au nord de l'Italie. Bayard en faisait le siège. Au moment où il entrait vainqueur dans la ville, il est blessé et transporté devant un palais de belle apparence. Le palais appartenait à une dame qui, saisie d'épouvante, s'était réfugiée dans un grenier à foin avec ses deux filles. L'une avait dixhuit ans ; l'autre, vingt. Les soldats de Bayard frappent violemment à la porte. La dame descend, et, à peine la porte ouverte, elle se jette à genoux devant le brancard olt est porté le chevalier et lui dit :

« Noble seigneur, je vous présente cette maison et tout ce qui est dedans, car je sais bien qu'elle est vôtre; mais, je vous en

supplie, sauvez et protégez mes deux filles.

— N'ayez crainte, madame, tant que je serai vivant, il ne sera fait aucun déplaisir ni à vous ni à elles. Seulement, ayez soin qu'on ne les voie pas. »

On le transporte dans la plus belle chambre, on l'entoure de soins ; ces trois dames viennent travailler à son chevet. Les jeunes filles lui font de la musique; elles jouent du luth et chantent. Il guérit, et, la veille de son départ, il voit entrer la dame, portant un petit coffret en acier qu'elle dépose devant lui. Ce coffret contenait sa rançon.

Je m'arrêtai à ce mot, et, me retournant vers l'une de mes élevés :

« Marie-Jeanne, sais-Lu ce que c'est qu'une rançon ?

— Non.

— Et vous deux?

— Non.

— Une rançon est quelque chose d'autrefois qui n'existe plus aujourd'hui. Aujourd'hui, quand un général fait un ennemi prisonnier, le prisonnier ne lui appartient pas ; il appar-

tient à la France. Autrefois, le vaincu devenait la propriété du vainqueur, et, s'il voulait recouvrer sa liberté, il fallait qu'il la rachetât; il fallait qu'il payât rançon. »

Ce coffret renfermait quatre mille ducats, que la dame offrait à Bayard pour sa rançon.

Le chevalier ouvrit le coffret et, voyant les ducats bien rangés par piles, se mit à rire et dit :

« Généralement, j'aime mieux les bonnes gens que les beaux écus ; mais j'accepte ceux-ci. Seulement, avant de partir, je voudrais dire adieu à vos deux filles. »

Les jeunes filles entrèrent :

« Mes belles demoiselles, dit gracieusement Bayard, je n'oublierai jamais les jours que j'ai passés ici, et je voudrais que, vous aussi, vous en gardiez souvenir. Prenez ce coffret; partagez-vous ce qu'il renferme, et pensez à moi le jour où vous vous marierez.

— Ah ! fleur de chevalerie ! » s'écria la dame en lui baisant la main.

Tout cela n'est-il pas charmant? Ce tableau ne représente-t-il pas un temps qui n'est pas le

nôtre ; un temps plein d'élégance, de grâce ; un temps qui va bien avec le joli mot : fleur de chevalerie !

Eh bien, ce que fut Bayard à Brescia, il le fut partout et toujours. Certes, les riches rançons ne lui manquèrent pas. Il n'en garda jamais aucune, les rendant à qui les lui offrait, ou les distribuant à ses braves compagnons d'armes. Sa fortune était bornée, mais sa générosité était sans bornes. Vous dire tout ce qu'il a donné serait impossible, mais je veux vous montrer de quelle façon il donnait.

Un pauvre capitaine n'avait plus pour monture qu'un vieux cheval, indigne d'un tel cavalier, et dont il avait honte. Bayard lui en aurait bien payé un, mais il craignait de l'offenser. Savez-vous ce qu'il imagina :

« Mon ami, dit-il un jour, je t'ai vu passer, hier, sur une monture que je t'envie.

— Mon haridelle ! s'écria le capitaine.

— Haridelle ! haridelle ! pour toi qui lui demande plus qu'elle ne peut, mais je lui réserverai, moi, un travail... où elle me rendrait grand service... Je te propose un échange.

Donne-la-moi et je t'offre à sa place mon cheval noir. »

Le capitaine comprit, et pour toute réponse il se mit à genoux devant Bayard, en fondant en larmes. Un tel trait dit tout, et j'arrive au dernier récit que je vous ai promis.

Après le chevalier courtois, le chrétien. vJe ne connais pas dans notre histoire de scène d'un plus beau caractère que la mort de Bayard. Le mourant, le lieu où il meurt, les paroles qu'il prononce, les pensées qui l'occupent, ce qui se passe en lui et autour de lui, tout est empreint d'une grandeur religieuse.

Blessé mortellement, dans une retraite, par une pierre énorme lancée par une catapulte, Bayard se refusa à être transporté dans un village voisin, il voulut mourir sur le champ de bataille, en regardant le ciel. On l'adossa à un arbre. Son premier soin fut bien digne de lui. Il ordonna à tous les soldats qui l'entouraient de s'éloigner, de peur qu'ils ne fussent faits prisonniers par l'ennemi qui s'avançait.

Resté seul avec son fidèle serviteur, il prend sa forte épée par la lame, l'élève jusqu'à ses lèvres et baise la poignée disposée en croix, comme l'image du crucifix ; puis, il commanda à son vieux serviteur de se placer debout devant lui, et alors, à la façon des premiers chrétiens, il se confessa tout haut, à son domestique, qui levant les mains audessus de la tète de son maître, lui donna l'absolution et la bénédiction. Quelle scène ! Je ne puis vous la raconter sans être saisi au cœur.

A peine cette cérémonie terminée, survint le général de l'armée ennemie, le marquis de Pescaire, qui, s'approchant tout en larmes :

« Plût à Dieu, gentil seigneur de Bayard, qu'il m'en coûtât le quart d3 mon sang, et que je ne dusse manger de chair de deux ans, et que je vous en tinsse en santé, comme mon prisonnier, pour vous montrer, par le traitement que je vous ferais, combien j'estimais la haute prouesse qui est en vous. »

Puis il l'embrassa et en s'éloignant ordonna de dresser un pavillon au-dessus de sa tête.

Après le général, arriva le gros de l'armée ennemie, qui s'inclina avec respect devant ce mourant.

Enfin parut le connétable de Bourbon, qui osa s'approcher de lui, et le plaindre :

« Ne me plaignez pas, monseigneur, lui dit Bayard, je meurs pour mon pays et pour mon roi ! »

Cette sublime et terrible parole, qui retentit encore aujourd'hui, dans tous les cœurs, fut le dernier mot qu'il prononça, et il rendit l'âme vers six heures du soir, âgé de quarantehuit ans.

Je m'arrêtai alors, et, me retournant vers mes trois enfants :

« Eh bien, ai-je tenu ma promesse ? Le chevalier sans peur et sans reproche n'est-il pas tout entier dans ces quatre récits? »

Ils ne me répondirent pas, mais leur petite mine, émue, me répondit pour eux, et j'espère avoir gravé dans leur cœur une image de Bayard, qu'ils n'oublieront pas.

1er janvier 1900.

LES FLEURS ET LES ARBRES

Il y a quelques années, je me trouvais chez un de mes amis, un peu plus jeune que moi, vers lequel m'a toujours attiré une singulière parité de goûts, et je ne ne sais quel tour d'imagination artistique, qui faisait de lui un charmant dilettante.

Un jour, au courant d'une causerie :

« Y a-t-il encore quelque chose qui vous amuse, mon cher hôte ?

— Qui m'amuse? répondit-il, en riant de ma question.

— Oh ! c'est que l'amusement est chose sérieuse pour la vieillesse ! Tout ce qui s'appelle plaisir nous est interdit. La musique, cette divine consolatrice, qu'est-elle pour nous pauvres demi-sourds ? un bruit. Tous les théâtres sont fermés pour nous toute l'année.

Fêtes, soirées, réunions, voyages, autant de petits paradis perdus ! Et cependant, il faut que le vieillard s'amuse !... sous peine de tomber sous le coup de cet affreux mot qui semble son adjectif : morose !

— Vous avez mille fois raison. La morosité est un des plus grands malheurs des hommes de notre âge, car c'est un fléau pour nous et pour tous ceux qui nous entourent. Je réponds donc bien vite à votre question. Oui, il y a encore quelque chose qui m'amuse ! Et vous?

— Moi de même.

— Qu'est-ce ?

— Les fleurs. Et vous ?

-— Les arbres.

— Nous nous partageons la nature, reprisje gaiement. A moi la terre ! à vous l'air du ciel ! C'est parfait. Il me vient une idée ! J'ai une proposition à vous faire.

— Laquelle ?

— Un traité de libre-échange.

— Hein ?

— Oui ! Racontons-nous l'un à l'autre ce qui nous amuse, 'mais avec détails, avec feu !

Tâchons de nous séduire l'un l'autre, de façon qu'au bout de notre conversation, chacun de nous, au lieu d'avoir un goût, en ait deux.

— Excellente idée !

— Eh bien ! commencez. Qu'est-ce que vous aimez dans les arbres?

— Les arbres, la culture des arbres, l'ébranchement des arbres ! la plantation des arbres! Malheureusement, je ne vaux pas l'octogénaire de La Fontaine; je ne peux plus planter ! mais je regarde planter et cela m'amuse ; je n'abats plus de branches, mais j'en fais abattre et cela m'amuse. Je voudrais que vous me vissiez le matin, mon croissant à la main ; je me fais l'effet de Neptune avec son trident ! J'appelle mon jardinier. Nous consultons ensemble sur les percées à tenter ; j'adore les percées ! Pratiquer des trouées de lumière dans les massifs opaques !... ouvrir des fenêtres sur l'horizon !...

— Cela me tente, j'en essayerai.

— A votre tour, me dit-il parlez-moi de votre goût pour les fleurs.

— C'est plus qu'un goût, c'est une passion.

Regarder les fleurs me charme presque autant que de regarder les enfants. Devinez quelle est ma première occupation en me levant,? Je prends un petit panier, mon sécateur; je descends dans le jardin et je commence ma cueillette ! Je respire ! je choisis ! je jette tout pêlemêle dans mon panier et je remonte bien vite dans mon cabinet pour confectionner mon bouquet.

— Vous faites des bouquets !

— Je le voudrais. Mais hélas, il me manque une qualité indispensable, je ne suis pas constructeur. Or qu'est-ce qu'un bouquet qui n'est - pas construit ? Un paquet de fleurs. Heureusement je suis tachiste.

— Tachiste, reprit en riant mon ami. qu'estce que c'est que cela ?

— On nomme ainsi dans le jargon des artistes celui qui a le sentiment des couleurs, de l' alliance des couleurs, et comme mon jardinier est un architecte floral de premier ordre, je l'appelle et nous collaborons ! Cela m'amuse follement ! Il me semble que je travaille encore avec Scribe ou Goubaux. Nous

voilà à l'œuvre. Chacun son rôle. Moi, assis dans mon fauteuil... un peu à distance... pour juger de l'effet, et, de là, lui jetant quelques idées sur le mélange des tons ! lui, debout près du vase et bâtissant ! quelle solidité ! quelle belle ordonnance ! Et, au bout de quelques minutes, sort de ses mains une véritable œuvre d'art, qui me fait pousser des cris de joie comme à un enfant. Ce n'est pas tout. Mon jardinier parti, savez-vous ce que j'imagine?... Je prends le bouquet, je le place sur ma table, et je me mets à travailler en le regardant. Son parfum m'excite... son harmonie de couleurs me donne des leçons de style... Vous riez ! c'est cependant vrai. Quelquesunes de mes meilleures pages, je les ai écrites sous la dictée de mon bouquet. »

Mon ami m'écoutait d'un air à la fois stupéfait et enchanté :

— Tout ce que vous me dites-là est absolument nouveau pour moi. Je n'avais pas l'idée d'une adoration pareille. Votre passion me touche, me gagne, et il faut que je vous rende la pareille.

J'y compte.

— Hé bien, parlons des arbres florifères. Certes, la flore des arbres ne peut pas rivaliser avec les roses, les pivoines, les glaïeuls, etc. : mais quand on l'étudié, comme je le fais depuis six mois, cette étude vous donne toutes sortes de plaisirs de découvertes.

— Partageons.

— Ainsi, tenez un détail que je n'avais jamais remarqué. Au printemps, quand la culture des arbustes et des plantes florifères exige tant de soin, les arbres, qui ne sont ni fumés, ni taillés, ni arrosés, fleurissent librement, en plein ciel, par la grâce de Dieu et sans que l'homme s'en mêle. Est-ce que ce n'est pas joli, cela?

— Dites même poétique.

— Un autre fait très intéressant : depuis un assez grand nombre d'années, nos jardins se sont peuplés d'une foule d'essences d'arbres nouvelles. Eh bien! pas une d'elles qui ne diffère absolument des arbustes, par sa forme, par son parfum, par son mode de floraison, et cette comparaison donne lieu aux observations

les plus curieuses, les plus inattendues, les plus amusantes.

— Allez ! allez ! vous faites une percée en moi, vous m'ouvrez un horizon.

— Enfin, ce sont les arbres qui donnent le signal de la floraison. Dès les mois de mars et d'avril, quand nos jardins n'ont encore, pour toutes fleurs, que des violettes et quelques jacinthes, les arbres fruitiers couvrent nos vergers de milles petites étoiles blanches et roses.

— « Neige odorante du printemps ! » comme dit Victor Hugo.

— Erreur de poète ! Cette neige odorante n'a pas d'odeur.

— Vraiment?

— Les arbres à noyau n'ont qu'un parfum à peine perceptible, les arbres à pépins n'en ont pas du tout.

— Je ne me doutais pas de cela.

— Une autre particularité que vous ignorez peut-être : les arbres fruitiers ont des fleurs avant d'avoir des feuilles.

— Je savais cela.

— Mais saviez-vous combien de temps elles restent toutes nues, exposées aux intempéries du mois de mars ou d'avril ? Quinze jours ou trois semaines.

— En vérité ! ah ! ça, mon cher hôte, expliquez-moi ce caprice de la nature. Comment se fait-il qu'elle soit aussi marâtre pour les fleurs des arbres, et aussi maternelle pour les fleurs des arbustes ?

— Maternelle? comment cela? me répondit mon ami. A votre tour de m'instruire.

— Eh bien ! voici ce que m'a appris mon jardinier, il y a quelques jours, sur le rôle des feuilles dans la formation des roses. C'est la feuille qui tire de la racine les sucs destinés à nourrir la fleur! C'est la feuille qui élabore, épure ces sucs pour les approprier à la fleur. La feuille aide la fleur à éclore, et, quand elle. est éclose, elle s'élève tout autour d'elle pour lui servir de défense et d'ornement. On peut dire que la feuille est la mère, la nourrice et la bienfaitrice de la fleur.

— C'est charmant. Cependant les feuilles des arbres méritent aussi qu'on les étudie.

Quand vient l'arrière-saison, les feuilles de toutes les plantes florifères se fanent, se sèchent, se décolorent sur leurs tiges. Mais, octobre venu, toutes les feuilles des arbres deviennent des fleurs. Les massifs des feuillages ressemblent à une exposition florale.

— Oh ! repris-je vivement, j'ai bien souvent admiré ce spectacle ! Je compare les arbres aux oiseaux... Ils ont, comme eux, deux plumages : plumage de printemps et plumage d'automne, avec cette particularité que c'est leur plumage d'automne qui est le plus beau. »

Mon cher hôte me regarda en souriant, et me dit :

« Allons, je puis m'arrêter ; le but est atteint; vous êtes mordu, et je termine par un arbre qui est le plus bel ornement de mon jardin. Son nom seul va vous aller au cœur, il s'appelle le virgilia.

— Qui lui a donné ce joli nom?

— Le botaniste français qui l'importa d'Amérique.

— Mais c'est un artiste que ce botaniste-là !

C'est un des nôtres ! Il a dû traduire les Géorgiques.

— Je le croirais, car le virgilia est l'image du génie de Virgile. Feuillage léger, mobile, fluide, d'un vert tendre ! les fleurs tombant en grappes d'argent au milieu des rameaux ; un parfum aussi suave, aussi pénétrant que l'harmonie des vers des Géotgiques. On dirait un petit poème.

— C'est délicieux ! m'écriai-je! quel service vous m'avez rendu ! Pensez donc ! moi ! moi ! un amant passionné des fleurs ! Il me manquait une flore tout entière... Vous me l'avez donnée. Aussi, dès demain, j'achète un virgilia.

— Du tout ! c'est moi qui vous l'offre 1

— Soit ! Et moi je vous envoie tout ce que j'ai de plus beau en greffes, en boutures, en graines !.. ..

— C'est entendu, je planterai chez., vous, vous sèmerez chez moi ! et il nous semblera voir notre amitié s'accroître encore, en regardant grandir ces beaux végétaux. »

15, février 1902.

CONTRE LES ANNÉES

Je suis depuis si longtemps dans ce monde, que quelques personnes s'imaginent que j'ai des recettes contre les années. On vient me demander des ordonnances... Je me fais l'effet d'un nonagénaire consultant. Dieu me garde de me poser en docteur ou de me proposer en exemple ! Je ne suis qu'un homme de bonne volonté, qui voudrait répondre à la confiance de ceux qui viennent à lui, en partageant avec eux les quelques moyens de défense contre la vieillesse, qu'a pu lui fournir la pratique d'une longue vie. Commençons donc, si vous le voulez, par une consultation... qui m'a valu un excellent conseil.

Un jour, je causais avec quelques amis ; l'un d'eux me dit tout à coup en riant :

— Comment avez-vous donc fait pour arriver à devenir si vieux ?

— Demandez-le à la Providence qui m'a accordé beaucoup plus que je ne mérite. A mon âge, on vit bien souvent seul. Moi, je vieillis entouré de mes enfants, de mes petitsenfants et de cinq arrière-petits-enfants. Vous ne pouvez vous imaginer la joie, toujours nouvelle, que me cause la seule vue de ces chers petits personnages : leur gaieté, leur santé, leurs jeux, leur grâce, leur gaucherie, tout cela me charme, me ravit, m'émeut. Quand ces figures lumineuses traversent le salon, en courant et en riant, il me semble voir passer comme autant de rayons de soleil ! Or vous savez combien le soleil est sain : je serais mort depuis bien longtemps, si je n'avais pas eu tout ce petit monde autour de moi. Le bonheur conserve.

Parmi les assistants, se trouvait un homme dont je fais un cas particulier. Il me rappelle Schœlcher. A la fois grave et affectueux comme lui. Il m'avait écouté sans rien dire. Son silence même avait je ne sais quoi de sévère, qui m'étonnait et m'inquiétait un peu.

Quand j'eus fini de parler :

— Vous avez raison, me dit-il, mon ami, vous êtes bien privilégié ! Mais il ne suffit pas d'être heureux, il ne suffit pas même d'en être reconnaissant... Il faut tâcher de s'en montrer digne. Ce n'est pas une sinécure qu'un privilège comme le vôtre ! Pensez-y bien ! Ces yeux qui vous charment, sont des petits yeux qui voient tout. Pas un de nos travers ne leur échappe. Il s'agit de ne pas déchoir devant eux ! Il s'agit surtout de ne leur donner que de bons exemples.

La présence des enfants dans la maison vous condamne à plus d'une qualité, vous impose plus d'une privation. La gourmandise à table, la vulgarité de langage, la dureté envers les domestiques, les railleries sur les absents, les airs d'importance, la vanité, les petits mensonges !... autant de défauts à combattre, sous peine de voir les enfants s'en moquer ou, ce qui est bien pire, s'en autoriser. Le bonheur conserve, dites-vous, soit; moi je dis : le bonheur oblige.

— Mon cher monsieur, me dit un jour en entrant chez moi un homme d'une soixantaine d'années, avec qui j'ai eu quelques bonnes relations de monde, vous voyez un visiteur dans l'embarras. Je viens vous faire une question quelque peu indiscrète.

— Si ma réponse peut vous être bonne à quelque chose, monsieur, je me tiendrai pour votre obligé. Parlez.

— Une santé aussi solide que la vôtre suppose une vie bien ordonnée ; je m'imagine que vous devez avoir un principe d'hygiène qui vous a servi de règle. Voudriez-vous me le confier ?

— Mon Dieu, monsieur, répondis-je en souriant, ma santé n'est peut-être pas aussi solide que vous le croyez, et mon principe pas aussi efficace. Tel quel, le voilà : La sagesse, en hygiène, est un élixir que je formule ainsi : 50 grammes de prudence et 10 grammes de hardiesse. Se soigner trop et se soigner trop peu, c'est également se mal soigner.

— Excellent principe.

—Je l'ai suivi tant que j'ai pu, et je n'en

suis pas moins sujet, comme tout le monde, à ce qu'on appelle d'un nom si expressif : les petites misères.

— Vous en avez ! s'écria-t-il. Mais c'est justement sur les petites misères que je venais vous questionner. J'en suis la victime ! j'en suis la proie ' On a beau me dire que ce n'est pas dangereux, elles n'en sont pas moins tenaces, irritantes, exaspérantes, et, puisque vous en avez, dites-moi comment vous les combattez.

— J'ai imaginé un petit codex à mon usage, qui me réussit assez bien... Pour tout médicament, une demi-douzaine de maximes philosophiques, tantôt en prose, tantôt en vers, que je m'administre comme cordial, c'est mon vin Mariani.

— Expliquez-moi cela.

— Ainsi, pour ces douleurs qui sont plutôt une gêne, une privation qu'une souffrance.

— Quelle est votre ordonnance ?

— Un distique :

Bien heureux, à cet âge où tout est peine et soins, Quand on n'a pour ma lheurs que des bonheursde moins.

— Et si la souffrance augmente?

— Je me soigne avec deux additions • je compte les biens qui me restent et les maux que je n'ai pas.

— Voilà de l'arithmétique appliquée.

— Je pourrais encore vous indiquer un autre moyen curatif : la gaieté.

— Ah ! ah ! vous n'êtes pas pessimiste à ce que je vois.

— Dieu m'en garde ! Métier de dupe, que le pessimisme! C'est l'art de souffrir par avance de maux qu'on n'aura peut-être jamais. Non, non ce n'est pas mon fait: toujours espérer ! Toujours se défendre ! Voilà ma règle, et je ne sais pas de meilleure arme défensive que la gaieté. Se résigner à ses souffrances, c'est.les alléger, mais rire au milieu de ses souffrances, c'est s'élever au-dessus d'elles.

Arrivons à un remède bien autrement efficace, et qui s'applique aux grandes douleurs, comme aux petites misères. Je n'ai pas ici à vous parler de ce que j'ai pu faire, mais de ce que j'ai vu faire, et ce seul exemple vaut mieux que toutes mes paroles.

J'ai eu pour amie une vieille dame, riche, noble, mais atteinte de toutes sortes de maux qui ne lui laissaient pas de relâche.

Le docteur lui ordonnait le repos, le bon sens le lui imposait. Que faisait-elle ? Tous les jours, à deux heures, elle montait dans sa voiture et elle allait visiter ceux qu'elle appelait ses chers pauvres! « Je ne suis heureuse « que là ! me disait-elle. Je n'oublie mes maux « que là ! Je ne ine porte bien que là ! » Elle . fonda plusieurs maisons de charité, des plus utiles ; elle les dirigea, tant qu'il lui resta un peu de force, et elle mourut, comme elle avait vécu, le sourire sur les lèvres !... Eh bien, que nous dit, que nous crie cette exemple ? « Voulez« vous supporter vos maux? Ayez pitié ! Il « ne suffit pas d'être bon, il faut être active« ment bon ! continuellement bon ! méthodi-

« quement bon ! La charité, c'est la science « de la bonté !... Si vous êtes riche, secourez; « si vous ne l'êtes pas, consolez ! Une bonne « parole est une aumône. Un bon livre est « une aumône. »

Voilà les conseils que m'a donnés la sainte

existence de ma vieille amie, et je les résume en un mot : « Rien ne nous fait autant de bien que de faire du bien. »

J'ai pour voisin de campagne un magistrat retiré, avec qui j'ai des relations très sympathiques, je dirais volontiers amicales. C'est un homme de famille, comme moi. Les vacances arrivées, ses enfants et petits-enfants viennent s'installer pour deux mois dans sa très jolie propriété. Un jour, vers le milieu de septembre, je le vis arriver chez moi, sérieux, pensif, triste.

— Mon ami, dit-il vous me voyez dans un grand trouble. Je sens le besoin de causer avec vous.

— Qu'est-ce donc?

— Un aveu pénible que j'ai à vous faire.

Il s'arrêta un moment, puis avec effort : — Je deviens sourd.

— Sourd?

- — Pas complètement. La conversation

m'est encore facile avec un seul interlocuteur.

— C'est déjà la moitié de sauvée.

— Oui, mais quand le nombre augmente et surtout avec les enfants, c'est un véritable supplice. L'année dernière, un de mes plus vifs plaisirs, était d'aller écouter mes chers bambins quand ils jouaient ensemble dans le jardin. Leur babillage m'enchantait. Ils ont des inventions d'idées, des trouvailles de mots qui me stupéfiaient et me ravissaient; aussi, cette aunée, dès le lendemain de leur arrivée, je cours près d'eux, je m'approche ! J'écoute ! Rien ! Plus rien, je ne les entendais plus ! Ce fut pour moi un coup cruel. Seul ici, avec ma femme, je n'avais pas eu conscience de mon Infirmité. Mais là, elle m'apparut tout à coup terrible, implacable, me séparant de ces chers petits êtres, mettant un abîme entre eux et moi ! Je me dis que je ne serais plus rien pour eux, que je ne compterais plus pour eux ! Mon chagrin fut si violent... que je me sauvai du jardin... et faut-il vous l'avouer? j'en pleurai !

Il s'arrêta alors, encore troublé, puis avec un demi-sourire :

— Heureux homme ! Vous ne connaissez rien de tout cela, vous ?

— Moi, mon cher ami Je suis aussi sourd que vous.

— Comment ?

— Notre conversation m'en a convaincu.

— Et cela ne vous désole pas -?

— D'abord par principe, je ne commence jamais par me désoler. Je cherche le moyen de me tirer de peine.

— Avez-vous trouvé?

— Oui.

— Lequel?

— j'écoute avec les yeux. La pantomime m'a toujours amusé, et avec les enfants, c'est délicieux! Etudier ces petites figures ! Tâcher de deviner ce qu'ils disent, dans leurs regards ! Surprendre dans un éclat de rire, dans un geste le secret de leur caractère ! Voir ce qu'ils sont! Prévoir ce qu'ils seront! Tout cela me charme et m'intéresse profondément... Qu'importe que je ne compte pas pour eux, puis-

qu'ils comptent tant pour moi ! puisque leur vue seule me met l'âme en allégresse!

— Il y a beaucoup de vrai là-dedans, me dit mon ami.

Puis, tout à coup, ressaisi par sa tristesse : — Les enfants ne sont pas tout... Quand la famillé entière esl réunie, il y a une heure très dure, c'est l'heure des repas... Nous sommes douze a table. A peine le déjeuner ou le dîner commencé, les paroles partent à la fois de tous les côtés ; les répliques se croisent on se répond d'un bout de la table à l'autre... Alors, je n'entends plus que du bruit, j'assiste à la vie de famille et je n'y suis plus mêlé ! Je me sens isolé comme dans un pays étranger ! Je ne suis plus au courant de rien ! Si l'on raconte une histoire plaisante, tout le monde éclate de rire, je ne sais quelle figure prendre. Parfois je souris à demi, pour faire croire que je comprends ! C'est humiliant ! Je me trouve ridicule !

— Pourquoi, mon cher ami ? repris-je avec force. Permettez-moi de vous répondre avec toute franchise, parce que vous pensez à vous

au lieu de penser aux autres. Quand on raconte une histoire plaisante, ne geignez plus v tout bas de ne pas comprendre. Regardez-les !

Regardez leur physionomie radieuse ! Ecoutezles rire ! Remplissez vos yeux et voire cœur de leur joie, et leur joie descendra en vous ! Elle deviendra vôtre ! Ce n'est qu'un changement de point de vue, et cela change tout.

— Vous avez raison !

— Puis, à table même, on a parfois de bonnes aubaines, une voisine qui vous met au courant! Soi-même, on saisit par-ci par-là quelques mots (lui vous renseignent, auquel cas, comme le plus grand plaisir d'un pauvre sourd est de pouvoir être un peu bavard, je hasarde quelque phrase qui me semble dans le sujet, et, si je tombe juste, me voilà ayant une petite part dans la conversation générale. Plaisir incomplet, sans doute, plaisir mêlé. Tant mieux ! Dans la jeunesse, on est heureux, parce que, dans la vieillesse, il faut apprendre à être heureux quand même.

— Vous me faites un grand bien, mon ami.

Vous m'apprenez non seulement à supporter

plus patiemment ma demi-infirmité, mais -à en profiter, à en tirer parti. Les anciens disaient : Carpe diem ; vous, vous dites : Carpe horam : Profitez de l'heure ! Profilez du moment ! Vous ramassez toutes les miettes de bonheur que le hasard vous donne.

— C'est évident, repris-je en riant. Cela nourrit toujours un peu. Croyez-moi, mon cher ami, jouissons le plus que nous pouvons de ce que nous avons encore, et tâchons de ne pas trop regretter ce que nous n'avons plus! C'est chose bien difficile! Je le sais ! Il y a des jours où l'on se défend en vain, la tristesse vous poursuit, vous envahit ! Que faire ? Eh bien, si elle est invincible, que du moins elle soit muette ! Soyons tristes, si nous ne pouvons pas nous en défendre, n'attristons pas. • '

Un soir, au coin du feu, un de mes vieux amis me dit :

—- Avez-vous peur de la mort ?

— Nullement ! lui répondis-je et vous ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Je n'y pense jamais. Et vous?

— Moi, j'y pense toujours.

— Ça ne doit pas être gai.

— Au contraire, rien de plus calmant, Vous ne sauriez croire combien ce voisinage... met Jes choses au point! Comme il fait justice de nos petites ambitions, de nos petites prétentions, de nos petites déceptions ! Tout ce qu'il y a de mesquin dans la vie, disparaît devant cette grande image ! Aussi puis-je dire, en toute sécurité, que j'adore la vie, et que je ne crains pas la mort.

:— Peut-être est-ce que vous ne l'avez jamais vue que de loin ?

— Qu'en savez-vous?

—Vous avez été en danger.

— En danger? Non, mais sérieusement menacé.

— Vraiment ! Contez-moi donc cela?

— Très volontiers, car j'ai reçu là une leçon de modestie qui peut profiter à d'autres qu'à moi.

L'année dernière, je revenais de- la cam-

pagne, très vaillant. Le docteur, à qui j'étais allé faire ma visite de retour, me trouva en si bel état, qu'au sortir de chez lui, rencontrant sur le boulevard un de mes amis, qui me demanda de mes nouvelles, je lui répondis en frappant gaiement sur ma poitrine :

— Je ne sens rien du tout qui craque làdedans. Il n'y a pas de raison pour que cela ,finisse! Je tourne au centenaire. ,

Mon mot le fit rire; son rire flatta ma vanité, et j'ajoutai :

— Voyez-vous, mon cher ami, tant que je tiendrai d'une main ferme ma plume, mon fleuret, mon rasoir et ma fourchette, il n'y a rien à espérer pour mes héritiers !

Et, là-dessus, je partis très content de moi. Le lendemain, l'influenza me .sauta a la gorge; deux jours après, ma plume, mon fleuret, mon rasoir et ma fourchette tombèrent de mes mains, et il me fallut quatre mois pour les ramasser péniblement l'un après l'autre.

— Vous aviez donc été violemment atteint?

— Le docteur m'a dit qu'un certain. jour j'avais frisé une congestion pulmonaire. Or,

une congestion pulmonaire à mon âge !... Mais, le fait curieux, c'est que je m'en suis parfaitement rendu compte ! Je pourrais dire le jour, le moment où la mort m'est apparue comme prochaine.

— Eh bien! quel effe t-cela vous a-l-il fait? — Je me suis dit : Eli! eh! cela vaudrait peut-être mieux! D'abord, je partirais le premier, avant tous les miens, ce que je désire plus que toute chose! Le seul mot survivre me fait horreur. Puis j'éviterais ainsi toutes les amertumes du déclin. Enfin, je mourrais jeune!

— Ah! par exemple, reprit mon ami en éclatant de rire, voilà une idée originale! Une idée d'artiste que je n'aurais jamais eue !

Je n'oserais plus l'avoir aujourd'hui, repris-jê, je suis devenu modeste.

Un jôur, mon bien cher ami Schœlcher, après m'avoir raconté quelques démêlés politiques où. il se trouvait engagé, ajouta :

— Conseillez-moi, vous qui êtes un sage. — Un sage! m'écriai-je. Un sage! moi! Je ne comprends pas d'où me vient cette réputation. Jamais éloge ne fut moins mérité. Il y a un abîme entre donner quelques sages conseils et être un sage. Plus je m'examine, plus je sens profondément, douloureusement, tout ce qu'il y a en moi de faiblesse, de défaillance, de petites misères morales, de contraire enfin à la sagesse. Du reste, mon cher ami, rien ne vous en convaincra mieux que cinq strophes où j'ai protesté contre ce titre. Je les ai intitulées Mon Rêve, pour qu'on comprît bien que je ne peignais pas le moi que je suis, mais le moi que je voudrais être, ce qui est, hélas! bien différent.

MON RÊVE

— Si je travaille? Oh! certe et beaucoup! —Mais à Un désir singulier m'a passé par la tête : [quoi ? Ressembler au portrait que l'on se fait de moi !

Mais comment me donner les vertus qu'on me prête ?

Passionné ! Mobile ! Entraîné, Dieu sait où,

Par le premier objet qui m'arrête au passage.

Je rougis en pensant que l'on m'appelle un sage. Mon unique sagesse est de me savoir fou.

C'est à l'illusion d'amitiés anciennes

Que je dois ce surnom. L'expliquer est aisé :

J'adore ces vertus qui ne sont pas les miennes,

Et comme je les vante, on croit que je les ai.

Rien ne me plaît autant qu'une pièce bien faite. J'aborde un dernier acte, et cet acte est le mien ! . Le temps marche et je puis, sans être grand prophète, Prédire que déjà mon dénouement s'apprête.

Il faut absolument que je finisse bien !..

Quoi qu'il puisse advenir, ne s'abattre de rien ! S'affaiblir sans faiblir, décliner sans se plaindre, Toujours l'esprit serein, l'àme calme, et s'éteindre En laissant sa mémoire en exemple après soi.

Voilà ce que je rêve !... 0 Dieu bon, aidez-moi !...

^Nlegotjyk.

1901.

TABLE DES MATIÈRES

PROJET DE PRÉFACE I LES POÈTES DU XVII" SIÈCLE 1 Corneille. 3 Racine - 16 Molière 49 La Fontaine S2 Boileau 11 4

EXTRAITS DU MAGASIN D'ÉDUCATION 141 -Le travail .... 143 La mission de SocraLe 144 Le jour eL le lendemain 172 Une leçon d'histoire moderne 190. La mémoire considérée comme diagnostic- des autres facultés 200

Petite leçon d'histoire de France pour des élèves

de douze ans .. 205

Bayard 4 • • 20!) Les fleurs et les arbres • 232 Contre les années . 24 2